This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 497873

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA

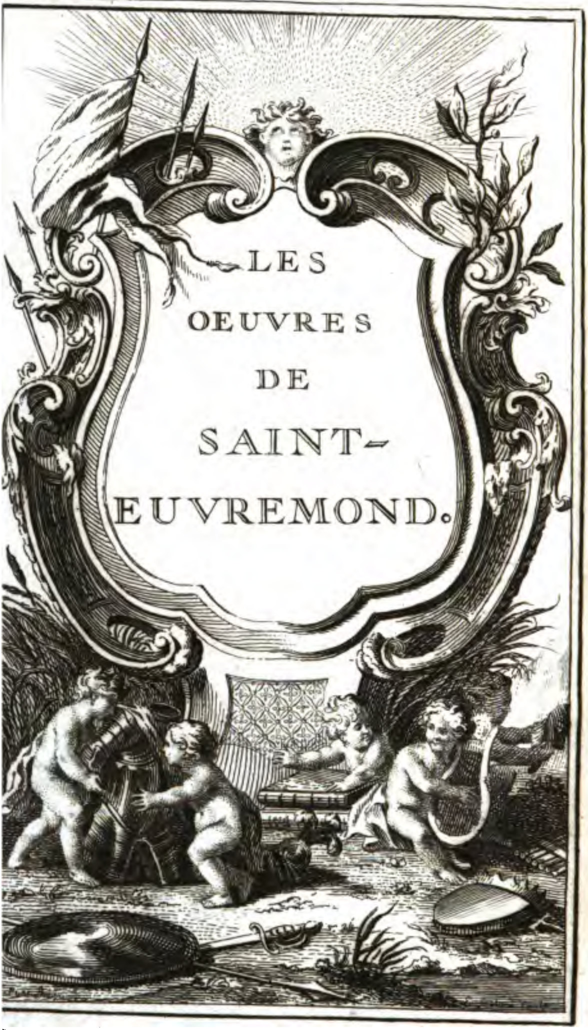
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

348
S137md
1740

MELANGE
CURIEUX
DES MEILLEURES PIECES
Attribuées
A M. DE SAINT-EVREMOND.
TOME PREMIER.

T. Ier des Mélanges, Titre.



Saint-Evremond, Charles de Marguetele de Saint Denis, seigneur de

MELANGE
CURIEUX
DES MEILLEURES PIECES
ATTRIBUÉES
A M. DE SAINT-EVREMOND,
ET DE
QUELQUES AUTRES OUVRAGES
rares ou curieux.

NOUVELLE EDITION

Ornée de Figures & Vignettes en taille-douce.

TOME PREMIER.

M. DCC. XL.

Romance lang
Danthon
1-7-57
37544

PRÉFACE.

PErsonne n'ignore qu'on a imprimé sous le nom de M. de Saint-Evremond une infinité de petites Pieces qui n'étoient point de lui. Les Libraires trouvoient leur compte à grossir ainsi les Volumes ; & il s'est même trouvé des Auteurs, qui se sont servis de cet artifice, pour faire valoir leurs productions. L'édition des Oeuvres de M. de Saint-Evremond, publiée à Londre sur ses Manuscrits en 1705. arrêta ce commerce honteux. Elle contient les Ouvrages qu'il reconnoissoit pour siens, sans aucun mélange de ce que l'indigence des Auteurs, ou l'avarice des Libraires lui avoient supposé.

Cependant, comme parmi les Pieces qu'on lui avoit attribuées, il y en a qui sont fort bien écrites, & dont M. de Saint-Evremond lui-même faisoit beau-

coup de cas; le Libraire d'Amsterdam qui réimprima les OUVRES *de M. de Saint-Evremond sur l'édition de Londre en 1706. souhaita d'en donner un Recueil. Je les lui envoyai, avec quelques Ouvrages qui étoient rares, ou qui n'avoient point encore paru. Mais ce Libraire ne trouvant pas qu'il y en eût assez pour remplir deux Volumes de la grosseur qu'il s'étoit proposée, y suppléa par l'addition de plusieurs Pieces que j'avois rejettées. Tout cela parut en 1706. sous le titre de* MÉLANGE curieux des meilleures Pieces attribuées à M. de Saint-Evremond, & de plusieurs Ouvrages rares ou nouveaux.

On réimprima ce Mélange *à Cologne, ou plûtôt à Utrecht en 1708. & l'on y ajouta les* Mémoires de Madame la Duchesse Mazarin. *On l'imprima aussi à Paris en 1711. sous le titre* d'Oeuvres mêlées, ou Mélange curieux, *&c. Il s'en est fait plusieurs autres impressions en France, avec celle des Oeuvres de M. de Saint-Evremond.*

Voici le plan que j'ai suivi dans cette nouvelle Edition.

De tous les Ouvrages attribués à M. de Saint-Evremond, je n'ai conservé que ceux qu'il avoit distingués à la marge de mon exemplaire par ces mots: Point de moi, je voudrois qu'il en fût: point de moi, mieux que je ne saurois faire: point de moi, on me fait trop d'honneur. *Il en faut excepter quelques-uns qu'il estimoit beaucoup, & que j'ai retranché pour des raisons particulieres.*

Ainsi, j'ai retranché les Réfléxions sur la Doctrine d'Epicure, *parce que ces Réfléxions, qui sont de M. Sarasins, se trouvent dans ses* Nouvelles Oeuvres, *imprimées en 1674. comme je l'ai remarqué dans la* VIE *de M. de Saint-Evremond. Il y a apparence qu'on les joindra à ses autres Ouvrages, lorsqu'on en fera une nouvelle édition.*

J'ai aussi retranché quelques Pieces de M. Pavillon, qu'on a insérées dans le Recueil de ses Ouvrages, publié à

Amsterdam en 1715. *& en* 1720.

Le Dialogue des Morts *de M. Despreaux, ne pouvoit plus reparoître ici. Ce Dialogue avoit eu le sort de plusieurs Ecrits de M. de Saint-Evremond, où l'on avoit fait de si grands changemens, qu'il ne s'y reconnoît plus. Mais ces fausses impressions ont piqué M. Despreaux, & l'ont porté à nous donner cette Piece. On la trouve dans les dernieres Editions de ses Oeuvres, bien différente de ce qu'elle étoit dans ce Recueil. Ce n'est plus le même Ouvrage. Il y a néanmoins lieu de douter qu'elle soit précisément telle qu'il l'avoit faite d'abord.* Scarron *ne paroît plus sur la Scéne; & M. Despreaux a pû avoir de très-bonnes raisons pour supprimer le rôle qu'il jouoit en quelques endroits, ou pour substituer à son nom, ce terme géneral,* un François.

La Lettre de Consolation à Olympe *ne paroît plus ici. Cette Lettre est d'Henault, & on la trouve dans ses* Oeuvres diverses, *imprimées en* 1670.

M. de Saint-Evremond a marqué le jugement qu'il faisoit de cette Piece, par ces mots, écrits à la marge de mon exemplaire : Point de moi. C'est prendre trop de peine à consoler une jeune Demoiselle de la mort d'un vieil homme. *On n'y trouvera plus les* Charmes de l'Amitié; *les Pieces de l'Abbé Pic ; tirées d'un volume imprimé à Paris en* 1700. *sous le titre de* Nouveaux Ouvrages de M. de Saint-Evremond qui n'ont pas encore été publiés; *ni une vingtaine d'autres petites Pieces en Prose & en Vers, qu'il seroit inutile de détailler. Je remarquerai seulement que deux de ces Pieces, savoir, les Observations sur la Maxime :* Qu'on ne doit jamais manquer à ses amis, *& une* Lettre A. M. J. G. E. C. D. P. *ou* au Comte d'Olonne, *étoient originairement de M. de Saint-Evremond, mais qu'il les désavouoit de la maniére qu'on les avoit imprimées. Dans mon exemplaire, il a écrit ces mots au sujet de la premiere:* Tout est changé ici,

je n'y reconnois rien. Ce n'est point la même chose que j'ai faite : *& à l'égard de la seconde :* Tout est changé : point de moi comme elle est. *M. de Saint-Evremond ne voulut pas se donner la peine de les refaire.*

Enfin, j'ai retranché le Colomesiana, *parce que je me propose de le faire réimprimer avec des Remarques, & d'y joindre quelques autres Pieces de M. Colomiés, qui n'ont point encore paru.*

Voici les Pieces que j'ai conservées ; & celles que j'ai ajoutées dans cette nouvelle Edition, pour suppléer aux retranchemens que j'ai faits. J'en parlerai dans l'ordre qu'elles sont imprimées.

Dans le premier Tome, on trouvera que j'ai conservé les Pieces suivantes :

Apologie de M. le Duc de Beaufort contre la Cour, la Noblesse, & le Peuple.

C'est une Satyre contre ce Duc. M. de Saint-Evremond a eu beaucoup de part à cette Piece, comme on le verra dans sa VIE.

De l'usage de la Vie.

Fragment de Pétrone : de l'Eloquence.

De la vraye & de la fausse beauté des Ouvrages d'esprit.

Ces trois Pieces contiennent des réflexions très-sensées. On m'avoit assûré qu'elles étoient de M. de la Valterie, qui nous a donné une Traduction d'Homere, de Juvenal & de Perse : mais il y a quelque lieu d'en douter (1).

De l'Etude & de la Conversation.

De l'Amitié.

Abregé de la Vie de M. de Lionne, Ministre d'Etat.

Caractére de Charles II. Roi d'Angleterre, par M. le Duc de Buckingham Normamby.

Lettre touchant la destinée du Comte de Bussy Rabutin.

Les Pieces ajoutées dans ce Volume, sont au nombre de trois.

La Préface *de l'Ouvrage intitulé,*

(1) Voyez Tom. I. *des Mélanges*, pag. 125. dans les Notes.

Médailles sur les principaux Evénemens du Régne de LOUIS LE GRAND, avec des Explications historiques.

Pour faire connoître le mérite de cette Piece, il suffira de remarquer qu'elle a été composée par l'Académie Royale des Inscriptions & des Médailles. C'est une Dissertation très-curieuse sur les Médailles. On y traite de la différence qu'il y a entre les Monnoyes & les Médailles, des différentes especes de Médailles, & de la maniére de les composer. On y trouve, en même temps, l'Histoire de l'Etablissement & des progrès de l'Académie Royale des Inscriptions & des Médailles, & le plan qu'on a suivi dans l'Histoire de Louis XIV. par Médailles, publiée en 1702. *Ce dernier article y étoit essentiel, puisque c'est la* Préface *de cet Ouvrage. Cependant, à peine cette Histoire étoit-elle sortie de sous la presse, que la Préface fut supprimée par ordre du Roi. Mais elle passa dans un petit nombre d'exemplaires, qui nous l'ont conservée.*

Dans les autres, on la trouve quelquefois écrite à la main. On a fait une nouvelle édition de cette Histoire, qui s'étend jusqu'à la mort de Louis XIV. mais on n'y trouve point la Préface. M. Mead, célebre Médecin de Londre, qui a enrichi sa Bibliotheque de tout ce qu'on a publié de plus curieux & de plus exquis sur les Sciences & les Belles Lettres, a bien voulu me communiquer son Exemplaire, où la Préface se trouve imprimée. C'est d'après cet Original que je la donne ici.

La seconde Piece ajoutée dans cette édition, c'est une Comédie intitulée la Femme poussée à bout. *Elle est traduite de l'Anglois de M. le Chevalier Vanbrug.*

Les François la trouveront trop licencieuse. Leur Comédie est plus chaste que celle des Anglois. Mais on raisonneroit très-mal, si on en concluoit que les mœurs des Anglois sont moins reglées que celles des François, & qu'il y a plus de vertu à Paris qu'à Londre. Ceux qui ont quelque connoissan-

ce du monde ne tireront jamais cette conséquence. La licence du Théatre Anglois s'introduisit sous le Régne de Charles II. Les Poëtes se conformerent au goût de la Cour, & nos Comédies s'en ressentent encore aujourd'hui.

Cependant cette licence est désapprouvée des personnes les plus sensées de la Nation. Elle a même été vivement attaquée dans plusieurs Ecrits. M. Collier, Ministre Non-jureur, s'est signalé dans cette occasion. Ses rémontrances auroient, peut-être, eu plus d'effet, s'il s'étoit renfermé dans de justes bornes : il semble condamner absolument la Comédie. Quoi qu'il en soit, il publia en 1698. *un Livre intitulé :* Courte revûe de l'impiété & de l'impureté du Théatre Anglois, *&c. Cet Ouvrage a été traduit en François par le Pere Courbeville, sous le titre de* Critique du Théatre Anglois. *Je remarquerai, en passant, que c'est le même M. Collier que le Pere de Courbeville cite avec éloge dans sa Traduction du* Héros *de Gracien, & qu'il qualifie* Evêque Anglican. *Cependant*

il y a très-peu de personnes en Angleterre, qui sachent que M. Collier est Evêque; & il n'y a nulle apparence que son nom se trouve jamais dans la liste des Evêques de ce Royaume. Voilà un piége pour ceux qui travaillent à l'Histoire des Auteurs. Ils se persuaderont que ce sont deux personnes différentes, & multiplieront les êtres sans nécessité. Voici l'explication de cette espece d'énigme. Messieurs les Non-Jureurs ayant trouvé à propos de se soustraire à l'Eglise Anglicane, depuis la Révolution, & de faire secte à part, ont voulu avoir leurs Archevêques, leurs Evêques de Cantorbery, de Londre, &c. Les Catholiques Romains ont aussi les leurs: de sorte que nous avons en Angleterre deux sortes d'Evêques heterodoxes; ou pour parler plus civilement, d'Evêques in partibus, qui y exercent leurs fonctions. L'Etat en est très-bien informé; mais il les tolere, tout ennemi de l'Etat qu'ils sont: tolerance, que certains Politiques jugeroient bien plus dangereuse que la licence du Théatre.

M. Collier attaqua vivement la Femme poussée à bout *de M. Vanbrug*, *& une autre de ses Pieces intitulée* la Rechute, ou la Vertu en danger. *M. Vanbrug ne crut pas qu'elles fussent aussi licencieuses qu'on les représentoit, & il les défendit dans un Ouvrage imprimé en* 1698.

M. Collier avoit trouvé mauvais que dans la Femme poussée à bout, *le Chevalier* Brure *mît une robe de Ministre pour décrier le Clergé. Il avoit aussi critiqué le caractére de* Constant, *qu'on représente comme un homme accompli, quoique sa conduite ne soit pas conforme aux maximes de la Religion. Enfin, il avoit censuré quelques expressions de Madame* Brute, *de* Bellinde, *& de* Rasor, *comme impies & profanes. M. Vanbrug répond à toutes ces accusations, & fait ensuite l'Apologie de cette Piece en général.*

Cette Comédie, *dit-il* (1), a été

(1) A Vindication of *the Relapse* and *the Provok'd Wife*, from Immorality and Prophaness. pag. 49.

écrite il y a plusieurs années, & lorsque j'étois encore fort jeune: de sorte que s'il s'y trouvoit quelques irrégularités dans la Morale, je pourrois être excusable de l'avoir faite, quoi qu'on pût me blâmer, en quelque maniére, de l'avoir publiée. Mais je ne pense pas qu'elle soit si licencieuse, qu'on ne me puisse pardonner l'un & l'autre.

A l'égard du Chevalier *Brute*, je croi qu'il y a une infinité de maris qui ont beaucoup de part à ses défauts: & il me semble que le rôle qu'il joue dans toute la Piece, fait assez sentir le ridicule de son caractére. C'est lui qui donne lieu à tous les autres incidens. Je conviens qu'il n'y a pas beaucoup d'intrigue dans tout cela; mais ce qu'il y en a, tend néanmoins à la réformation des mœurs. Car outre que sa figure doit nécessairement donner de l'aversion pour son caractére, les mauvaises conséquences de sa brutalité paroissent dans la

conduite irréguliére de sa femme. Le mauvais traitement qu'il lui fait, ne justifie pas à la vérité son intrigue: mais l'intrigue qu'elle forme dans le temps qu'elle est maltraitée, peut apprendre à certaines personnes à se tenir sur leurs gardes. Je ne trouve pas que nos femmes en Angleterre, tiennent beaucoup de l'humeur des Moscovites. Si vous leur voulez faire croire que vous les aimez, il faut leur donner des traits plus affectueux de votre tendresse: si vous en agissez autrement, l'Amant ne manquera pas d'en profiter, & de plaider sa cause d'une maniére qui a, je pense, réussi plus d'une fois. J'avoue que la Religion (lorsqu'une femme en a) est un rempart pour la sûreté du mari; & on peut dire la même chose de la modestie, de la crainte, & de l'orgueil: cependant tout cela n'aboutit pas à grand chose, si le galant a un ami dans la place. Je croi donc qu'une Comédie tend à une bonne fin, qui fait

ressouvenir le Gouverneur que quelques braves que soient ses soldats, il lui peut arriver de les pousser à se mutiner.

Pour ce qui regarde les autres caractéres, comme il n'y a pas beaucoup de bon, il n'y a pas aussi beaucoup de mauvais. Madame *Fanciful* est tournée en ridicule sur sa vanité & sur son affectation. La *Françoise* donne une idée de ce qu'on peut souvent attendre d'une Suivante de son pays. *Heartfré* se trouve pris, après les railleries extravagantes qu'il a faites de tout le sexe; & *Constant* se tourmente beaucoup pour une chose qui ne mérite pas toutes les peines qu'il se donne. Enfin, ils s'occupent presque tous de ce qu'ils ne devroient pas; & ceux qui voyent ce manége, peuvent en profiter pour employer mieux leur temps.

Le premier Tome finit par cette Comédie. J'ai crû qu'on la liroit avec plaisir. Elle donne une assez juste idée du Théatre

Anglois, & peut servir d'éclaircissement à ce que M. de Saint-Evremond a dit de la Comédie Angloise.

Le second Tome commence par la Réponse *de M. Perrault aux* Réflexions critiques *de M. Despreaux sur Longin. M. Perrault publia cet Ecrit en 1694. mais il ne laissoit pas d'être aussi rare que s'il n'avoit jamais été imprimé. Je me suis imaginé qu'on seroit bien aise de le trouver dans la nouvelle édition de ce Recueil. C'est proprement une Réponse à la VIII. Réflexion critique de M. Despreaux, où il s'agit de Pindare. M. Perrault se proposoit de répondre à toutes les autres Réfléxions de M. Despreaux, qui attaquoient son* Parallele des Anciens & des Modernes; *je ne pense pas qu'il ait exécuté ce dessein. M. Despreaux avoit raison pour le fonds; mais il traita trop durement son adversaire. M. Perrault avoit l'avantage de la douceur, de la modération, & de la politesse. Après tout, on verra dans cet Ecrit que M. Despreaux a imputé à M.*

M. Perrault bien des choses qu'il n'avoit point dites, & qu'il lui a donné un ridicule dont il n'étoit pas coupable. Pourquoi n'a-t'il donc pas rectifié ces endroits dans la derniere édition de ses Ouvrages? Comment accorder ce procédé avec cette droiture & cette équité, dont il se faisoit un rempart?

On trouve ensuite les Mémoires de Madame la Duchesse Mazarin, *le* Plaidoyé *de M. Errard pour M. le Duc Mazarin contre Madame Mazarin, & un* Factum *pour Madame Mazarin contre M. Mazarin. M. de Saint-Evremond a célebré la beauté & le mérite de Madame Mazarin en une infinité d'endroits de ses Ouvrages: il a rapporté plusieurs particularités de sa vie, & a défendu sa Cause contre M. Errard. Tout cela doit naturellement porter ceux qui les lisent, à souhaiter d'être instruits à fond de ce qui regarde cette illustre infortunée. Les trois Pieces dont je viens de parler, leur donneront une ample satisfaction.*

Les Memoires *de Madame Mazarin comprennent l'Histoire de sa Vie jusqu'à sa retraite à Chambery, en* 1672. *Ils sont de la composition de M. l'Abbé de Saint-Réal, comme je l'ai remarqué dans la* VIE *de M. de Saint-Evremond. Ces Mémoires sont suivis d'une Lettre qui contient le Portrait & le caractére de Madame Mazarin, & qui nous donne une idée de sa conversation & de ses maniéres. Je les donne ici sur la premiere édition, faite à Paris en* 1675. *en gros caractére* (1).

Ces Mémoires furent publiés en Anglois en 1676. *par le Sieur Porter: mais sa Traduction est détestable. J'en ai donné une moins mauvaise, qui a été imprimée avec celle des Oeuvres de M. de Saint-Evremond en* 1714. *en trois Volumes in octavo.*

Ils ont aussi été traduits en Italien, & publiés en 1677. *à Geneve, si je ne*

(1) *Memoires D. M. L. D. M. A Cologne, chez Pierre du Marteau.* 1675.

me trompe, sous le nom de Cologne (1). *On y a ajouté à la fin, une petite Piece intitulée :* Lettera d'un Gentiluomo sieguace del la Duchessa Mazarina ad un Amico. *L'Auteur rend compte à son ami, du voyage de Madame Mazarin en Angleterre, de la maniére dont elle y fut reçue, & des motifs secrets qu'on attribuoit à ce voyage. Cependant, j'ai de violens soupçons que cette Lettre est supposée. Ces sortes de fourberies sont si communes, qu'on ne sauroit trop avertir le Public de se tenir sur ses gardes. M. Bayle, zélé amateur de la vérité, se faisoit une affaire de les découvrir. La Lettre dont il s'agit ici n'est pas extrêmement longue : je me flatte qu'on ne trouvera pas mauvais que je l'expose ici aux yeux du Lecteur, & que je propose ensuite mes doutes. La voici.*

Conosco aver torto, ed un torto grandissimo d'aver tanto tardato à dargli mie nuove. Peccato confessa-

(1) *Le Memorie della Signora Duchessa Mazarini. In Colonia, appresso Pietro del Martello.*

to è mezzo perdonato. Se mancai al mio dovere, ecco amendo l'errore.

Mi retrovo in Inghilterra colla Signora Duchessa. Il motivo di questo nostro viaggio, se Vostra Signoria non lo sa, fù la persecuzione del Signor Mazarino, che immerso più che mai nella devozione, non potendo soffrire, che la Signora Duchessa fosse in libertà, che voleva con ogni mezo chiuderla in un Convento. Si persuadeva questo Signore, ch'egli era la cagione forse di molte concupiscenze, col lasciar' esposta alla vista degli nomini questa Fenice de beltà. Non trovi Vostra Signoria strano questo pensiero devoto in una persona, che vietò nell' Alsazia alle femine di filare col torello, adducendo che il muoto del piede reiterato eccitava alla lussuria (1), quasi che simili contegni fossero l'intingolo alle voluttà carnali, quinci che il pensiero

(1) Voyez les OEUVRES *de M. de Saint-Evremond.* Tom. V. pag. 222. 223.

dovesse scorrere à desiare colla falsa il cibo. Vostra Signoria aurà saputo senza fallo, come solecitava Madama Reale per permettere l'esecuzione di quell' arresto, che gia la teneva esule dalla Francia, ma saputosi dalla Signora Duchessa, s'invola da quel Cielo, dal quale alterato poteva ricevere colpi fatali d'un destino infelice. Ecco succintamente il motivo della nostra ratta partenza.

Restai stupito li giorni passati nell' intendere da una Letrera d'un Amico, che molti, che fanno professione di penetrare i secreti de' gaginetti, sussurravano, essere stata la partenza un' effetto di raffinata politica della Corte di Francia per avere appo questa Maestà Britannica una persona che potesse scuoprire i suoi sentimenti, ed ispirargliere de' buoni, sapendosi che.

Ad una beltà nulla si niega.

In verità la cosa sembra assai verisimile, e la Signora non sarebbe fuori del caso di rappresentare la scaltra

Dalide, se, come si dice, veramente il Sansone fosse colto. Per me che corro sul di ritto viale, non m'appongo à penetrare più avanti: Sò che non gli sarà noioso l'udire il nostro viaggio, dico che non gli sarà noioso; perche sendo stato veloce, no lo trasferò moto.

Pigliassimo una cavalcatura à Genevra per Augusta detta in Tedesco Ausbourg, d'onde facessimo spargere voce, che volevamo andare à Munic in Baviera, mà torcendo altrove il passo, fossimo ben presto in Amsterdamo, dove la Signora Duchessa fù conosciuta sendo che ci feceero molte cortesie, e Vostra Signoria aurà visto in que' tempi, che le gazette stesse ne parlavano. S'imbarcassimo al primo vento favorevole, e giugnessimo in Londra un Giovedi. La Signora Duchessa *ornata monilibus suis* volse andar' à chiedere protezzione à questa Maestà Britannica. Non gli dirò co' quanti termini. Sò

benissimo, che molto mormorano della Signora Duchessa, perche si sia venuta gettar nelle braccia d'un Prencipe che doveva altre fiate essere suo sposo, secondo ch'elle stessa parla nelle sue Memorie. Tutti quegli, che conoscono le buone qualità della Signora Duchessa, son certo, sbandiranno da se simili pensieri fallaci, erronei, e falsi. Per gli altri, che non la conoscono, sono ciechi, che giudicano la chiarezza stessa esser' una nube fosca. Sua Maestà l'accolse, egli è vero con gran dimostrazioni d'un' asfetto particolare, l'albergò vicino, al presente la vede sovente, la visita, seco alla caccia la invita, e le assiste in tutto quanto può dispendere da una generosità, e magnanimità Reale. Molti quì pure nazionali si sentono parlare di queste bontà con un bronteo assai mormoratorio, mà non si può, che laudare questi effetti della bontà Reale nel dar ricovro ad una Prencipessa, che

no è perſeguitata, che perche non vuol eſſere ſchiava dell' ipocriſia. Dica il mondo quanto sà dire, la Signora Ducheſſa ſe ne burla, e gli baſta d'eſſer bene dove ſi trova. Meco ſovente dice d'eſſere totalmente contenta, che era ben ragione, che foſſe una fiata in paradiſo, doppo aver tanto ſofferto col marito. Veramente come l'Inghilterra vien nomata per tutto il Paradiſo del ſeſſo feminile, ſi può ben dire, che ſin qui era ſtata in Purgatorio.

Non è il mio diſegno di ſcrivergli una Lettera ampia, mà ſolamente di dargli nuova della mia perſona; è per queſto, che in due parole hò voluto dirgli quanto poteva ſodisfare in parte la da lei curioſità. Mi faeci la grazia contracambiarmi col darmi Contezza della ſua ſalute, e delle novità del paeſe. Hò udito, che il Signor Mazarino vuol dar' in luce la riſpoſta alle Memorie dalla Signora Ducheſſa, e che il Signore Coneſtabile Colonna

na vuol far lo ſteſſo circa quelle di ſua moglie. Comè anche la Signora Marcheſe di Courcelles, ed il marito vogliono entrambi ſpiegare le loro doglianze, ſe Voſtra Signoria vedrà queſte riſpoſte, la ſupplico farmene parte con ogni celerità, eſebendomi ancor' io di far' ogni poſſibile per aſſicurarla che ſono, &c.

Cette Lettre eſt dattée du mois d'Avril de l'année 1677. (1). *Madame Mazarin arriva en Angleterre au mois de Decembre* 1675. *il y avoit donc plus de quinze mois qu'elle y étoit, lorſque le prétendu Gentilhomme qui l'accompagna écrivit à ſon ami, pour lui donner de ſes nouvelles. Cela eſt-il dans la vraiſemblance? L'Auteur a ſenti lui même cette abſurdité, & a tâché de la pallier dans ſon préambule. Je pourrois montrer qu'il eſt très-mal inſtruit des véritables motifs du voyage de Madame Mazarin en Angleterre, & de quelques autres*

(1) *Londra alli* 24. *Aprile* 1677.

particularités qu'il rapporte : mais il suffira d'ajouter une remarque qui démontre la supposition de cette Lettre. L'Auteur dit qu'il a appris que M. le Connétable Colonne vouloit publier une Réponse aux Mémoires *de Madame la Connétable sa femme, sœur de Madame Mazarin. Par là, il regarde ces Memoires comme l'Ouvrage de cette Princesse. Ils furent imprimés en 1676. sur ce titre :* Mémoires de M. L. P. M. M. G. Connétable de Naples. *Mais ce n'est qu'un Roman fabriqué à l'imitation des Mémoires de Madame Mazarin, & très-mal écrit. Madame Mazarin fut, sans doute, la premiere à s'en appercevoir, & à s'en plaindre : comment est-il possible qu'un Gentilhomme qui étoit actuellement auprès d'elle, ait pû l'ignorer ? La fourberie étoit si visible, que le Sieur de Saint-Bremond, Auteur de plusieurs petits Romans, en prit occasion de donner d'autres Mémoires en 1678. qu'il dédia à Monsieur le Duc de Zell, & qu'il in-*

titulé, Apologie, ou les véritables Mémoires de Madame Marie Mancini, Connétable de Colonna, écrits par elle-même. *Madame Colonne n'a pas eu plus de part à ces Memoires qu'aux précedens; quoique le Sieur de Saint-Bremond ait mis dans le titre; qu'ils avoient été* écrits par elle-même.

Les Mémoires de Madame la Duchesse Mazarin sont suivis des deux Pieces qui regardent le Procès que Monsieur le Duc Mazarin lui intenta en 1689.

La premiere, c'est le Plaidoyé *de M. Erard, avec sa* Replique *au Plaidoyé de M. Sachot. M. Erard étoit l'Avocat de M. Mazarin, & M. Sachot, celui de Madame Mazarin. Le Plaidoyé, & la Replique de M. Erard revûs & corrigés sur l'édition qu'on en fit à Paris en 1696. dans un Recueil de* PLOIDOYEZ *de M. Erard. Ils sont accompagnés d'une* Lettre *de M. Erard à M. le Duc de Caderousse. Madame la Duchesse de*

Bouillon étoit très-mécontente de Monsieur Erard au sujet de son Plaidoyé contre Madame Mazarin sa sœur. Elle se plaignoit de ce qu'il avoit employé tout son art à déguiser la vérité; & qu'il sembloit même avoir pris à tâche de tourner Madame Mazarin en ridicule. M. Erard tâche de se justifier dans cette Lettre, dont j'ai l'Original entre les mains.

La seconde Piece, c'est le Factum pour Madame Mazarin contre Monsieur le Duc Mazarin. *Ce Factum paroît ici pour la premiere fois. On y plaide la cause de Madame Mazarin avec beaucoup de solidité & de force: l'humeur, le génie, & la conduite de M. Mazarin y sont peints d'après nature: on y découvre tous les déguisemens & toutes les sophistiqueries de son Avocat. Si M. Bayle l'avoit eu en main, lorsqu'il parla de ce Procès dans le premier Tome de sa* Réponse aux Questions d'un Provincial, *il en auroit bien profité. Mais ces sortes d'Ecrits ne sont*

tent guére de l'enceinte du Palais : on n'en imprime qu'un petit nombre d'exemplaires pour l'instruction des Juges.

J'aurois bien voulu pouvoir joindre à ces deux Pieces, la Réponse de M. Sachot au Plaidoyé de M. Erard : mais je l'ai cherchée inutilement ; & en effet, il paroît par la conclusion du Factum, qu'elle n'a point été imprimée, & qu'on n'auroit pas même publié ce Factum, si l'on n'y eût été forcé par la publication du Playdoyé de M. Erard. En effet, l'équité demandoit qu'on entendît les deux parties. Le Public sera désormais en état de prononcer, puisqu'il a toutes les Pieces du Procès. La Réponse de M. de Saint-Evremond au Plaidoyé de M. Erard est dans le cinquiéme Tome de ses Oeuvres.

On trouvera à la fin de ce Volume, quelques petites Pieces de Poësie. Elles avoient déja paru dans la premiere édition de ce Mêlange, à la reserve des deux dernieres. On eût pû les réduire à un plus petit nombre : mais le Libraire

a craint que ce retranchement n'augmentât trop la disproportion qu'il y a dans la grosseur des deux Volumes.

Je ne parlerai point des petites Notes que j'ai faites sur quelques endroits de ce Recueil. Elles sont peu considerables; mais je me flatte qu'elles ne seront pas tout-à-fait inutiles.

A Londre le 7. Novembre 1725.

TABLE DES PIECES CONTENUES DANS LE PREMIER TOME DES ME'LANGES CURIEUX.

APOLOGIE de M. le Duc de Beaufort contre la Cour, la Noblesse & le Peuple. *Page* 1.
De l'Usage de la Vie. 21
CHAPITRE I. *Que l'Homme doit s'appliquer à la recherche de sa félicité, puisqu'il est en son pouvoir d'augmenter ses plaisirs, & de diminuer ses miseres.* ibid.
CHAP. II. *De l'Existence de Dieu.* 27
CHAP. III. *Qu'il faut diminuer la violence de ses desirs, par la considération de la véritable valeur des choses que l'on desire.* 35
CHAP. IV. *De la Réputation.* 39
CHAP. V. *Des Ennuis & des Deplaisirs.* 44
CHAP. VI. *Des Plaisirs.* 56

TABLE DES PIECES.

Fragment de Pétrone. *De l'Eloquence.* 66

Histoire de la Matrone d'Ephése. 95

De la vraie & la fausse Beauté des Ouvrages d'esprit. 109

Chapitre I. *Comment on peut se former à bien écrire, & à bien juger du mérite des Auteurs.* ibid.

Chap. II. *De l'honnêteté des Expressions.* 119

Chap. III. *De la justesse du Raisonnement.* 131

De l'Etude & de la Conversation. 145

De l'Amitié. 154

Abregé de la Vie de M. le Marquis de Lionne, Ministre d'Etat. 161

Caractére de Charles II. Roi d'Angleterre. Par le Duc de Buckingham & Normamby. *Traduit de l'Anglois.* 173

Lettre touchant la destinée du Comte de Bussy Rabutin. 183

Préface de l'Ouvrage intitulé, *Médailles sur les principaux Evénemens du Régne de* Louis le Grand, *avec des Explications Historiques.* 186

La Femme poussée à bout, Comédie traduite de la Piéce Angloise intitulée, *The Provock'd Wife.* 209

APOLOGIE

APOLOGIE DE MONSIEUR LE DUC DE BEAUFORT,

Contre la Cour, la Noblesse & le Peuple. (1)

MESSIEURS,

SI j'étois aussi éloquent, que ceux qui ont écrit pour la Cour, ou pour les Princes, vous auriez une belle Apologie en faveur du Duc de Beaufort; mais n'ayant fait que chasser toute ma vie, &

(1) M. de Saint-Evremond a eu beaucoup de part à cette APOLOGIE ironique du Duc de Beaufort. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, sur l'année 1651.

jouer à la longue paume avec lui, vous me dispenserez, s'il vous plaît, de la fatigue de l'éloquence, & me permettrez d'aller mon grand chemin sans *barguigner* (1).

Pour entrer d'abord en matiére, il me semble, qu'il y a trois points en mon discours aussi bien que dans son AVIS. Le premier est de *le justifier à la Cour*, qui le croit, dit-on, mal-intentionné; le second, de *le rétablir auprès de la Noblesse*, qui l'a méprisé; le troisiéme, de lui *redonner l'amitié du Public*, qui l'abandonne. Jugez, Messieurs, si j'ai peu de chose à faire, & s'il ne seroit pas plus aisé de délivrer les Princes, & de perdre le Cardinal, que de réussir à ce que j'entreprens.

I. Je dis, que la Cour est tout-à-fait injurieuse à Monsieur de Beaufort, de croire, qu'il a de mauvais sentimens contre elle; & voici comme je raisonne là-dessus. Si Monsieur de Beaufort avoit conservé quelque haine pour la cour, si la réconciliation de Monsieur le Cardinal n'étoit pleine de sincérité & de franchise, il se maintiendroit en état de lui nuire, ou de s'en garantir: mais tant s'en faut, pour ôter tout sujet de crainte & de soupçon, pour établir une entiére confiance, il se décrédite exprès dans le Parlement, il s'attire le mépris des honnêtes gens, & la hai-

(1) Expression ordinaire du Duc de Beaufort.

ne des peuples ; quelle apparence donc, que Monsieur de Beaufort faisant toutes les choses, qui doivent plaire à la Cour, ait dessein de la desservir, ou de se brouiller avec elle ?

Davantage, s'il étoit vrai, qu'il voulût entretenir une confédération désavantageuse à l'autorité du Roi, il seroit uni avec les *Frondeurs*, & tous ensemble auroient un même but & les mêmes intérêts ; mais chacun sait, qu'il a rompu avec Madame de Chevreuse, de peur qu'il ne semblât aller contre le Testament de Louis XIII, s'il conservoit quelque sorte de liaison avec elle ; quelle apparence donc, qu'un homme, qui a des respects si délicats pour la mémoire du feu Roi, pût avoir des sentimens si pernicieux contre celui-ci ?

Pour l'union du Ministre & de l'Amiral (1), on ne sauroit apparemment la desirer ni plus forte, ni plus étroite ; & ils sont trop généreux l'un & l'autre, pour croire, qu'on ait donné & reçu quatre-vingt mille livres de rente comme un gage trompeur d'une fausse réconciliation.

Mais afin de laisser les conjectures, où il y a mille choses concluantes, pourquoi l'auroit-on appellé *Mazarin* sur le Pont neuf, au Palais, & dans tous les lieux publics ? Pourquoi dans la derniere assemblée du Par-

(1) Le Duc de Beaufort avoit la Charge de Grand Amiral.

lement auroit-il sollicité ce qui lui reste d'amis en sa faveur, s'il n'étoit véritablement dans ses intérêts ?

On l'accuse de contribuer de tout son crédit à la ruine du Duc d'Espernon : Et que peut faire autre chose ce généreux Prince, à moins que de souffrir les injures chrétiennement, & de s'enfermer dans un Cloître ? Ne faut-il pas avouer, que jamais persécution ne fut pareille à celle, que lui fit le Duc de Candale ; & son acharnement à deshonorer un parent si proche ne mérite-t-il pas bien cette vengeance ?

Mais, à dire vrai, ce ne sont qu'intérêts particuliers ; & en tout cas il se venge de ses ennemis malgré la Cour, & par une espéce de compensation, il fait abandonner ses amis pour lui plaire. Fontrailles & Matta autrefois si passionnés pour ses intérêts en ont fait l'expérience, & le Comte de Fiesque, après avoir reçu le même traitement, devroit se reprocher toute sa vie l'inutile générosité qu'il eut pour lui.

Concluons donc, que jamais personne n'a mieux suivi les intentions de la Cour, & que la Reine auroit fort mauvaise grace de lui refuser le Gouvernement de Bretagne, si elle croyoit, que les grands services, qu'il a rendus, ne sont pas bien payés de l'Amirauté.

II. Après avoir justifié ce grand Duc pour

ce qui regarde la Cour, je le veux justifier auprès de la vraye Noblesse, & faire voir, que rien n'est plus déraisonnable que le mépris qu'on en a fait depuis quelque temps.

Quand je parle de la vraye Noblesse, je n'entens pas ceux, que le seul langage de ce Prince fait ses ennemis; gens nourris dans la molesse & dans l'oisiveté, à qui les ruelles ont donné des entretiens tout particuliers.

Monsieur de Beaufort fait gloire d'ignorer des termes trop délicats (1), & capables d'amolir les courages, comme d'affoiblir les esprits. Il ne sait ce que c'est de justesse, ni de discernement; il ne cherche ni la politesse aux repas, ni la propreté aux habits; mais il sait se faire aimer de ses voisins, & quand il a besoin d'amis, il trouve des cent Gentilshommes travestis en Diables (2), qui ne manquent point de *brocher Bayard* (3). Voilà quelle est la maniére de vivre de ce grand Duc. Je voi bien, que j'ai à satisfaire la Noblesse sur un autre point, & qu'il y a peu de Gentilshommes, qui parlant de l'affaire de Renard (4), ne parlent aussi du peu d'envie,

(1) Voyez ci-après, page 11.

(2) En habit de Chasse.

(3) Le Duc de Beaufort appelloit *brocher Bayard*, courir à toute bride après les Chiens dans des Godis.

(4) Renard étoit Valet de Chambre du Com-

qu'on a eu de satisfaire des gens de qualité si fort offensés. Avant que de venir au détail, je vous dirai, que le bon Prince s'est repenti mille fois de cette action; & pour vous montrer, que je n'approuve pas l'affaire, ni la suite qu'elle a eüe, je l'accuse d'avoir eu trop d'emportement & de courage chez Renard; & trop de réflexion & de sagesse dans le procedé. Mais pour peu de bonté que vous ayez, Messieurs, vous excuserez un homme, qui

mandeur de Souvré. Il s'entendoit fort bien en tapisseries, & il en faisoit apporter chez lui des plus belles, & les vendoit aux personnes de qualité. Le Cardinal Mazarin en achetoit souvent; & il avoit quelquefois d'assez longues conversations avec lui sur ces sortes de choses. Il acheta une petite Place auprès des Tuilleries, & on y fit un Jardin extrémement propre, qui étoit le rendez-vous ordinaire des personnes de la Cour lorsqu'elles sortoient des Tuilleries. Dans le temps que les *Frondeurs* ne vouloient pas laisser entrer le Roi dans Paris, les Courtisans ne laissoient pas d'aller aux Tuilleries, & de-là au Jardin de Renard, qui y avoit une entrée. Un jour que le Duc de Candale, le Marquis de Jarzay, Bouteville, Saint Mesgrin, & quelques autres avoient fait partie d'y souper, les *Frondeurs* l'ayant sû, dirent qu'il ne falloit pas souffrir cela, parce que si le peuple les voyoit souvent, il s'accoutumeroit insensiblement à voir le Roi. Le Duc de Beaufort partit là-dessus suivi de beaucoup de gens; & les ayant trouvés à table, il chassa les violons, renversa les viandes, & fit tout le desordre dont il étoit capable.

a pris seulement une chose pour l'autre; qui fut vaillant, quand il falloit être sage; & qui fut sage, quand il falloit être vaillant: si bien que ce n'est qu'un peu de mécompte; & vous auriez trop de sevérité si vous ne lui pardonniez cette méprise.

Et après tout, quand on voudroit prendre les choses à la rigueur; contre qui se devoit battre Monsieur de Beaufort? S'il se fût battu contre Monsieur de Candale, qui étoit le vrai procedé en cette affaire, au moindre désavantage qu'il eût eu, toute la Cour s'en fût réjouïe: *la Reine* étoit encore aigrie de *la* guerre de Paris; sa réconciliation avec Monsieur le Cardinal Mazarin n'étoit pas encore bien faite; presque tous les gens du monde s'étoient offerts à Monsieur de Candale: Dieu sait qu'elle joie, s'il eût reçu quelque blessure, ou rendu l'épée! De se battre contre Bouteville, c'étoit une chose presque aussi fâcheuse; il ne lui pouvoit arriver du desordre, que Monsieur le Prince & tous ses amis n'en eussent pris un merveilleux avantage. De la façon qu'il avoit traité Jarzay, c'étoit une affaire sans quartier; & dans le vœu qu'il a fait d'observer le précepte naturel toute sa vie, il n'avoit garde de se porter à cette inhumanité.

Il est certain, qu'il se fût battu contre Moret; mais celui-ci lui donna un rendez-vous trop

éloigné des Chirurgiens, comme lui dit judicieusement Monsieur de Beaufort : Et quant à ce que disoit là dessus Monsieur de Palluau, qu'il devoit se contenter de la Poudre de sympathie, cela est bon à des gens comme lui sans conscience, mais ce Prince est trop homme de bien pour se servir de remédes, qui ne sont pas naturels ; Madame de Vendôme lui prêchant toujours, qu'il vaut mieux mourir mille fois, que de chercher sa guérison dans la magie.

Voilà les raisons, qu'il avoit de ne point tirer l'épée ; chacun en aura lés sentimens qu'il voudra : pour moi, je croirai toûjours, qu'un homme généreux ne sauroit apporter trop de précaution, pour empêcher que ses ennemis n'ayent avantage sur lui ; ce qui pouvoit arriver à Monsieur de Beaufort, s'il se fût commis avec des personnes désespérées. Mais je veux, qu'il ait été emporté de trop de chaleur, & que par l'impetuosité d'un grand cœur, dont il ne fut pas le maître en cette occasion, il ait offensé mal-à-propos tant d'honnêtes gens : est-ce à dire qu'un outrage ne se puisse réparer que par la mort ? Et lorsqu'un grand Prince a la bonté de revenir, ses civilités doivent-elles être méprisées ? Quels complimens n'a-t-on pas fait aux intéressés, & quelles satisfactions ne leur a-t-on pas données, si vous en exceptez celle de se battre ;

satisfaction

satisfaction cruelle & sanglante, que toutes les Nations ont sujet de nous reprocher? Si ce généreux Prince avoit les sentimens aussi délicats pour les injures, que ces Messieurs qui se plaignent, quels chagrins ne devoit-il pas ressentir, pour faire voir qu'il n'a rien oublié, qui pût gagner le cœur & l'amitié de la Noblesse? Vous savez, qu'aussi-tôt qu'il eut fait son accommodement, il commença à songer à la fortune des honnêtes-gens, & résolut d'employer tout son crédit pour les autres, sans penser à ses propres intérêts. Aux uns, ce généreux *Prince* offrit la sûreté de sa protection; aux autres, ce Prince libéral offrit tous les avantages qu'on pouvoit tirer de sa faveur; il distribuoit les Charges, les Gouvernemens; & ne put jamais trouver une créature parmi ces gens abusés des espérances de la Cour: il n'y en eut point, qui ne refusât ses bienfaits. Le dépit, qu'il eut de voir ses liberalités méprisées, le força de songer à ses affaires; & malgré le dessein qu'il avoit de ne rien prendre, il se vit réduit à cette fâcheuse nécessité de solliciter ses intérêts.

Voilà le premier déplaisir, que le Duc de Beaufort reçut des Gentilshommes, & particuliérement de la Cour; voilà les premiéres marques de leur mépris, qui a passé en fort peu de temps jusqu'aux injures les plus sanglantes. Dans la guerre de Paris on ne parloit

que de sa générosité & de sa valeur: voyez quelle est l'injustice du siécle ! on prétend le deshonorer aujourd'hui par les mêmes actions, dont est venue sa réputation.

Chacun sait, que tout le monde lui fit des complimens sur la mort de Nerlieu; & quand véritablement il ne l'eût pas tué, les plus modestes s'y fussent laissé persuader aussi bien que lui. Ce même monde, plein de complaisance & d'agrément en ce temps-là, devenant de mauvaise humeur présentement, lui veut ôter la gloire qu'il lui a donné; &, par une recherche aussi exacte qu'ingenieuse, trouve, à ce qu'on dit, qu'il n'approcha de Nerlieu qu'après sa mort.

Son combat contre Briole étoit allegué comme un combat extraordinaire, qui faisoit trembler tous les Héros des Romans: aujourd'hui Briole lui arrache son épée, comme à un homme perdu, que l'emportement, ou quelque autre passion, avoit mis hors de lui-même.

Ces Messieurs se figurent-ils, qu'il soit prêt de changer de créance aussi légérement qu'ils ont fait, & qu'une personne, qui s'est imaginée d'avoir tué Nerlieu, quand on lui en a fait des complimens, soit résolue de n'en rien croire, lorsqu'il leur prend fantaisie de se dédire: Non, non, Messieurs; vous devez avoir plus de fermeté, & jamais on ne lui repro-

chera une pareille inconſtance. Il pouvoit bien être, qu'il ne l'avoit pas tué ; mais puiſque vous l'avez voulu, ſi à preſent vous tenez le contraire, cela n'empêchera pas qu'il n'ait tué Nerlieu.

Des actions particuliéres on paſſe aux qualités de ſa perſonne. On le fait être groſſier ſans franchiſe ; artificieux ſans eſprit ; & par un mélange bizarre, il poſſede ſouverainement, diſent-ils, les artifices de Monſieur de Vendôme & la ſimplicité de Madame ſa mere. Si vous les croyez, il promet à tout le monde, & ne tient jamais ſa parole ; il envoye trois courriers, dont pas un ne monte à cheval, & ſe refuſe lui-même, de la part de la Reine, ce qu'il n'a pas demandé. Que voulez-vous de plus ? Il ſollicite publiquement pour un homme, & ſollicite en particulier contre lui. Je ne ſai ce que l'on ne dit point de ſon langage, & de ſon eſprit. On lui fait écrire des Lettres ridicules à Monſieur de Bethune, où je m'aſſure qu'il ne penſa jamais. Les incidens des procès ſont pour lui des *accidens* de la vie ; quand on mange de la viande en Carême, il y veut mettre la *politique* : les chambres tendues de noir ſont *lubriques*, & les yeux les plus laſcifs ſont *lugubres*. Laval eſt mort d'une *confuſion* à la tête, & le Chevalier de Chambot, pour avoir été mal *tim-*

pané (1). Il n'y a lâcheté qu'on ne lui fasse faire, il n'y a sottise qu'on ne lui fasse dire ; & cependant il faut croire, qu'il est sincere & spirituel, & qu'il ne manque de bonne foi, ni d'intelligence.

Peut-on s'imaginer, qu'une personne nourrie dans l'innocence des plaisirs des champs, soit devenue capable de tant de fourbes ? Peut-on s'imaginer, qu'un Prince de sa naissance ignore l'usage des termes les plus communs. Pour moi, je vous avoue, qu'au lieu de me figurer des choses si étranges, & si désavantageuses à Monsieur de Beaufort, j'admire toûjours sa générosité ou sa patience, à pardonner ou souffrir les injures qu'on lui fait.

Si je ne craignois de passer ici pour déclamateur, je finirois ce chapitre de la Noblesse, en l'exhortant de vivre aussi bien avec lui, qu'il est résolu de bien vivre avec elle ; & m'adressant aux Gentilshommes, je leur dirois de sa part : *Quittez, Messieurs, quittez cette haine malicieuse, & ce mépris affecté ; rentrez dans les mêmes sentimens où vous étiez.*

(1) Le Duc de Beaufort ne savoit pas placer les mots ; & parloit comme les paysans : défaut qu'il tenoit de sa mere, Françoise de Lorraine, fille unique du Duc de Mercœur, la plus grossiere femme qu'il y eût en France, qui l'avoit élevé à la campagne, où il ne s'occupoit qu'à la chasse.

à la mort du feu Roi : souvenez-vous de ce temps généreux, où tout le monde se jettoit en foule dans ses intérêts ; où le Colonel des Suisses (1), les Officiers de la maison du Roi, & les gens de qualité renonçoient à la Cour & à leur fortune, pour l'amour de lui. Si vous revenez, Messieurs, il est prêt de vous recevoir, & en état de faire pour vous les mêmes choses qu'il a faites. Si vous ne revenez pas, je vous déclare, qu'il vous abandonne, & va tâcher de se rétablir dans l'affection des Peuples, qui l'ont quitté. Il vous a dû les commencemens de sa réputation, mais il vous doit la meilleure partie de son mépris, & se trouve assez déchargé de toute reconnoissance par les ressentimens où vous le poussez. Messieurs, il n'est pas besoin de barguigner *davantage.*

III. Il est temps de venir à sa justification auprès des peuples ; & comme il avoue lui-même qu'il leur doit son salut, sa fortune, & son crédit, il n'y a rien qu'il ne fasse pour leur ôter la mauvaise impression qu'ils ont prise, ou par son propre malheur, ou par la malice de ses ennemis.

Ce n'est pas, s'il vouloit s'exemter de reconnoissance, qu'il ne pût distinguer l'obligation ; & quiconque voudroit examiner les choses avec la derniére rigueur, trouveroit

(1) M. de la Chastre.

ſans doute, que leur affection étoit plûtôt un effet néceſſaire de ſon étoile, qu'un mouvement libre & obligeant de leurs eſprits. Au ſeul nom de *Monſieur de Beaufort*, les Peuples ſe ſont trouvés émûs ſans le connoître, & par je ne ſai quelle impulſion, tous les cœurs ſe ſont portés à cette furieuſe amitié. Il eſt certain, qu'il eſt devenu leur Pole, ſans les avoir ſervis, ſans les avoir pratiqués, ſans avoir rien fait, qui pût attirer ni leur gratitude, ni leur amitié, ni leur eſtime. De cette ſorte, ils ont fait pour lui ce qu'ils ne ſe pouvoient empêcher de faire; &, à parler ſainement, il eſt beaucoup plus obligé au bonheur de ſa naiſſance, qu'à leurs bonnes volontés. Cependant, il avoue qu'il leur doit toutes choſes, & ne prétend point par une méconnoiſſance ſi exquiſe, payer de véritables obligations. Il ne proteſte pas ſeulement qu'il ſera toûjours dans le deſſein de ſervir des Peuples qui l'ont ſervi; il aſſûre, qu'il aura pour eux toute ſa vie, des ſentimens d'amitié particuliers, une parfaite reſſemblance d'humeurs, un ſecret rapport de penſées, une conformité admirable de langage & de maniéres, qui doivent maintenir entr'eux une liaiſon éternelle.

Et toutefois, Meſſieurs de Paris veulent rompre injurieuſement: d'une paſſion, qui alloit juſqu'à la folie, on les voit paſſer à une

haine, qui va jusqu'à la fureur ; ce ne sont que reproches d'inconstance & de perfidie. Et du moment qu'ils l'ont vû moins misérable, ils l'ont traité comme un ingrat & un corrompu. Souffrez, Messieurs, que je vous parle sans passion. Si j'ai dit quelque chose en sa faveur, ne croyez pas que je sois gagné, ni prevenu, ni que je veuille m'attirer une animosité générale, pour conserver les bonnes graces d'un particulier. Je fais ici profession d'une sincérité toute entiére, & Dieu m'est témoin, si je suis d'autre mouvement que celui de la raison.

Trois choses, si je ne me trompe, ont ruiné Monsieur de Beaufort dans votre esprit ; son accommodement avec Monsieur le Cardinal ; l'Amirauté qu'il a prise ; & les sollicitations qu'il a faites dans les derniéres assemblées.

Pour son accommodement, à moins que de le traiter avec beaucoup d'injustice, vous ne le sauriez trouver mauvais. S'il s'étoit accommodé sans considerer vos intérêts, & n'avoir eu soin que des siens, vous auriez sujet de vous plaindre ; mais il est certain que le but de sa réconciliation est de chercher des moyens plus sûrs & plus faciles de perdre le Cardinal. Il a vû toutes les Provinces soûlevées sans fruit ; il a vû que la haine ouverte & déclarée ne servoit de rien ; il a eu recours aux apparences de l'amitié, & comme il dit lui-même, il a fait dessein de le perdre par le cabinet.

Son esprit aussi capable d'intrigue que de guerre, & de dextérité que de hardiesse, lui fournira mille moyens adroits & ingénieux; sans parler de son étoile politique, qui le destine au Gouvernement de l'Etat, & le met au dessus de toutes les finesses d'Italie.

Si quelque personne, un peu trop délicate sur l'honneur, ne peut approuver que Monsieur de Beaufort conserve les sentimens de ruiner le Cardinal, après en avoir reçu des bienfaits si considérables, je lui répons qu'il n'a point traité avec lui comme son ami; mais au contraire je me persuade, qu'en prenant l'Amirauté, il lui a fait le tour du plus cruel ennemi qu'il eût au monde.

Eh quoi, Messieurs, ne pensez-vous pas; que ce Prince l'a moins incommodé dans la guerre de Paris, que dans la paix? Et à votre avis, le combat de Vitry n'étoit-il pas plus indifférent à la Cour, que la négociation de l'Amirauté?

Dans cette guerre, il étoit toûjours en état, ou de s'enfuir, ou d'être battu, & jamais son courage & sa sûreté ne s'accordoient ensemble: on n'alloit à la campagne qu'avec frayeur, on rentroit peu souvent dans Paris sans honte, & les succès les plus heureux étoient de faire venir du pain sans combattre.

En ce temps là, Monsieur de Beaufort réduit avec vous aux derniéres nécessités ne fai-

foit, pour dire le vrai, ni beaucoup de peur ni beaucoup de mal aux troupes de Saint-Germain; mais aujourd'hui qu'il force la Cour, qu'il ôte quatre-vingt mille livres de rente à la Reine même: vous appellez cela réconciliation, & bonne amitié? Non, Meſſieurs, détrompez-vous, je vous prie, & croyez, qu'il a exercé la plus fine de toutes les vengeances.

Si dans le compliment qu'il fallut faire au Cardinal, pour le remercier de cette affaire, il l'aſſûra d'avoir le même attachement à ſes intérêts que Champfleury (1), il faut croire qu'il ajoûtoit la moquerie au premier outrage; & c'eſt violer le reſpect qu'on doit à ſa qualité de Prince, de s'imaginer qu'il ait été capable de cette baſſeſſe. Ceux qui ſont dans le haut rang, peuvent bien ſe dire amis des Miniſtres, mais de deſcendre à l'attachement de Capitaine de leurs Gardes, cela ne s'eſt jamais fait: & pour vous ôter tous les ſoupçons que vous avez injuſtement pris, je vous demande, ſi les défiances de Monſieur de Beaufort ſont moindres qu'elles n'étoient auparavant. Lorſqu'une perſonne de qualité le fait appeller, & qu'il renvoye ces Meſſieurs à Commeny, comme on renvoye des créanciers à un intendant, ne faut-il pas

(1) Capitaine des Gardes du Cardinal Mazarin.

dire, que c'eſt un artifice de la Cour ? Et n'a-t'on pas imprimé une Lettre, qui témoigne aſſez le ſentiment qu'il a dans toutes les affaires qui ſe préſentent ? Il cherche les précautions que lui donne la défiance ; ſi l'on délibere au Palais-Royal, ſi l'on délibere à l'Hôtel de Montbazon, ils ont tous leur conſeil, & dans leur cabinet on réſout toutes les affaires d'importance.

J'avoue que le Duc de Beaufort a ſollicité pour le Cardinal ; mais on ne me ſauroit dénier, que c'étoit moins en ſa faveur, que contre les Princes ; & ſi vous lui donnez moyen de perdre le Cardinal par les Princes ; & les Princes par le Cardinal, il vous aura la derniére obligation. C'eſt le malheur de la ſituation où il eſt, plus que la malice de ſon naturel, qui lui fait craindre tout le monde, & n'aimer perſonne. La bonté qui ſe peut conſerver parmi des intérêts ſi délicats, lui reſte encore. Il n'envie point à Monſieur le Prince la conſtance qu'il témoigne au Bois de Vincennes, & comme il peut arriver tel déſordre, qui feroit tort à ſa gloire, il ſouhaite qu'il finiſſe promptement ſes jours pour mettre ſa réputation à couvert.

Le tempéramment du Prince de Conti eſt, à ſon avis, ſi foible & ſi délicat, que le moindre exercice, une chaſſe, une débauche, une petite agitation, feroit capable de le faire

mourir, s'il étoit en liberté. Dans la dévotion où il est, il ne se peut lasser de louer Dieu de la conversion du Duc de Longueville; & la joie qu'il a de lui voir dire son Breviaire ne se sauroit exprimer. Il est fâché, que le Cardinal soit occupé au gouvernement d'un peuple tumultueux, comme celui de France; & pour exercer la délicatesse de son esprit, il lui souhaite quelque bon emploi dans l'Italie. Outre les sentimens de bonté, qui le portent à desirer la gloire de ces Messieurs, il faut avouer que le soin du bien public ne lui laisse point de repos; l'intérêt de l'Etat lui devient si précieux, qu'il ne le sauroit souffrir entre les mains de personne, & la vie même lui semble inutile, s'il ne l'employe charitablement à nous gouverner.

Sans le flatter, Messieurs, il y a peu de chose qu'on ne doive attendre de son zéle & de sa capacité. Faut-il empêcher, que l'autorité Royale ne soit reconnue? Faut-il en même-temps s'opposer à la liberté des Princes, & tirer le Duc d'Espernon de son Gouvernement? Faut-il exciter une sédition pour le bien de l'Etat, faire tendre les chaînes, armer les factieux? Faut-il se trouver à toute sorte d'Assemblées au Palais, à l'Hôtel de Ville, à tous les Conseils? Il n'y a fatigue ni danger qu'il refuse pour l'amour de vous. On peut attendre de lui ces grands services;

& le moindre soupçon qu'on auroit de sa fidélité, lui seroit infiniment sensible. Il est prêt de sacrifier son repos pour le vôtre.

Il me semble néanmoins qu'on doit avoir de la considération, & ne rien éxiger qui soit au dessus de ses forces. N'attendez pas, qu'il aille imprudemment s'opposer à l'Archiduc : on sait bien que la guerre de la Campagne lui est inconnue ; & combattre avec des Troupes reglées, est pour ce Héros une chose nouvelle. C'est à faire aux Gassions, & aux personnes peu considérables par leur naissance, de passer leur vie comme des Cravates ; c'est-à-dire à des gens désespérés, de commettre la fortune d'un Etat au hazard d'une Bataille ; pour lui, que sa condition & sa naissance rendent incapable de bassesse & de folie, il tiendra glorieusement sa place dans les Conseils, & employera tout son temps à former un avis, qui puisse être dans la bouche de tout le monde, après être sorti de la sienne.

DE L'USAGE DE LA VIE. (1)

CHAPITRE PREMIER,

Que l'Homme doit s'appliquer à la recherche de sa félicité, puisqu'il est en son pouvoir d'augmenter ses plaisirs, & de diminuer ses miseres.

APRÈS avoir long-temps médité sur la condition des hommes, je n'ai trouvé que deux choses qui méritassent raisonnablement les soins du sage. La premiere est l'*étude de la Vertu*, qui fait l'honnête-homme; & la seconde, l'*usage de la Vie*, qui le rend content, s'il peut le devenir; ou moins malheureux, s'il ne peut absolument se délivrer des souffrances.

Il est vrai que c'est une folie de chercher le souverain bien ici-bas. Toutes les idées qu'en ont donné les anciens Philosophes n'é-

(1) Cette Piece a été écrite en 1658.

toient que des images confuses de celui qui peut remplir la vaste capacité de nos desirs ; & l'incertitude de leurs sentimens qui varioient si souvent sur cette matiere, fait bien voir combien étoit douteuse cette félicité, qu'ils promettoient néanmoins avec tant de faste & d'ostentation.

En effet, le mouvement perpétuel des choses du monde, les révolutions continuelles de notre esprit, & l'inconstance de nos passions, ne nous laissent pas dans une assiette assez ferme, pour que nous y puissions établir le repos & la tranquillité de notre vie. Et quand je considere l'impuissance des objets à nous satisfaire, & la foiblesse de nos propres sens à recevoir leur impression, alors je renonce aux vaines poursuites de ce faux bonheur ; & peu s'en faut que je n'entre dans une nonchalance générale de toutes choses. Car quelle douceur y a-t'il au monde qui ne soit mêlée d'amertume ? Nos sens ne sont-ils pas souvent troublés dans leurs fonctions par le desordre de nos organes ; & notre esprit n'a-t-il pas ses inégalités, causées par le déréglement des sens ? Une maladie, un hiver, un mauvais jour, souvent même quelque chose de moins que cela, nous change, & change toutes choses à notre égard. Et quand il ne se feroit aucun changement en nous, ni en tout ce qui nous environne, dans la plus heureuse situa-

tion où puisse être notre ame, & avec la meilleure constitution que puisse avoir notre corps, il est constant que nous sommes incapables de goûter une pure & véritable douceur.

Ni l'entretien d'un honnête-homme, qui fait ma plus agréable satisfaction, ni les délices des repas, ni les charmes de la Musique, qui sont mes plus sensibles voluptés, ne m'ont jamais fait goûter les plaisirs que mon imagination m'en promettoit ; & je puis dire, avec vérité, que parmi les plus grandes libertés de mes sens, j'ai gouté le bien dont je joüissois avec si peu d'attachement, que d'ordinaire j'y méditois mes affaires les plus sérieuses.

Le divertissement de la Comédie, où l'on voit courir tant de monde, a-t'il fait sentir de véritables délices à ses partisans les plus déclarés ? Pour moi, je n'en ai pû voir une infinité qu'avec ennui ; & les plus belles, qui sembloient ravir tout le peuple, n'ont point eu d'autre pouvoir sur mon esprit que de me faire soûpirer pour les maux de quelque Héroïne qui ne souffroit plus, ce qui m'affligeoit ; ou pour ceux de quelque Héros imaginaire, dont les fausses douleurs m'arrachoient de véritables larmes, ce qui me remplissoit d'indignation, contre moi-même.

Ni la beauté de nos Tuilleries qui en-

chantent tous les yeux ; ni la magnificence du Cours, paré de l'éclatant embarras des plus superbes équipages ; ni les plus brillantes Assemblées des plus belles personnes ; ni les Spectacles, ni les Ballets, ni l'Art, ni le Luxe, ni les Richesses ne sauroient donner un plein contentement à aucun homme du monde.

Ceux qui ne voyent que rarement les Spectacles, en sont interdits, & ne sauroient digerer le fracas de ces grands divertissemens. Ceux qui y vont souvent, y sont insensibles ; & tous ensemble, par ravissement ou par stupidité, n'en goûtent point paisiblement les charmes. Ceux qui dans l'abondance de toutes choses flattent leurs sens de ce qu'il y a de plus exquis, ne donnent-ils pas des marques de leur chagrin jusques dans leurs délices, se plaignant que la multitude des plaisirs les leur rend odieux ?

Mais si quelqu'un a jamais dû être heureux, on m'avouera que c'étoit ce grand Prince qui eut la Sagesse en partage (1). Sans s'embarrasser l'esprit de chiméres, il se porta à la recherche des solides biens. Sa puissance lui en fit bien-tôt avoir la possession. Tout lui réüssissoit au gré de ses vœux ; & la jouissance suivoit toujours de près ses desirs. Ce-

(1) Salomon.

pendant il déclare qu'il trouva tant de vanité dans les plaisirs, qu'il eut peine à s'empêcher de haïr la vie, & d'avoir horreur de sa durée. Il n'y a donc point ici bas de félicité parfaite pour les hommes; & ils doivent plûtôt songer à s'y défendre des maux qui les pressent, qu'à soûpirer après un bonheur qui n'est point à leur porte.

Mais encore qu'il soit vrai que nous ne pouvons trouver en cette vie la Béatitude imaginaire que nous y cherchons, il ne faut pas souhaiter la mort pour cela, ni nous abandonner comme par desespoir à nos miséres: (car c'est là notre folie ordinaire, de rechercher les biens où nous ne saurions atteindre, & de mépriser ceux qui sont sous nos mains). Nos plaisirs sont courts, il est vrai; ils ne sont pas même exemts d'amertume: mais ce sont toujours des plaisirs. Ils valent beaucoup mieux que nos miséres; & c'est un des plus grands usages de la vie, que de les ménager avec adresse.

Comme nous devons être capables de supporter le mal, nous devons aussi savoir jouir du bien. Il faut pouvoir égalemènt assoupir nos sentimens pour la douleur, & réveiller nos appetits pour le plaisir. Car la tempérance est éloignée de tout excès. Elle n'est pas moins ennemie des jeûnes outrés, que des débauches excessives; & celui qui se laisse-

roit mourir de faim, choqueroit autant ses loix, que celui qui s'étoufferoit à force de manger.

Insensés que nous sommes, nous nous plaignons à toute heure, des rigueurs que nous souffrons en naissant, des inquiétudes de notre vie, & des douleurs de notre mort. Cependant nous ajoûtons, tous les jours, de nouveaux maux à ces miséres; & il semble que nous ne soyons ingénieux que pour nous rendre plus misérables.

Cette conduite est bien éloignée de celle du grand Sage dont nous venons de parler. Il fit comme un essai de toutes les choses du monde pour lesquelles nous avons de plus violens desirs, & il en reconnut bientôt la vanité; mais il ne se laissa pas aller pour cela, à un dégoût général de toutes les choses qu'il avoit recherchées; & demeurant toujours dans la même assiette, il jouïssoit paisiblement des plaisirs.

Mais revenons à notre sujet, & voyons comment nous devons ménager les biens & les maux pour l'usage de la vie.

CHAPITRE II.

De l'Existence de Dieu.

LORSQUE je fais une exacte réflexion sur toute ma vie, je reconnois que j'ai eu des chagrins & des satisfactions, selon les sentimens que j'ai voulu prendre. Mes pensées ont fait mes plaisirs comme ma joye, & j'ai toujours trouvé en moi-même la source de mes miséres & de mon bonheur.

Je ne dissimulerai point, que la persuasion de la Divinité, & l'incertitude de notre condition après la mort, ont troublé plusieurs fois ma tranquillité. Dans ces momens d'agitation & de trouble, je considerois que toutes nos veilles, notre savoir, nos emplois, nos commodités, & nos honneurs doivent prendre fin à la mort; & qu'aucune de ces chôses n'étant éternelle, il falloit rechercher ailleurs quelque ressource. Mais je permettois souvent à mon esprit de penser licentieusement sur ces matiéres; & ne respectant pas assez la premiere vérité, je n'avois que des doutes & des difficultés sur l'Immortalité de l'Ame.

Comme je me reposois toujours en cela

sur les raisons d'autrui, je n'en pouvois jamais avoir de connoissances certaines ; & la confusion des sentimens de nos Auteurs me donnoit des peines insupportables. Jamais mon esprit & ma conscience n'étoient d'accord. J'étois contraint de souffrir la violence de ces deux parties, qui combattoient sans cesse en moi-même ; & rien n'égaloit mon inquiétude, que la difficulté de résoudre la question qui en faisoit le sujet.

Enfin, rebuté de tant de secours étrangers, je me résolus à m'abandonner à mes propres recherches ; comme ces malades qui se voyant abusés par les Médecins, entreprennent de se guérir eux-mêmes. Ce fut-là que je rompis tout commerce avec les Livres où je n'avois trouvé que difficultés & incertitudes. Ce fut-là que je résolus de rentrer en moi-même pour consulter mes propres sentimens sur la structure de l'Univers, & sur l'ordre admirable qui régne en toutes choses.

Lorsque je considérois les Cieux, la grandeur de ces voûtes merveilleuses me remplissoit d'étonnement & de je ne sai quel respect. La beauté des étoiles, le silence & la solitude de la nuit m'imprimoient une secrette horreur qui me disposoit insensiblement à la Religion.

Seroit-il possible, me disois-je à moi-mê-

me, que le mouvement des Cieux, si juste & si réglé, n'eût pas une intelligence pour principe? Si ces globes merveilleux connoissent & réglent eux-mêmes leurs cours, ne sont-ce pas des Dieux qui gouvernent ce Monde comme il leur plaît? Et s'ils souffrent la violence de quelque pouvoir supérieur, qui peut commander à ces épouvantables machines qu'une souveraine puissance? Qui peut mouvoir ces grands corps qu'une force insurmontable? Qui peut accorder leurs divers mouvemens qu'une sagesse infinie? Ce Soleil, continuois-je, qui éclaire tous les hommes avec tant d'égalité, pourroit-il nous donner sa lumiére au hazard? Et cette justesse que nous y marquons, pourroit-elle venir d'ailleurs que d'une éternelle intelligence?

Ensuite de ces méditations, je considérois le combat perpétuel des Elemens; & je ne pouvois assez admirer cette heureuse guerre qui entretient le monde par tant d'admirables agitations.

Mais sur tout, je faisois céder ma raison & employer tout mon esprit au prodige du flux & reflux de la mer. La vaste étendue des eaux m'épouvantoit: mais quand je venois à considérer que les vagues les plus furieuses se brisoient contre de petits cailloux, & ne les avoient pas plûtôt rencontrés, que

malgré toute leur impétuosité elles étoient contraintes de retourner avec violence sur elles-mêmes ; c'étoit là que je me récriois, transporté d'admiration, & saisi d'étonnement :

La Mer voit son onde arrêtée,
Malgré ses plus puissans efforts :
Elle roule dessus ses bords
Le sable par lequel on la voit limitée.
Au lieu d'appaiser sa fureur
Neptune sent avec horreur
Les propres traits de son injure.
Il quitte ses petits cailloux,
Et tournant sur soi son courroux,
Toujours gronde, & toujours murmure.

Enfin quand j'avois long-temps considéré ces objets, je prenois plaisir à descendre en moi-même pour y observer la structure du corps humain, & reconnoître tous les ressorts qui font mouvoir cette machine admirable. Je méditois sur l'assortiment de tant de parties diverses & toutes nécessaires à la conservation de nos corps. Tant d'os, de nerfs, de muscles, de sang, & d'esprits. Je considérois l'économie merveilleuse de toutes ces piéces, & m'écriois avec admiration :

Pauvre homme, qui ne connois ces choses que par le moyen de tes sens, pourrois-tu bien te dire l'Auteur d'un si excellent Ouvrage, toi qui ne le connois qu'après l'avoir fait ! Encore faut-il exposer toutes ces parties devant tes yeux pour t'en donner quelque connoissance. Il a fallu que l'expérience de plusieurs siécles t'ait fait comprendre de quelle maniére tu vis, tu digéres, tu remues; & malgré tes plus exactes observations, tu ne le connois encore que d'une maniére très-imparfaite.

D'autre part, jettant la vûe sur le reste des créatures, j'examinois avec étonnement les différentes figures des Animaux : les écailles de nos Poissons, le ramage de nos Oiseaux, les fourrures des autres bêtes; & toutes ces choses qui, régardées sans attention, ne représentent rien de distinct à l'esprit, me découvroient sensiblement les plus grandes merveilles de la Nature. Car appellez *Destin*, *Nature*, *Intelligence*, ou *Divinité*, ce qui fait & gouverne tout ici bas, n'est-ce pas toujours une souveraine Puissance ? N'est-ce pas toujours une Sagesse infinie ?

Alors je demeurois confus de l'ignorance où j'avois été, & je ne pouvois assez m'étonner, ni de la malice des impies, ni de l'aveuglèment des incrédules. Car il faut qu'un homme s'oublie entierement soi-même, &

perde la connoissance de toutes choses, avant que de perdre celle de son Créateur.

Quelque part que nous jettions les yeux, nous appercevons le caractére de la Divinité; & quiconque étudiera sainement la Nature, y trouvera des marques sensibles de la puissance dont elle dépend.

Mais nous avons certains esprits lâches, toujours portés à l'imitation des autres, qui sans s'être éxaminés eux-mêmes, ni avoir médité sur ces choses, donnent dans l'impiété, seulement pour se déclarer partisans de quelque fameux libertin.

Il est même certains esprits, qui par une force d'ame extravagante, ne veulent en rien dépendre de leur Créateur; & s'imaginent que l'obéissance qu'ils auroient pour cette Majesté infinie, choqueroit la liberté de leurs sentimens.

Ce n'est pas qu'on ne voye les plus honnêtes gens du monde, & les plus savans tomber dans quelque sorte d'incrédulité ou d'incertitude. Ceux-ci ne se contentent pas de découvrir une intelligence éternelle par l'ordre de l'Univers: leur curiosité les pousse à rechercher ce que ce peut être; & après avoir étonné leur entendement de ses qualités infinies que l'esprit de l'homme ne sauroit comprendre, ils demeurent souvent incrédules malgré qu'ils en ayent, & ne sauroient accor-

der

der les ſentimens de leur eſprit avec ceux de leur conſcience.

Or, comme il faut ſe moquer des ſots; & abhorrer les méchans, je croi qu'on doit avoir compaſſion des derniers, & les plaindre ſeulement de ce qu'ils ſont miſérables.

Quelques-uns ſe gênent à ſe perſuader ce qu'ils ne ſauroient comprendre. Les autres attaquent le Ciel par une malice épouvantable, & blaſphêment contre un Dieu dont ils n'ignorent pas le pouvoir. Auſſi ſont-ils toujours dans le trouble & le déſeſpoir; & après avoir été agités par la rage de l'impiété, ils ſe trouvent déchirés par les remords de leur conſcience; ſur tout quand la lumiére les abandonne, & que la compagnie qui les aſſuroit, les laiſſe dans l'effroi de la ſolitude. Il n'y a paſſion fâcheuſe dont ils ne reſſentent les mouvemens. La crainte, le trouble, l'inquiétude, & la fureur les travaillent tour à-tour. Il vaudroit mieux pour leur repos, qu'ils ne rentraſſent jamais en eux-mêmes, que d'avoir un moment de commerce avec leur conſcience: car rien n'eſt égal au tourment de l'impie.

S'il a pouſſé quelque blaſphême,
On le voit bien-tôt ſoupirer:
L'eſprit qui ne peut s'aſſurer,

Voudroit s'arracher à soi-même,
Il fuit & le jour & la nuit :
Il craint seul, il hait qui le suit :
Il se trouble & s'agite avec impatience,
Pour fuir la vérité qui lui sert de flambeau ;
Mais il ne peut quitter sa conscience,
Qui lui sert, à la fois, de juge & de bourreau.

Les incrédules, pour n'être pas si criminels, ne sont pas moins misérables. Ils cherchent avec peine une chose qu'ils ne trouvent point ; & accusent, à toute heure, la Nature d'être cruelle seulement à l'égard des hommes.

De-là sont venues les plaintes de ce grand homme, qui portoit envie à l'avantage qu'avoient les animaux de vivre dans une commode ignorance de toutes choses, sans s'inquiéter de la recherche d'aucune vérité. De-là vient encore le chagrin de ces gens qui ne sauroient penser sans envie à ceux des autres pays ; ni voir aucune bête dans la douceur du repos, sans envier la tranquillité que lui donne la nature.

Il est donc vrai que la Créance d'un Dieu fait le fondement de tous nos plaisirs ; & que le sentiment qu'on en a, ne laisse jamais un homme sans satisfaction dans le

bonheur, ni sans consolation dans la misére.

Un esprit bien fait ne goûte pas seulement des douceurs dans la jouissance du bien qu'il reçoit, il trouve encore des délices à remercier son bienfaiteur; & chaque réfléxion qu'il fait sur cela, lui est un sujet de contentement.

C'est à Dieu qu'il faut avoir recours dans les afflictions; il n'y a point de si grandes amertumes qui ne s'adoucissent, par une parfaite résignation à la Providence.

Que chacun juge donc combien nous importe la Religion, combien il nous importe de connoître Dieu, & de nous soûmettre à ses volontés, tant par la considération du devoir, que par l'intérêt de notre repos.

CHAPITRE III.

Qu'il faut diminuer la violence de ses desirs; par la considération de la véritable valeur des choses que l'on desire.

JE ne trouve rien de plus utile & de plus important à quiconque veut goûter quelque douceur dans la vie, que de rompre ses

plus grands attachemens, & de réduire la violence de ses desirs aux simples mouvemens qu'on nomme Souhaits.

Cependant, comme il n'y a point d'homme qui n'ait quelque inclination particuliére, & quelque passion favorite, ce n'est pas une chose aisée que de parvenir à l'indifférence; mais on peut au moins affoiblir ses chaînes, & il n'y a point de liens si forts que la raison & l'expérience ne puisse rompre avec le temps.

En effet, comme les objets les plus doux ont leur amertume, il n'y a point de doute que le cœur ne perde beaucoup de la violence de ses desirs par quelque dégoût. Alors l'homme s'éleve insensiblement au dessus du monde. Les plaisirs qu'il avoit coûtume de rechercher avec tant d'empressement, lui paroissent insipides. Il voit alors combien il importe de connoître le juste prix de la gloire; quelle peine ou quelle satisfaction on trouve dans la science, afin de ne rien attendre d'où l'on ait à se repentir, & ne rien espérer dont on ne puisse jouir.

Avec ces vûes, y a-t-il quelqu'un du changement de qui on doive désespérer? Celui qui n'eut jamais en partage que les soumissions & l'obéïssance, n'élevera-t-il pas ses desirs à la gloire du commandement? Les nécessiteux n'établiront-ils pas leur félicité dans

l'abondance, pressés qu'ils seront, de la misére qui les travaille ? Un infame qui souffre les remords de sa lâcheté, & les synderêses d'une mauvaise vie, ne tiendra-t-il pas heureux celui qui se verra dans l'estime des honnêtes-gens ? Ceux qui seront embarrassés dans la foule, ne souhaiteront-ils pas le repos des solitaires ?

La pompe & la cour nous ennuyent : les bois & les champs nous deviennent insurportables. Mais quiconque n'a point ressenti les ennuis, ne sauroit presque se persuader de si étranges effets.

Nous pouvons enfin nous dégoûter de nos conditions, mais non pas de celles que nous n'avons point éprouvées. Voici donc l'adresse dont on se peut servir en cette occasion, pour reconnoître la vanité de toutes choses.

Quoiqu'on ne posséde pas seul tous les biens, tout le mérite, & toutes les belles qualités, on peut pratiquer ceux qui les ont acquises, ou par leur fortune, ou par leur vertu, & découvrir les chagrins dont ils sont dévorés. Nous les verrons alors pressés de nos mêmes maladies, sujets comme nous à tous les maux dont la nature nous afflige. Nous verrons un Savant ne pouvoir se défendre de son caprice & de sa sottise : un Héros foible, plein de défauts, aussi homme que ceux au dessus desquels il est élevé ; & les

plus grands originaux de l'Europe sujets à des foiblesses particuliéres, comme les moindres copies.

Nous verrons enfin, qu'il est impossible de renoncer à la nature, & de s'élever au dessus de la condition où Dieu nous a mis. Car il est de grands hommes, à la vérité, si on les compare les uns aux autres : mais ils sont toujours en eux-mêmes foibles, inégaux & défectueux par quelque endroit.

La pompe & la splendeur ne contente pas tous ceux qu'elle environne. L'excès des délices nous dégoûte plus souvent qu'il ne nous satisfait ; & tous les avantages de la nature & de la fortune, réunis ensemble, ne sauroient former une pleine & entiére félicité.

Cette considération tempérera la violence de nos desirs, & rompra peut-être cet attachement que nous avons aux objets les plus aimables & les plus sensibles ; & alors nous chercherons nos contentemens sans inquiétude, nous en jouirons sans empressement, & nous les perdrons sans regret.

CHAPITRE IV.

De la Réputation.

IL n'y a point de paſſion qui faſſe plus de miſérables, que celle que preſque tous les hommes ont pour l'eſtime univerſelle. Car, à la reſerve de quelques ames véritablement fortes, qui n'agiſſent que pour la ſatisfaction de leur conſcience, & peut-être encore pour l'approbation des honnêtes gens, tous les hommes font, pour l'éclat, ce qui ſe devroit faire pour la vertu, & ſe laiſſent enchanter de l'ombre & de l'apparence d'une choſe dont le véritable corps ne les touche ſeulement pas.

Ils veulent que toutes leurs actions ſoient eſtimées vertueuſes, & non pas qu'elles le ſoient. Ils ne ſouhaitent que l'applaudiſſement du peuple, au milieu de la foule & de l'agitation duquel il eſt preſque impoſſible de reconnoître la vérité: Et ſans conſidérer le ſentiment des ſages, ils s'imaginent que toutes choſes ſe doivent décider par le nombre, & que l'opinion des Savans, qu'ils appellent des gens bizarres, ne ſauroit obſcurcir leur Rénommée.

Les plus adroits font paroître, en ce point, assez de finesse dans leur conduite : car s'étant satisfaits eux-mêmes, & ayant contenté les honnêtes-gens par quelque qualité essentielle, ils s'accommodent grossiérement à l'humeur du peuple, & gagnent le vulgaire par la mine & par l'apparence.

Ils font des sottises volontaires pour agréer à de véritables sots. Ils paroissent sans esprit avec les stupides ; subtils avec les personnes ingénieuses ; généreux avec les hommes d'honneur ; & se tournent enfin à toutes sortes de caractéres, avec tant de souplesse, qu'on diroit que leur humeur est celle de tous les autres.

Mais outre qu'en cela nous trahissons nos propres sentimens, & que nous nous opposons au dessein de la nature qui nous a plus fait pour nous que pour les autres, je ne vois pas que ces gens si souples & si complaisans, avec leurs feintes & leurs dissimulations, arrivent jamais au point qu'ils se proposent. Au contraire, j'ai connu mille fois par expérience, que ces hommes si avides de réputation, la perdent presque toujours par le déréglement & l'avidité avec laquelle ils la recherchent ; & que rien ne les détourne tant de leur but, que la passion excessive qu'ils ont d'y arriver.

En effet, qui est-ce qui a jamais eu assez

de mérite & de bonheur pour acquérir une estime vraiment générale ? Qui est-ce qui a jamais été assez puissant pour interdire la médisance à tous ses ennemis ? Et qui est ce qui a pû, jusques ici, fermer la bouche à l'envie ?

Je puis assûrer que j'ai connu des personnes si agréables & si vertueuses, qu'on ne pouvoit les entretenir sans admiration & sans amour. Elles faisoient des partisans de leurs propres ennemis ; & il falloit être farouche jusqu'à l'excès pour résister aux charmes de leur conversation, ou ne se laisser pas gagner à la bonté de leur naturel.

J'ai vû pourtant quelques démons envieux, opposer leur malice à une si haute vertu ; & selon qu'ils avoient, ou d'adresse, ou de puissance ; arrêter le cours d'une estime si juste & si bien établie.

Or, puisqu'il est impossible d'attrapper ce fantôme, après lequel je vois courir tout le monde, quelle folie de travailler à l'acquerir avec tant de soins, & par des travaux si mal récompensés !

D'ailleurs, un sot qui desire cette estime avec passion, ne la méritant pas, ne la sauroit long-temps posséder. Un honnête-homme, au contraire, fait bien-tôt réfléxion sur la foiblesse & la fragilité de ce petit bien ; & connoissant ses misérès au travers des applaudissemens qu'on donne à son bonheur, il

ressent des chagrins & des inquiétudes lorsqu'on se récrie sur ses avantages & sur sa félicité. *Vera gloria cupidi nulla ratione quiescere possunt cùm non inveniant unde possint aliquatenus gloriari.*

En effet, n'a-t'on pas vû un Vespasien, parmi les magnificences & les splendeurs, s'ennuyer de la longueur du Triomphe; & connoissant la vanité de la gloire dont on le flattoit, paroître triste & chagrin jusques dans les Fêtes qu'on célébroit pour remercier les Dieux de sa fortune & de son bonheur? N'avons-nous pas vû ce grand & redoutable Roi de Suède (1) mépriser les acclamations des peuples, & rejetter les Panégyriques des Orateurs? Le Duc de Candale, que nous venons de perdre (2), regretté de tous les honnêtes-gens, n'avoit-il pas autant d'aversion pour cette sorte d'estime, que nos Courtisans ont d'ardeur pour elle?

Il est donc constamment vrai qu'il est impossible de l'acquerir, & que quand même nous l'aurions acquise, la possession nous en seroit absolument inutile; que dépendant moins de nous que de la fortune, elle se trouve sujette à ses inconstances: c'est un bruit qui ne frappe que l'oreille, & qui ne

(1) Gustave Adolphe.

(2) Il mourut en 1658. Voyez la Vie de *M. de Saint-Evremond*, sur cette année-là.

sauroit toucher sensiblement une belle ame.

Si nous voulons donc travailler à notre bonheur, tâchons de contenter l'esprit des *Sages* qui sont, à la vérité, en petit nombre, mais, de qui nous pouvons recevoir de véritables approbations.

Hatillius ne vouloit pas qu'un *Sage* hazardât sa vie pour le repos des fous. Mais devant nos services, & nous devant nous-mêmes à l'utilité de notre païs & au bien de nos amis, nous devrions toujours faire des actions dignes de la renommée publique, & mépriser cette même renommée, après les avoir faites.

Je ne voudrois pas conseiller toutefois un désintéressement qui allât jusqu'à ne faire trouver aucune satisfaction dans l'estime qu'on mérite : mais comme les censures suivent de près les approbations, épargnons-nous l'aigreur de la critique, en nous défendant des fausses louanges qui nous la rendent plus sensibles ; tirons avantage de la bonne réputation ; ne soyons pas si farouches que de nous interdire toute sorte de complaisance touchant notre mérite ; & si le public a de nous des sentimens injustes, appellons-en de cette opinion au jugement des sages, & nous retirons ainsi en nous-mêmes, pour nous consoler par le témoignage de notre conscience.

CHAPITRE V.

Des Ennuis & des Déplaisirs.

C'Eſt un des grands ſecrets de la vie que de ſavoir adoucir nos ennuis; & ſi nous ne pouvons nous défaire de nos douleurs, d'en affoiblir au moins les atteintes. Sans cela il faut nous réſoudre à être ſouvent miſérables: car étant en butte à une infinité de malheurs, il ne ſe paſſe presque aucun jour où nous ne reſſentions quelque nouvelle infortune. Or, je ne ſache point de plus puiſſant reméde à cela que la prévoyance; & quiconque aura fait une exacte réfléxion ſur les traverſes de la vie, ſe trouvera au moins conſolable dans ſes diſgraces. Car comme on oppoſe toujours une vigoureuſe défenſe à une attaque préméditée; l'ame qui ſe prépare à la réſiſtance par la conſidération du péril, en eſt bien moins ébranlée.

Je voudrois donc que chacun prévît & s'attendît tellement à toutes ſortes de malheurs, qu'il ne pût être ſurpris par aucune diſgrace.

Qu'un heureux Courtiſan poſſéde la faveur de ſon Roi, & jouiſſe tant qu'il lui

plaîra des délices de son bonheur ; mais que l'exemple de tant de chûtes le porte à se défier de la fermeté de son assiette ; que pour être au haut de la roue, il ne leve pas toujours les yeux, mais qu'il les abaisse quelquefois ; qu'il regarde le lieu duquel il a commencé à s'élever, & qu'il considére le premier degré de sa fortune comme un précipice où il peut à tous momens retomber.

Qu'un Général d'Armée ne s'assûre pas toujours du commandement, & ne s'enfle pas de la gloire qu'il a acquise autant par l'assistance de ses troupes, que par sa propre valeur. Un seul jour peut décider de sa fortune : mais aussi, qu'après la perte d'une bataille, celui qui se trouvoit auparavant environné de tant de personnes, ne s'imagine pas s'être perdu avec elles. Il faut qu'il se posséde, qu'il se retrouve, & qu'il puisse encore jouir de lui-même.

Qu'un Prince ne se fie qu'avec raison à son Empire, & que l'obéïssance de tant de monde ne flatte pas témérairement son amour propre. En vingt-quatre heures on a vû des Rois dans le trône, & à la suite d'un chariot. En peu de jours on a vû le même Prince triompher, & être mené en triomphe. La révolte des peuples, ou la perte d'une bataille lui peut ravir sa Couronne, & mettre son Sceptre en une main étrangére.

Il faut que j'en faſſe un aveu public. J'adore les Romains, & je croi qu'ils ſont quelque choſe de plus que des hommes. Je ne puis conſidérer ſans émotion, les Brutus & les Caſſius, connoiſſant la fragilité des grandeurs humaines, diſpoſer de leur ſang ſur le point de la bataille, & dans l'incertitude de l'événement, s'embraſſer comme pour la derniere fois. Je m'imagine que je les vois ſe faiſant leurs derniers adieux avec de ſi beaux ſentimens d'affection & de courage.

Le vulgaire trouve de la timidité dans la prévoyance, & ne pouvant concevoir le danger qu'avec crainte, ſe perſuade qu'on ne peut s'y jetter ſans aveuglement. Mais comme c'eſt le défaut du peuple d'entreprendre beaucoup de choſes qu'il ne connoît pas, & d'y renoncer auſſitôt qu'il les a connues; il n'appartient qu'aux honnêtes-gens de prévoir les dangers qui les menacent, & de ſoutenir avec une même égalité d'eſprit les faveurs & les diſgraces de la fortune.

Mais nous ne devons pas ſeulement nous préparer contre la perte des proſpérités de la vie, il eſt bien d'autres épreuves de notre conſtance. La mort de nos amis, & la nôtre même nous touche bien plus ſenſiblement. Auſſi doit-on l'attendre avec bien plus de préparation, qu'une ſimple privation de toutes les choſes étrangéres, qui doivent être indifférentes aux perſonnes ſages.

Tous les jours je regarde combien de choses me sont cheres, & les considérant ensuite comme mortelles & périssables, je me prépare à en souffrir la perte sans lâcheté.

Quand le soleil commence à luire, je ne m'attens point à voir le soir. Le jour & le moment auquel je mourrai ne ressemblera-t-il pas à celui que je passe aujourd'hui ? On entendra également le bruit, on joüira de la lumiére, on vivra de la même sorte. Or, puisque nous devons tous mourir, & que nous sommes dans une si grande incertitude du temps de la mort, préparons-nous, dès ce jour, à nous quitter les uns les autres.

Il ne se passe aucune heure où il n'y ait quelqu'un qui perde un ami. Je puis donc aussi perdre, à tous momens, le mien; & dans quelque temps que ce soit, les circonstances de sa mort n'augmenteront point mon deuil ni mon affliction. Peut-être qu'il répandra son sang sur un échaffaud; peut-être qu'un embrasement le réduira en cendres, ou qu'il sera englouti dans les flots. Mais ne croyez pas que le genre de sa mort redoublât ma tristesse, & que je ne me plaignisse de rien tant à sa mort, que de sa perte. C'est à lui seulement que je trouverois à dire; & il ne m'importeroit guéres que ce fût l'eau, le fer, ou la flamme qui me l'eût ravi.

Ce n'est pas que je prétendisse que nous

devinssions barbares pour nous exercer à la constance, & que la nature ou l'amitié ne pûssent tirer de nous des larmes très-légitimes. Je soutiens, au contraire, que ce seroit être inhumain que de les refuser en certaines occasions.

On soupire & on pleure avec justice dans le trouble des premiers mouvemens : mais une ame forte doit entrer en elle-même aussitôt, & se remettre dans l'assiette dont le desordre de la passion l'a tirée. Car un homme raisonnable peut-il considérer l'inutilité de ses pleurs, & la vanité de ses regrets, sans rougir d'une longue & violente affliction ?

Que si nous pouvions réparer les mauvais succès, je serois d'avis que nous y employassions toutes sortes de remédes ; mais dans un accident sans ressource, que sert-il de s'affliger sottement, & de répandre des larmes, cheres à ceux qui les versent, & inutiles à ceux pour qui elles sont versées,

*Oui, R**, tous ces cris sont des soins superflus;*
Nos plaintes dans les airs sont vainement poussées :
Un homme enséveli ne considére plus
Nos yeux ni nos pensées.

D'ailleurs, les personnes les plus sensibles perdent enfin leur tendresse ; & l'ame qui

s'est

s'eſt d'abord exceſſivement affligée, s'épargne bientôt cette violence; & n'eſt pas long-temps à épuiſer ſes regrets.

Nos plaintes s'en vont avec les années; & comme l'objet s'éloigne de notre imagination, le déplaiſir s'éloigne auſſi inſenſiblement de notre eſprit.

Que ſi nous étions ſages, ne devrions-nou pas donner à la raiſon les ſentimens que la foibleſſe eſt contrainte de donner à la longueur des années?

Un pere mort depuis peu d'heures, eſt auſſi mort que nos biſayeux; & ce qui n'eſt plus pour nous, ne doit plus nous toucher.

Votre Pere eſt enſéveli,
Et dans les noirs flots de l'Oubli
Où la Parque l'a fait deſcendre,
Il ne ſait rien de votre ennui;
Ne fût-il mort que d'aujourd'hui,
Puiſqu'il n'eſt plus qu'os & que cendre,
Il eſt auſſi mort qu'Aléxandre,
Et vous touche auſſi peu que lui. (1)

Cette ſeule raiſon eſt capable d'adoucir nos amertumes, & d'appaiſer tous les mou-

(1) Théophile.

vemens de nos douleurs. Celui que je viens de perdre ne sent rien, n'a plus de part au jour, & n'a non plus de vie que ceux qui furent engloutis dans le Déluge. Pourquoi donc me tourmenter vainement après une ombre qui n'a ni voix, ni sentiment ?

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes
Mais, sage à l'avenir,
Aime une Ombre comme Ombre, & des cendres éteintes
Etein le souvenir. (1)

Il faut considérer de plus, que dans cette rigoureuse séparation de l'ame & du corps, la nature ne nous fait point de violence qu'elle ne fasse ressentir à tout le monde. De cette masse épouvantable d'hommes que la terre porte, en trouverez-vous un qui s'exemte de la cruauté de ses Loix ?

Je sai bien que chacun est sensible à sa douleur, & que ceux dont j'apporte ici l'exemple endurent & se plaignent aussi-bien que nous. Car, comme nous ne laissons pas de goûter notre bonheur pour connoître la félicité des autres, aussi la connoissance que nous

(1) Malherbe, CONSOLATION à *Monsieur Du Perrier.*

avons des miseres de nos semblables, ne nous ôte pas le sentiment de nos infortunes. Et puisque les personnes privées ont part aux réjouissances publiques, comment est-ce qu'elles ne l'auroient pas aux tristesses générales ?

Il y a des peines communes qui regardent tous les hommes ; mais chacun a ses sentimens entiers, & souffre ainsi seul toute sa douleur.

Avoüons la vérité. Ce qui nous touche le plus dans nos disgraces, c'est de n'avoir personne qui nous ressemble. Nous ne saurions nous voir seuls destinés à souffrir un mal dont tout le monde peut être atteint comme nous. Et à parler sainement, rien n'augmente si fort les aigreurs de nos afflictions, que la fierté & l'orgueil de ceux qui semblent les braver.

Or ce ne sont pas seulement les hommes qui nous accompagnent au trépas, tous les animaux, de quelque espéce qu'ils soient, arrivent au même terme, & subissent la même loi. La force, l'adresse & la prévoyance, que la nature leur a données pour la conservation de leur vie, demeurent vaines & inutiles à la mort.

Les choses les plus insensibles ont leur fin, qui est une espéce de mort pour elles. Les remparts qui se sont défendus des coups de

canons & de la violence des hommes, auront leur part à cette ruine universelle. Les Elémens eux-mêmes, qui composent toutes choses, se verront détruits. Les Cieux seront renversés, le Soleil & les Etoiles perdront leur lumiére; & toute la masse du monde sera confondue dans une ruïne générale. Pourrions-nous donc demander avec justice le salut de nos amis, ou le nôtre? & puisqu'il faut mourir nécessairement, n'est-ce pas une consolation pour nous de savoir que toutes les choses que nous avons vûes périront, & auront la même destinée que nous?

Les Etoiles s'arrêteront;
Les Elémens se mêleront;
Et cette admirable structure
Dont le Ciel nous laisse jouir,
Ce qu'on voit, ce qu'on peut oüir,
Passera comme une peinture,
L'impuissance de la Nature
Laissera tout évanouir.
Le Createur du Firmament;
Celui qui tira du néant
L'Air, le Feu, la Terre & l'Onde,
Renversera d'un coup de main,
La demeure du genre humain,

Et la base où le Ciel se fonde.
Et ce grand desordre du Monde
Peut-être arrivera demain.

Mais voici une affliction à laquelle je suis tellement sensible, que je ne trouve point de force dans toute la Philosophie qui me la puisse faire soutenir. C'est celle qui me vient des calamités publiques, ausquelles mes sentimens s'intéressent malgré moi. Je ne saurois oüir les gémissemens des Peuples, je ne saurois entendre leurs cris, ni voir couler leurs larmes, sans que je me sente atteint d'une véritable compassion. Je ne puis être spectateur des desordres de mon païs, ni considérer l'orgueil des oppresseurs, sans concevoir une violente aversion contre eux.

Nous éprouvons encore une autre sorte d'ennui qui nous saisit au milieu des voluptés mêmes. Ce n'est bien souvent qu'un dégoût de l'abondance: car notre ame n'ayant pas assez de force pour la digérer, relâche beaucoup de la vigueur de ses sentimens, & succombe enfin à la violence de ses excès.

A cela, je ne trouve point d'autre remède que de modérer nos passions, & de ménager nos plaisirs avec une ingénieuse & sage économie. C'est ainsi qu'Epicure réveilloit ses appétits par l'abstinence, & fuyoit tous les excès

pour éviter l'incommodité de la débauche. Et comme la compagnie continuelle, même des plus honnêtes-gens, devient ennuyeuse ou insensible, les esprits délicats s'éloignent volontairement les uns des autres pour éviter le chagrin qui les menace, & goûter mieux les charmes de la conversation par la vigueur nouvelle qu'ils donnent à leurs sentimens.

Il ne me reste plus à parler que d'une autre sorte de chagrin, dont je ne puis deviner la cause; & comme on n'en sauroit bien connoître le véritable sujet, je trouve qu'il est malaisé de l'adoucir, ou de s'en défendre, C'est un ennui secret qui se cache au fond de l'ame, & qu'on sent mieux qu'on ne le découvre. C'est lui qui se met au lit avec nous, qui nous accompagne aux repas, qui nous suit à la promenade, que nous portons dans la foule & dans la solitude, & qui n'abandonne point ceux qu'il a une fois saisis, qu'après avoir épuisé sur eux toute sa puissance.

J'ai fait de fâcheuses épreuves de cet ennui, & j'en ai souvent ressenti toute l'amertume. Avec lui je suis entré à la Comédie, & j'en suis sorti de même. Je l'ai porté dans les meilleures compagnies, sans aucun fruit. J'ai pris durant ces accès les divertissemens les plus agréables : mais j'y étois alors insensible. Et au milieu des réjouissances de tout le monde, j'étois contraint de montrer ma mauvaise

humeur, & de paroître dégoûté des plus doux contentemens de la vie. Et je n'ai enfin point trouvé d'autre reméde pour le charmer, que la douceur des repas.

La bonne chere avec ses amis, est le souverain reméde contre cette sorte de chagrin : car outre que la conversation, qui devient alors libre & plus gaye, l'adoucit insensiblement, il est certain que le vin réveille les forces de la nature, & donne à notre ame une vigueur capable de chasser toute sorte d'ennuis.

Je sai bien que certaines gens farouches, au moins de la mine & de l'apparence, témoigneront beaucoup d'aversion pour un reméde dont néanmoins ils ne méprisent pas trop les délices. Mais loin d'ici toutes grimaces. Je m'embarrasse peu de leurs sévérités mal entendues, puisque le plus sévére Philosophe de la terre nous a conseillé ce même reméde ; que les plus farouches de nos hommes illustres ont soumis, pour ainsi dire, leurs vertus les plus austéres aux charmes de ce doux plaisir ; & que les plus honnêtes-gens n'en dédaignent pas l'usage ; mais se contentent d'en condamner l'excès.

CHAPITRE VI.

Des Plaisirs.

APRE'S avoir discouru de nos ennuis & de la façon dont on en peut adoucir les amertumes, il est à propos que nous nous entretenions des plaisirs de la vie.

Quoiqu'à dire le vrai les choses étrangeres contribuent beaucoup à nos plaisirs, & qu'il ne suffise pas d'avoir des sens, si nous n'avons des objets pour les contenter; cependant la multitude en étant presque infinie comme elle est, il semble que notre bonheur dépend en quelque façon de nous-mêmes, & que les grands Divertissemens nous degoûtent, si nos sens ne sont dans une disposition propre à en jouir.

Pour moi je serois d'avis que nous tinssions toujours notre esprit présent aux plaisirs innocens qui se rencontrent, exemt des regrets que donnent les choses passées, & libre des inquiétudes que nous concevons pour l'avenir. Le seul présent est à nous; & si nous étions sages nous ménagerions chaque moment comme le dernier de la vie : mais rien n'est plus ordinaire que le mauvais usage que nous

nous faiſons du temps que la nature nous á donné. Il eſt peu d'hommes qui ne vécuſſent aſſez long-temps, s'ils ſavoient bien vivre: mais il arrive preſque toûjours qu'en mourant nous nous plaignons de n'avoir pas encore vécu. Si nous avons de longues années, nous les troublons par la crainte de ne les avoir pas; & quand nous ſommes arrivés à notre terme, nous n'avons que le regret de les avoir fort mal ménagées.

Ce plaiſir qui ſe préſente, eſt peut-être le dernier auquel je puiſſe être ſenſible. Une infinité de douleurs m'accableront un moment après. Qui m'empêche donc, inſenſé, de me réjouir innocemment pendant que je le puis encore? Faut-il que la difference des lieux, ou l'inégalité des objets, me tiennent toûjours dans le chagrin, lorſque je puis vivre content en tous les endroits de la terre?

Je demeure d'accord qu'à la vérité certaines perſonnes nous ſont plus cheres & plus agréables que les autres; que comme il y a des différens ſujets de nous réjouir, il y a des délices plus & moins ſenſibles: mais pour un plaiſir que j'eſperois avec ardeur, dois-je mépriſer tous les autres?

La vie qui s'écoule à la Campagne n'eſt pas moins à moi que celle que je paſſe à Paris. Les jours que je me rens ennuyeux par mon chagrin me ſeront comptés comme

mes plus belles Fêtes, & contribueront autant qu'elles à fournir le nombre où se doivent borner mes années.

Pourquoi donc troubler ici les charmes de mon repos par le souvenir des plaisirs que j'aurai goûtés ; ou par l'imagination de ceux dont je prétens jouir ?

C'est folie que de vouloir se retrouver ainsi aux lieux que l'on a quittés ; & de s'efforcer de se rendre présent à ceux où l'on ne peut pas encore si-tôt être.

Si les plaisirs qui se trouvent aux Champs sont differens de ceux de la Cour, tâchons d'y accommoder notre ame ; car qui est-ce qui nous peut empêcher de nous élever & de nous abaisser de cette sorte ? Nous n'avons ici ni la Musique, ni le Bal, ni les Comédies ; mais aussi n'avons-nous pas à souffrir, ni à craindre les disgraces & la servitude.

La conversation ne s'y trouve pas si agréable. Hé bien, on aura commerce avec soi-même, & avec des gens qui pour le moins ne seront pas fâcheux.

Caton entretenoit ses enfans, après s'être occupé tout le jour au service de la République, & les meilleurs esprits de notre France ne dédaignent pas d'entendre les Contes de leurs Valets après les plus sérieux discours.

Il faut tâcher de vivre commodément par tout, & goûter les plaisirs que nous peut

fournir le lieu de notre demeure.

Ne faisons pas si fort les Philosophes que nous condamnions par notre chagrin les magnificences de la Cour. Je veux bien que nous imitions la vertu des vieux Romains. Soyons justes, soyons généreux comme ils ont été: mais nous pouvons nous passer de ces maximes outrées dont l'austérité corrige moins de personnes qu'elle n'en effraye.

Si nous n'avons pas le moyen d'être splendides, n'accusons point les autres d'une splendeur immoderée : car certainement on ne sauroit condamner tant de beaux ouvrages de l'industrie des hommes, sans être farouche.

On peut admirer la Pompe d'une belle Ville fort innocemment: on peut goûter les délices des parfums, les douceurs de la musique; on peut considerer avec plaisir la délicatesse de la Peinture, sans violer les loix de la tempérance.

Que si, par contrainte, ou par inclination, nous avons établi notre séjour à la Campagne, cessons alors d'admirer les travaux des hommes, pour contempler les ouvrages du Créateur, & les merveilles de la nature : éloignons nos sentimens de l'orgueil & des pompes de la Cour; & goûtons innocemment les douceurs qui se rencontrent aux lieux solitaires.

Les cieux, le soleil, les étoiles, les élémens n'ont-ils pas assez de beautés pour satisfaire l'esprit qui les contemple ?

L'étendue des plaines, le cours des rivieres, les prairies, les fleurs, les ruisseaux n'ont-ils pas assez de charmes pour enchanter la vue ?

La musique des oiseaux manque-t-elle jamais dans nos Bocages ? Et s'il est vrai que les hommes ayent appris la leur des Rossignols, quel avantage pour nous, d'avoir un si grand nombre de ces petits maîtres, qui sont à notre service sans être à nos gages ?

Mon cœur, dans tous les temps, a paru limité ;
On ne m'a jamais vû de sotte vanité.
Je ne crains, ni ne brave.
Nul soin ne me paroît pesant ;
Et ne me rens esclave
Ni des hommes, ni de l'argent ;

Abhorrant l'émotion
Et la sale passion
Des ames intéressées,
Je laisse courir mes sens,
Et promener mes pensées
Sur les objets innocens,

Le plaisir de sentir des fleurs ;
De qui l'odeur & les couleurs
Enchantent mes esprits malades :
Et l'eau qui du haut d'un rocher,
Se précipite par cascades,
Sont ici mon bien le plus cher.

Le doux concert des Oiseaux ;
Le mouvant cristal des eaux ;
Un bois, des prés agréables,
Echo qui se plaint d'Amour,
Sont des matiéres capables
De me charmer nuit & jour.

Enfin, nous pouvons vivre contens par tout, & nous changeons seulement de plaisirs en changeant de demeure.

Notre esprit trouve ici son plaisir dans l'étude de la nature. Nos sens y rencontrent leurs délices ; & quiconque est capable de modération, n'y trouve que trop de quoi se contenter.

Ni les bornes de la solitude, ni le petit espace d'une prison, ne sauroient empêcher que le Sage n'y trouve sa tranquillité. Il y peut méditer, s'y souvenir agréablement des bonnes actions qu'il a faites, & se consoler

par de douces réfléxions sur son innocence.

On n'a pas toujours besoin de l'étenduë des Campagnes pour être heureux. Bien souvent notre bonheur est en nous-mêmes; & comme nous nous trouvons quelquefois chagrins dans la pleine jouissance de notre liberté, il peut bien arriver que nous soyons satisfaits jusques dans les prisons où l'on nous jette.

Les plus cruels Tyrans ne sauroient trouver de cachots pour notre ame; & ils n'en peuvent devenir les maîtres, à moins que nous ne voulions bien nous-mêmes la leur asservir. Leurs chaînes ne la sauroient lier; & en quelque endroit que soit enfermé le corps, elle ne change pourtant ni de lieu, ni de demeure.

Ainsi, nous pouvons trouver des contentemens par tout: tâchons seulement d'en jouir avec modération; & soyons persuadés que c'est une erreur de condamner les plaisirs comme plaisirs, & non pas comme injustes & illégitimes.

A la vérité, quelque innocens qu'ils puissent être, l'excès en est toujours criminel, & ne va pas seulement à l'infamie, mais encore à la douleur. Un homme qui perd sa réputation par la débauche, y perd le plus souvent la santé, & ne blesse pas moins sa constitution que son honneur.

Que si nous nous trouvons insensibles aux charmes de nos douceurs, excitons notre goût & nos appétits par la considération des douleurs qui leur sont contraires.

Que ceux qui se trouvent dans les commodités de la vie, goûtent leur bonheur par l'opposition des nécessités des autres; & que la pensée des fortunes les fassent jouir délicieusement de la félicité qu'ils possédent.

Qu'un homme de bien fasse réfléxion sur l'état de sa conscience, & se réjouisse de ne trouver ni remords ni gêne au fond de son cœur.

Que la santé que l'on goûte ordinairement de la même sorte qu'un bien insensible, que ce riche présent de la nature soit ressenti plus vivement par la comparaison des maladies & des infirmités ausquelles tant d'autres sont sujets.

Qu'un homme de bonne santé ne se tienne pas seulement heureux dans la jouissance de son bonheur, mais que la pensée de ne rien souffrir parmi tant d'objets fâcheux qui l'environnent, le rende encore plus content: Qu'il ne se réjouisse pas seulement des bonnes fortunes qui lui arrivent, mais du malheur qu'il n'a pas: Que le plaisir qu'il goûte, & la douleur qu'il ne souffre point, contribuent également à lui donner de nouvelles satisfactions.

Au reste, bannissons cette vilaine passion d'envie, ce mouvement infame qui corrompt tous nos plaisirs. Que nos yeux & nos oreilles ne deviennent pas intéressées parmi les possessions étrangéres: mais goûtons, sans convoitise, tous les charmes des lieux que nous visitons.

Tout ce qui se fait pour le plaisir de la vûe n'est-il pas à moi durant qu'il est exposé devant la mienne ?

Le Louvre, le Luxembourg, les Tuilleries m'appartiennent autant, quand je considére leur beauté, qu'à ceux qui ont les titres de leur acquisition. Car, à parler sainement, rien ne peut être à nous que par une actuelle jouissance.

La conclusion que je tire de tous ces discours, c'est qu'il nous faut réjouir avec modération. A le bien prendre, tout ce qui se fait au monde se fait seulement pour le plaisir; & prenant diverses routes, nous visons tous à un même but.

Celui qui cherche de l'estime au travers des mousquetades, & qu'on voit couvert de feux & de plomb pour acquérir de l'honneur, ne s'exposeroit pas au moindre danger s'il n'esperoit la satisfaction qu'on trouve en soi-même, ou celle qui vient de la renommée.

Celui qui vieillit dans un cabinet, parmi la crasse & la poussiére des Livres, n'em-

ployeroit pas la moindre veille à l'acquisition des Sciences, s'il n'en retiroit quelque volupté.

Toutes nos actions n'ont de véritable objet que le plaisir. Sans lui, les plus laborieux demeureroient languissans & oisifs. C'est lui seul qui nous fait agir : c'est lui qui remue tous les corps : c'est lui qui donne le mouvement à tout l'Univers.

Que chacun prenne donc la voye la plus conforme à ses innocentes inclinations, & jouisse de toutes les délices qui se présentent, lorsqu'elles ne sont point opposées au sentiment de l'honneur, ni à celui de la conscience.

FRAGMENT DE PETRONE.

DE L'ELOQUENCE.

MONSIEUR, j'eus l'autre jour bien du plaisir de voir avec quelle impatience cet admirateur des Discours publics de **** souffrit ce que nos amis disoient de l'Eloquence de notre siécle. Je ne sai s'il s'apperçut à quelques traits de leur censure, que l'on en vouloit à son Héros (car vous savez qu'*il est des Héros de toute maniére*,) mais je remarquai qu'il avoit un fort grand dépit de ce qu'ils ne le préferoient pas à Ciceron & à Demosthéne. Quoiqu'on lui pût dire pour le détromper, il ne fut pas d'humeur à se faire justice là-dessus. Je m'attens bien aussi qu'il ne me la fera pas, & qu'il ne me pardonnera de sa vie le peu de complaisance que j'eus pour lui. J'ai déja entendu dire qu'il nous décrie par tout comme des esprits satiriques, qui affectent de mépriser tout ce que les au-

tres estiment, & qui veulent introduire une espéce d'Inquisition dans les Belles-Lettres. Cependant vous savez que nos amis n'ont pas besoin de ruiner la réputation d'autrui pour élever la leur, & que celle dont nous parlons s'est établie sur des fondemens si peu solides, qu'il est à croire que cet applaudissement **** qui l'a soûtenue depuis quelques années, ne prévaudra pas toujours sur l'opinion des honnêtes gens. Mais à la bonne-heure, laissons-le jouir de cette fausse gloire dont ses adorateurs vont l'enyvrer tous les jours; & contentons-nous de justifier nos amis. C'est à quoi je veux travailler présentement; & sans me renfermer dans les bornes d'une Lettre, ni m'ériger en Docteur, je prétens vous écrire tout ce qui me viendra dans l'esprit, soit de mon propre fonds, soit de celui des autres, afin d'ôter les mauvaises impressions qu'on vous a voulu donner de notre Critique.

Vous savez, Monsieur, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a trouvé des gens qui se sont plaints du goût dépravé de leur siècle, & de la corruption de l'éloquence; je crois que cette plainte a été de tous les temps, depuis la mort de Ciceron. L'Auteur du DIALOGUE qu'on attribue à Quintilien, condamne le même desordre; & pour remonter plus haut, Pétrone a fait une Satire

ingénieuſe contre les Déclamateurs de ce temps-là, qu'il accuſe d'avoir gâté le ſtyle des jeunes gens. Le jugement qu'il en fait, eſt fort juſte, & il tourne en ridicule les mêmes défauts contre leſquels nous nous élevons aujourd'hui; mais d'une maniére ſi plaiſante, qu'il me prend envie de vous envoyer en notre Langue, ce qu'il dit ſi agréablement dans la ſienne, contre ce haut ſtile que nous appellons *Phébus* ou *Galimatias*. Mais j'ai l'eſprit tellement né pour la liberté, qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de l'aſſujettir aux régles d'une Traduction fidelle. C'eſt pourquoi j'ai pris la hardieſſe de lier les ſens interrompus de Pétrone, par des choſes qui ſont purement de moi. Si cette occupation vous paroît peu digne d'un Magiſtrat, ſongez, s'il vous plaît, Monſieur, que nous ſommes dans une ſaiſon où la juſtice même nous permet de nous délaſſer. Je prétens avec cela, que vous m'en ayez un peu d'obligation, & que vous liſiez avec votre indulgence ordinaire, ce que j'écris préſentement pour votre plaiſir.

» Je me promenois (*dit Eumolpe*) avec le
» jeune Aſcilte dans une Place aſſez proche
» des Ecoles publiques, lorſque nous vîmes
» accourir de toutes parts un grand nombre
» de perſonnes de différentes qualités, mais
» principalement une foule de jeunes Eco-

» liers qui se pressoient à qui entreroit le pre-
» mier dans l'Ecole. La curiosité qui entraîne
» aisément dans ces lieux publics les hommes
» qui n'ont pas beaucoup d'affaires, m'obli-
» gea d'y suivre les autres. Je me mêlai parmi
» ceux qui entroient, & je m'enquis des
» gens qui se trouverent auprès de moi, quel-
» le étoit la cause qui assembloit tant de mon-
» de. J'appris qu'un déclamateur célébre,
» nommé Agamemnon, devoit faire une ha-
» rangue. Je demandai ensuite quel sujet il
» avoit pris pour son discours ; & l'on me ré-
» pond qu'il promettoit par son Affiche une
» déclamation de deux heures, sous le titre
» magnifique *de la piété cruelle*, pour ex-
» horter le Roi Agamemnon à livrer sa fille
» Iphigenie qui devoit être sacrifiée à Diane,
» suivant l'Oracle, afin de faciliter l'expédi-
» tion de Troye. Je crûs que la rencontre
» d'un Titre si spécieux, ou bien la confor-
» mité du nom d'Agamemnon que portoit le
» déclamateur, l'avoit engagé au choix de ce
» sujet; & je ne doutai pas qu'il ne se montrât
» dans son discours, digne Auteur d'une si
» belle Affiche. Il est vrai aussi que je n'y fus
» pas trompé; car après avoir attendu près
» d'une heure, nous vîmes paroître sur une
» espéce de Théatre un peu élevé audessus
» des Auditeurs, un homme d'un âge assez
» avancé, qui n'avoit rien oublié ce jour-là

» pour se mettre sur sa bonne mine. Il jetta
» d'abord les yeux sur son Auditoire pour
» assurer sa contenance ; & après avoir toussé,
» craché, & salué tout le monde, il se tint
» quelque temps dans une contenance triste,
» tournant les yeux d'un côté & d'autre sur
» ses Auditeurs ; puis tout d'un coup il com-
» mença son discours d'une voix aigre & traî-
» nante, Son Exorde étoit pompeux, & plein
» d'Antithèses ; ses Périodes étoient enflées à
» perte d'haleine, & parmi ces grands mots
» dont elles étoient composées, il n'y en
» avoit pas un qui fût propre à attirer la bien-
» veillance & l'attention des Auditeurs, ni à
» donner une idée générale de son action :
» mais pourtant on remarquoit qu'il avoit ra-
» massé dans les Livres tout ce qui regarde
» la sainteté & l'infaillibilité des Oracles. Il
» avoit cela de bon, qu'il ne citoit point de
» Vers d'Hesiode ni d'Homere. Dans le reste
» de la Piéce, il s'étendit fort sur les de-
» voirs qui attachent les hommes à leur Pa-
» trie : il éxagera principalement l'étroite
» obligation qui engage les Princes à se dé-
» vouer entiérement à la gloire & au bon-
» heur de leurs Etats : il fit une longue des-
» cription de tous les combats de la nature
» & de la Religion dans le cœur d'un pere
» qui doit perdre sa fille, ou désobéir aux
» Dieux : il apporta beaucoup de raisons pour

» prouver que la Religion devoit l'emporter
» sur la nature, & qu'il falloit que le res-
» pect des Ordres du Ciel, *arrêtât les mou-*
» *vemens du sang, & calmât l'émotion des en-*
» *trailles paternelles*. C'étoient-là les termes
» dont se servoit ce Déclamateur, & tout son
» discours étoit rempli de grands mots qui ne
» signifioient rien, & qui sembloient faits
» exprès pour la mesure énorme de ses Pério-
» des. Les figures étoient si fréquentes, & parti-
» culiérement celles qui consistent dans l'ar-
» rangement des paroles; l'ordre dans lequel
» il les avoit placées, étoit si commun, que
» les petits Ecoliers savoient quand le rang
» de chacune devoit venir, & les distin-
» guoient toutes par leur nom. Il me sou-
» vient que j'entendis un homme auprès de
» moi, qui s'écria sur de certains endroits
» où je commençois un peu à m'endormir;
» *Ah! la belle Prosopopée! Ah! les bel-*
» *les Antithéses!* Je souffris son admiration
» patiemment, parce que peut-être il étoit
» gagé pour applaudir, comme j'en ai vû
» quelquefois. Aussi-tôt qu'Agamemnon eut
» achevé, chacun sortit de l'Ecole; & je vous
» avoue que je ne fus pas des derniers à me
» débarrasser d'un lieu où j'avois trouvé de
» quoi contenter ma curiosité pour long-
» temps. Néanmoins j'eus encore envie de
» savoir ce que l'on diroit sur cette harangue,

» Je m'approchai de ceux qui s'étoient ar-
» rêtés sous le Portique, ayant entendu en
» passant qu'ils s'entretenoient sur cette ma-
» tiére. En effet, je trouvai que chacun en
» formoit son jugement. La plûpart en pa-
» roissoient fort contens; plusieurs louoient la
» beauté du sujet; d'autres admiroient l'abon-
» dance des figures, & la hardiesse de l'ex-
» pression; j'entendis même qu'ils s'atta-
» choient sur toutes choses à exalter la durée
» de cette action, s'étonnant qu'il eût pû
» fournir à parler deux heures sur un sujet
» comme celui-là. Quelques-uns de mes amis
» qui se rencontrerent parmi eux, me deman-
» derent ce que j'en pensois; & comme ils
» se persuadoient que j'avois quelque discer-
» nement pour ces ouvrages, ils voulurent
» m'engager à dire quel étoit mon sentiment
» sur le discours d'Agamemnon. Je crûs que
» mon âge, & le grand nombre de personnes
» qui pouvoient m'entendre, m'obligeoient
» à avoir quelque retenue; c'est pourquoi,
» au lieu de m'expliquer avec cette liberté
» qui m'est ordinaire, je répondis froidement
» qu'il me siéroit mal de censurer ce que
» tout le monde sembloit approuver. Pour
» moi, dit alors un jeune étourdi, qui s'étoit
» mêlé dans la troupe, il ne m'est pas possi-
» ble de dissimuler davantage ce que j'en pen-
» se. J'avoue de bonne foi, qu'on n'en sau-
» roit

» roit être plus mécontent que je le suis. Cet-
» te franchise me soulagea un peu dans l'effort
» que j'avois fait pour me taire, & je fus bien
» aise de voir qu'un autre avoit hazardé d'en
» juger le premier. Mais afin d'engager ce
» Censeur à parler, je le prierai de nous dire
» précisément ce qui lui déplaisoit le plus dans
» cette action. *Tout*, me répondit-il brusque-
» ment: *Je blâme également le choix du sujet,*
» *la conduite de l'ouvrage, & le tour de la*
» *Diction. Je ne saurois même souffrir qu'un*
» *Orateur suive plutôt la passion qu'il a de*
» *parler, que la necessité des choses qu'il est*
» *obligé de dire. Cependant la plûpart de ces*
» *Déclamateurs se persuadent qu'il est de l'essen-*
» *ce d'un beau discours de durer plus d'une heu-*
» *re, & ne songent pas que c'est une présomp-*
» *tion insupportable de prétendre qu'on soit obli-*
» *gé de les écouter si long-temps sans s'ennuyer.*
» *Pour moi*, continua-t-il, *j'admire bien plus*
» *dans ces occasions la patience des Auditeurs,*
» *que la fecondité de l'Orateur. Mais voyez,*
» *je vous prie, à quoi cette belle maxime vient*
» *d'engager notre Déclamateur, à nous dire*
» *une infinité de choses dont on a les oreilles re-*
» *battues dans les Ecoles. Pour ce qui est de*
» *l'ordre de son discours, l'art en est si grossier,*
» *que si vous en aviez demandé la division*
» *aux moindres de ses Ecoliers, ils vous diroient*
» *aussitôt de combien de figures il étoit compo-*

» *se. Ils le partageroient en quatre Lieux*
» *communs : le premier, seroit* la sainteté des
» Oracles ; *le second*, l'amour de la Pa-
» trie ; *le troisiéme*, l'obligation des Prin-
» ces envers leurs Sujets, *& le dernier*,
» le respect que l'on doit aux Dieux. *Pour ce*
» *qui est de sa diction, elle est si affectée, que la*
» *recherche des mots lui a plus coûté que tout*
» *le reste ; & après avoir donné la torture à*
» *son esprit pour les choisir, il l'a donnée à sa*
» *langue pour les prononcer. Mais le sujet me*
» *paroît plus extravagant que tout le reste : car*
» *les déclamations n'ont été introduites que*
» *pour exercer l'esprit des jeunes gens sur des*
» *matieres qui puissent tomber dans l'usage or-*
» *dinaire, & pour leur proposer des exemples*
» *qui soient propres à les instruire sur les cho-*
» *ses où ils sont obligés de parler. Cependant*
» *quel intérêt peut-on prendre présentement à*
» *une avanture si opposée à nos mœurs ? Quelle*
» *apparence y a-t-il qu'aucun de ceux qui ont*
» *entendu Agamemnon, rencontre, de sa vie,*
» *une occasion de dire par combien de bonnes*
» *raisons il falloit appaiser Diane, & sacrifier*
» *Iphigénie ? Que nous servira d'être persuadés*
» *que les Grecs firent fort sagement de conten-*
» *ter cette Déesse vindicative, qui n'auroit pas*
» *manqué, sans ce sacrifice, de renverser toutes*
» *les machines de leur Armée, & de prendre*
» *le bon Priam sous sa protection ? Mais quand*

» *il arriveroit que l'on se pût entretenir sé-*
» *rieusement de ces contes-là, auroit-on bonne*
» *grace de se servir de ces expressions outrées,*
» *& de ces figures extravagantes, contraires*
» *aux véritables mouvemens de la nature, au*
» *bon sens & à l'air simple & facile avec lequel*
» *les honnêtes-gens ont accoûtumé de s'expli-*
» *quer ? Car enfin, tout ce qui n'est point con-*
» *forme à la nature, est opposé à la véritable*
» *éloquence.*

» Bien que ce censeur poussât son opi-
» nion trop loin, parce qu'en effet les quatre
» parties du discours d'Agamemnon traitoient
» des points de morale qui peuvent tomber
» tous les jours dans la conversation, sa criti-
» que néanmoins ne me déplut pas ; & la cha-
» leur qu'il avoit témoignée, m'excita de telle
» sorte à dire ce que j'en pensois, que quelque
» résolution que j'eusse faite de ne pas décla-
» rer mes sentimens devant tant de monde,
» je ne pûs m'empêcher de parler de la sorte.

» Je ne veux, dis-je, condamner per-
» sonne en particulier, ni censurer le dis-
» cours d'Agamemnon ; mais tout ce qui
» vient d'être dit en général sur les sujets
» ordinaires des déclamations, est fort de
» mon goût. Il me semble que j'entens un
» homme qui rêve, ou qui est hors de son
» bon sens, quand un Déclamateur bien nour-
» ri, & sain de tous ses membres, crie à plei-

» ne tête, comme j'en ai vû quelques-uns :
» *C'est pour vous, mes Concitoyens, que j'ai*
» *perdu les yeux, donnez-moi un guide qui me*
» *reconduise entre les bras de mes enfans, que*
» *j'ai abandonnés pour vous garantir de la fu-*
» *reur des ennemis. Qui me rendra le sang*
» *que j'ai répandu pour vous! Soutenez ce corps*
» *affoibli par les fatigues de la guerre. Ces*
» *blessures honorables que vous voyez, ont sau-*
» *vé votre liberté; elles sont comme autant de*
» *bouches qui vous demandent quelque secours,*
» *& qui témoignent ce que j'ai mérité de la*
» *République.* Néanmoins on se résoudroit à
» souffrir ces discours impertinens, s'ils étoient
» de quelque utilité pour parvenir à la perfe-
» ction de l'éloquence : mais bien loin que les
» Ecoliers tirent du profit de ces sujets pom-
» peux, & de ces expressions forcées, quand
» ils sortent de-là, il semble qu'ils viennent
» d'un autre monde. Ils sont même incapa-
» bles de la conversation des honnêtes-gens;
» & dès qu'ils ont perdu de vûe le Théatre de
» leurs Ecoles, ils n'ont pas le courage de par-
» ler en public. Cela vient de ce que ces lieux
» destinés à l'instruction de la jeunesse, où
» l'on ne devroit enseigner que ce qui est pro-
» pre à leur éducation, ne servent qu'à les
» amuser, & qu'on n'y apprend autre chose
» que de ces fables ridicules. En effet, vous
» les entendez retentir continuellement du

» bruit *des chaînes que les Pirates préparent* » *aux malheureux qui ont été poussés par la* » *tempête sur des côtes désertes*; l'on n'y parle » que *de prodiges, de la cruauté des Tyrans*; * *qui pour faire violence à la nature, com*» *mandent aux enfans d'être les bourreaux de* » *leurs peres*. Enfin l'on n'entretient les Au» diteurs que de *ces Oracles barbares qui de*» *mandent qu'un certain nombre de Vierges* » *soient immolées pour faire cesser la peste, &* » *pour appaiser la colere des Dieux*. Cepen» dant ces figures chimériques forment in» sensiblement dans les jeunes gens une ha» bitude à ne dire jamais les choses en termes » justes & naturels. Il arrive même assez sou» vent, qu'elles noircissent leur esprit par des » idées affreuses, & qu'elles leur donnent en » quelque sorte des leçons de cruauté. Mais » ce n'est pas seulement dans les sujets élevés » qu'on les accoûtume à ce déréglement; car » quand les Maîtres changent de matiére dans » les leçons qu'ils leur donnent, & qu'ils se » relâchent quelquefois à parler de ces pas» sions, dont le caractére est opposé aux fi» gures enflées du haut stile, ils tombent tout » d'un coup dans un excès contraire à l'autre: » ils ne se servent que de diminutifs, toutes » leurs paroles sont doucereuses & confites, » (pour ainsi dire,) dans le miel; leurs pen» sées sont plates & puériles. Ils sont des

« pointes & des jeux de mots en parlant
« de leur amour, & ils affectent d'accompa-
« gner leur expression d'un air languissant ; à
» force d'être tendre, elle devient fade, &
« enfin elle ne paroît pas moins ridicule dans
» ce genre d'éloquence, que dans l'autre. De
» sorte qu'il est aussi peu possible à un jeune
» homme d'avoir le goût du bon stile parmi
» ces mauvais exemples, que de prendre l'air
» noble & aisé de la Cour parmi la pédante-
» rie de l'Ecole.

» N'en déplaise à ces déclamateurs, nous
» pouvons dire qu'ils ont été les premiers
» corrupteurs de l'éloquence. Ils ont avili cet
» Art admirable qui faisoit régner Periclès &
» Démosthéne sur l'esprit des hommes, & en
» ont fait un joüet & un amusement d'en-
» fans. Ils lui ont ôté la force des pensées,
» en ne s'appliquant qu'à l'arrangement des
» mots, & à la cadence pompeuse des pério-
» des : car avant que ces Docteurs nourris
» dans l'obscurité, & qui n'ont jamais rien
» vû que leurs livres, eussent gâté l'esprit des
» jeunes gens par leurs méchantes maximes,
» l'éloquence s'attachoit à former le juge-
» ment ; la vérité, la raison, la clarté étoient
» son but & sa régle dans tous les discours ;
» elle n'étoit soutenue que de la grandeur des
» choses, & non pas de la pompe des mots :
» jamais elle ne s'échapoit dans ces enthou-

» siasmes qui transportent un auditeur, com-
» me par magie, dans des païs perdus, & qui
» ne le raménent au sujet qu'après avoir lassé
» son attention. La Poësie même, qui prend
« de plus grandes licences, étoit libre sans
» effronterie, & ornée sans affectation; elle
» parloit le langage des Dieux sans dire des
» extravagances. Sophocle & Euripide pre-
» noient quelquefois le Cothurne, mais ils
» ne montoient pas sur des échasses comme
» font des Poëtes de notre temps. Homére
» qui savoit bien jusqu'où le Poëme héroï-
que doit aller, ne guindoit pas son stile jus-
» qu'au *galimatias*, quand il le vouloit éle-
» ver jusqu'au *sublime*; car il y à une simpli-
» cité d'expression qui n'ôte rien à la gran-
» deur des pensées, & il ne s'ensuit pas que
» parce qu'une chose est grande, il faille l'ex-
» primer par de grands mots. En effet, ce
» Poëte incomparable composa des Vers si
» magnifiques dans ce genre-là, que Pindare
» & les neuf Poëtes Lyriques n'osant se pro-
» mettre de les égaler, ont été contraints de
» tenter une autre sorte de Poësie. Si l'on dit
» que l'exemple des Poëtes ne se peut appli-
» quer à l'usage des Orateurs, voyons si Pla-
» ton, Eschine, ou Démosthéne ont voulu
» prendre des leçons de ces gens qu'ils nom-
» moient Sophistes, & que nous appellons
» Pédans. Au contraire, ils les ont toujours

» décriés comme des corrupteurs des mœurs » & du langage. Platon entre autres, les a bannis de sa République, & disoit d'eux, aussi-bien que des Poëtes: *Donnons-leur des Couronnes, mais que ce soit pour les chasser honorablement de notre Etat.*

» La sage, & si je l'ose dire, la chaste éloquence n'a rien que de réel, de solide & de véritable; & s'il m'est permis de parler ainsi, elle ne met point de mouches & de fard sur son visage pour paroître agréable: » sa grace n'éclate jamais par des couleurs empruntées, tous ses ornemens lui sont propres, & c'est par les traits de sa beauté naturelle qu'elle charme & qu'elle persuade; son air majestueux met entre elle & la fausse éloquence, la même différence que l'on remarque entre une honnête femme & une coquette. Cette causeuse, cette grande diseuse de rien; en un mot, cette monstrueuse éloquence des déclamateurs a passé depuis peu de l'Asie dans la Gréce, où elle a répandu un air contagieux qui a infecté les esprits des jeunes gens: ceux même qui sembloient promettre de grandes choses; & qui avoient conservé jusques alors le goût du bon stile, & la pureté du langage, n'ont pû se défendre de cette corruption. Depuis ce changement, nous n'avons vû personne qui ait atteint la perfection de Thucydide,

» ni

» ni qui ait égalé Hypéride : il n'a pas même
» paru de Poësie qui n'ait été pleine de cette
» *enflure asiatique* : & tous les Ouvrages de
» notre temps, de même que ces corps qui
» n'ont pris qu'une mauvaise nourriture, n'ont
» pû parvenir jusqu'à la vieillesse. La plûpart
» des beaux Arts n'ont pas eu un meilleur
» sort ; & nous avons vû la Peinture décliner
» peu à peu depuis que les Egyptiens ont été
» assez hardis pour entreprendre de l'ensei-
» gner par une méthode plus courte & plus
» aisée que celle de Zeuxis & d'Apellés.

» Durant que je parlois de la sorte, &
» que la chaleur de mon discours m'empor-
» toit plus loin que je ne m'étois proposé,
» Agamemnon étoit sorti de son Ecole,
» après avoir reçû de ceux qui s'y étoient ar-
» rêtés, l'applaudissement que l'on donne
» d'ordinaire à ceux qui viennent de parler en
» public, quand ils descendent du Théatre ;
» & comme il est mal-aisé de se modérer sur
» l'amour des louanges, il venoit sans doute
» en mandier quelqu'une auprès de nous :
» mais voyant que je parlois avec assez d'ac-
» tion, & que je ne faisois pas semblant de
» l'appercevoir, il se vint placer derriere moi
» pour m'entendre. Après m'avoir donné
» quelque attention, l'impatience le prit. Je
» Je ne sai s'il eut peur que ma censure, qui
» n'avoit pour objet que l'Eloquence en gé-

» néral, ne descendît à une critique de la
» sienne en parti culier; ou si cet homme, ac-
» coutumé à régenter les autres, ne put souf-
» frir que je me fisse écouter plus long-temps
» sous le Portique; tout d'un coup il fendit la
» presse, & me frappant doucement sur l'é-
» paule, il m'interrompit d'un air pédantes-
» que, & dit en souriant; *Jeune homme,*
» *puisque vous tenez un discours qui n'est pas*
» *du goût de notre siécle, & que vous êtes en-*
» *core dans les bons sentimens, c'est une qualité*
» *si rare, que vous méritez bien que je ne vous*
» *cache pas le secret de notre profession. Sa-*
» *chez donc que je m'accommode autant que je*
» *le puis, aux erreurs du temps, & qu'encore*
» *qu'elles n'ayent pas tout-à-fait corrompu mon*
» *Jugement, non plus que le vôtre, je suis con-*
» *traint néanmoins de me laisser entraîner au*
» *torrent, & de suivre plûtôt ce qui est capa-*
» *ble de plaire à la foule des auditeurs, qu'à un*
» *petit nombre d'honnêtes-gens. Car leur ap-*
» *probation ne suffit pas pour établir la réputa-*
» *tion d'un Orateur; c'est la voix publique qu'on*
» *en croit, & le plus grand nombre l'emporte*
» *toûjours. Ce ne sont donc pas les Professeurs*
» *à qui l'on doit imputer l'abus des déclama-*
» *tions: s'ils n'avoient pas de complaisance pour*
» *la fôlie du siécle; s'ils s'attachoient scrupuleu-*
» *sement à la pureté de l'ancienne éloquence,*
» *leurs Ecoles deviendroient desertes, & cette*

» *multitude d'Ecoliers qui fait la gloire & la*
» *fortune d'un Maître, se dissiperoit aussi-tôt*
» *pour courir après un autre dont la méthode*
» *fût plus conforme à leurs inclinations. Il faut*
» *pour un discours public des pensées brillan-*
» *tes, des expressions hardies, de l'invention,*
» *du feu d'esprit, & débiter tout cela effron-*
» *tément. Qu'importe qu'il y ait de la raison,*
» *de l'ordre, du bon-sens, pourvû qu'on impo-*
» *se, & qu'il n'y ait que deux ou trois hommes*
» *dans toute une Assemblée, qui s'apperçoivent*
» *de vos défauts! Les Déclamateurs ne sont*
» *pas en cela fort éloignés de la servitude des*
» *Parasites, qui pour avoir place dans les bon-*
» *nes tables, tiennent presque toûjours un lan-*
» *gage contraire à leurs sentimens. S'il ne ten-*
» *doient ces piéges à la vanité des grands Sei-*
» *gneurs, ils courroient souvent fortune de fai-*
» *re de mauvais repas. En bonne foi, conseil-*
» *leriez-vous à ce Parasite de se laisser mourir*
» *de faim, plûtôt que de trahir la verité? Vou-*
» *driez-vous qu'un pêcheur se morfondît inuti-*
» *lement sur le rivage, plûtôt que de mettre*
» *quelque appas au bout de son hameçon? Il en est*
» *de même des Déclamateurs que vous condam-*
» *nez. Ce n'est point à eux qu'il se faut prendre*
» *de cette corruption; c'est aux peres de famille*
» *qui ne veulent pas que l'on éléve les jeunes*
» *gens dans les formes d'une discipline severe;*
» *qui ont une impatience déraisonnable de les*

» avancer dans leurs études ; & qui voudroient
» que leurs enfans fussent, pour ainsi dire,
» éloquens dès le berceau. De-là vient que l'éru-
» dition qu'ils rapportent des Ecoles est sembla-
» ble aux fruits que l'on fait mûrir par artifice ;
» & qui n'ont ni le goût ni la beauté de ceux
» qui viennent dans la saison. L'ambition que
» l'on a de les pousser de bonne heure dans le
» Barreau & dans les Charges de la Républi-
» que, fait qu'ils y entrent comme dans un
» nouveau monde, & qu'ils sont d'ordinaire
» accablés du poids de leur dignité : cependant,
» si l'on vouloit laisser conduire la jeunesse par
» les degrés d'une éducation bien reglée ; s'il
» étoit permis aux Professeurs de mesurer aux
» talens naturels d'un Ecolier, les leçons qu'ils
» lui donnent ; s'ils pouvoient suivre avec
» patience le progrés qu'il est capable de faire,
» & former ses mœurs & son jugement en polis-
» sant son esprit ; alors on pourroit espérer de
» voir revivre dans notre siécle l'éloquence de
» Démosténe ; alors les jeunes gens appren-
» droient dans l'Ecole ce qu'il faut savoir pour
» réussir dans le commerce du monde, & passe-
» roient avec succès de l'étude à la conversa-
» tion des honnêtes-gens. Au lieu que les Eco-
» liers ne font que badiner dans l'Ecole, ou se
» moquer de leurs maîtres ; & en sortent si mal
» instruits, qu'ils se font moquer d'eux dans le
» Barreau. Mais ce que je trouve de plus ridi-

» *cule, c'est que les Vieillards n'osent avouer*
» *de bonne foi, qu'ils n'ont pas été bien élevés*
» *dans leur jeunesse, & qu'ils veulent que leurs*
» *enfans se reglent sur le mauvais exemple de*
» *leur propre éducation.*

» Le discours d'Agamemnon me parut si
» raisonnable & si sincere (1), que je n'eus
» pas le mot à dire; & comme je n'ai jamais
» été assez fou pour m'ériger en réformateur
» du siécle, je ne m'opiniâtrai point à com-
» battre de si bonnes maximes. Ainsi je pris
» congé brusquement d'Agamemnon & de
» la compagnie pour aller trouver Ascilte ».

N'EST-IL pas vrai, Monsieur, qu'il y a en cet endroit de Pétrone des traits d'une Satire fine & délicate comme vous la demandez, & qu'ils semblent faits exprès pour tourner en ridicule la fausse éloquence contre laquelle nos amis parlerent si sagement chez vous? N'avoient-ils pas raison de dire qu'on la souffroit avec peine dans les Ecoles, mais qu'el-

(1) En effet, Pétrone fait parler trop raisonnablement un homme à qui d'abord il a donné le caractére d'un Pédant, lui qui par-tout ailleurs conserve si bien le caractére des personnes qu'il fait parler. Mais il faut croire que son humeur étoit de tourner la raison même en ridicule, lorsqu'il se mocquoit de ceux qui lui déplaisoient, bien qu'il les trouvât raisonnables en de certaines choses. *Cette remarque se trouve dans les premieres éditions de ce fragment.*

le étoit insupportable par tout ailleurs ? Ne vous souvient-il pas qu'ils la blâmoient de n'avoir aucun égard à la dignité de celui qui parle, ni à la qualité de ceux qui écoutent, ni à la condition des temps, ni à la majesté du lieu ? Qu'ils l'accusoient avec sujet de n'observer point d'ordre dans son dessein, point de suite dans son discours, point de justesse dans son expression, ni de bornes dans sa durée ? Ne fûtes-vous pas bien aise d'entendre celui d'entre eux qui dit toujours ses avis avec plus de chaleur & de liberté que les autres, se récrier sur le mot de *Durée* ; & pester si plaisamment contre la longueur ennuyeuse de ces discours, d'où l'on sort comme des mauvais songes, & dont on ne remporte rien que de l'ennui & du chagrin ? Il vouloit établir en France la Loi de Pompée, *de la mesure des Horloges d'eau* pour les actions publiques, & que personne n'en fût exemt. Mais l'endroit où je trouvai sa critique la plus agréable, fut la peinture naïve qu'ils nous fit de ces Harangueurs froids & ennuyeux, qui commencent leurs discours d'une voix fausse & languissante par ces mots : *C'est un Problême ordinaire chez les anciens Philosophes* ; & cet autre, *si la lumiere du Seleil est impénétrable à nos regards ; si le cours des Astres, & la rapidité du Firmament, &c.* Encore, ajoûtoit-il, si nous en étions quittes pour l'Exor-

de, on se résoudroit d'abord à leur pardonner ces premieres fautes; mais d'ordinaire le reste de la Piéce n'est rempli que de grands raisonnemens hors d'œuvre, de lambeaux décousus, & de lieux communs cités sans besoin & sans discrétion. Ils seroient marris de nous pardonner un seul passage du *divin Platon*, ou du *savant Trismegiste*. L'Architecte enfin bâtit la maison avec aussi peu de jugement qu'il bâtit le portail, & tout leur ouvrage ressemble à la Vénus que ce Sculpteur ignorant avoit fait riche, parce qu'il n'avoit pû la faire belle. Cependant cette éloquence a trouvé des admirateurs, & des gens qui se sont attachés à l'imiter. Elle a eu son cours parmi nous comme les Vers de Ronsard. Malherbe a commencé de nous donner le goût de la bonne Poësie, & les SATIRES de Boileau nous déferont à la fin des méchans Poëtes. Plût à Dieu qu'il en pût faire autant des méchans Orateurs! Mais le nombre en est trop grand; cette maladie s'est répandue dans le Barreau, comme celle des Abderites dont parle Lucien, dans cette raillerie ingénieuse qu'il a faite des Historiens de son temps. A force d'avoir entendu les Tragédies d'Euripide, tous ces pauvres gens en recitoient sans cesse les Vers, comme s'ils avoient été dans les rêveries d'une fiévre chaude. Et ces Historiens qu'il leur compare, voulant imiter Herodote & Thu-

cydide, commençoient leur Histoire de la guerre des Parthes par des avant discours aussi impertinens que les Exordes de nos déclamateurs.

Notre ami, s'il vous en souvient, n'en seroit pas demeuré là, & auroit peut-être fait des Portaits trop ressemblans des personnes qu'il vouloit censurer, si un autre plus modeste que lui, n'eût pris la parole, & dit des choses qui vous parurent si raisonnables, que vous souhaitâtes alors de les avoir par écrit. J'ai fait un effort pour vous contenter, & vous trouverez peut-être, que je les ai écrites à peu près comme vous les avez entendues.

» PUISQUE vous avez parlé de cet en» droit de Lucien, trouvez bon, *dit notre* » *sage ami*, que je vous interrompe, & que » je dise à mon tour, qu'il est vrai que ce dis» cours qu'il a fait sur *la manière dont il faut* » *écrire l'Histoire*, est le chef-d'œuvre de l'es» prit le plus délicat de l'antiquité. Je suis » persuadé qu'après Ciceron & Quintilien, » nous ne saurions prendre un meilleur maî» tre de l'éloquence; & que les préceptes » qu'il donne aux Historiens, se peuvent pres» que tous appliquer à l'instruction de ceux » qui font profession de parler en public. » Mais pour appliquer à notre usage ce qu'il » en a dit, & ce que d'autres, qui ont ex» cellé dans cette Science, en ont écrit avant

» & après lui, je voudrois le tourner de là
» sorte.

» Pour acquérir la perfection de l'éloquen-
» ce, il faut avoir un fonds de bon sens & de
» bon esprit, l'imagination vive, la mémoire
» fidéle, la présence agréable, le son de la
» voix net, la prononciation correcte, le
» geste noble, une assurance honnête, & une
» grande facilité de parler. Les quatre derniè-
» res qualités se peuvent acquérir par les pré-
» ceptes de l'Art, & par un long exercice ;
» les autres sont des dons de la nature, que
» l'art peut polir, mais qu'il ne sauroit don-
» ner. Ces talens qui embrassent beaucoup
» de choses, n'achevent pas néanmoins un
» Orateur ; l'étude & le commerce du mon-
» de peuvent faire tout le reste. Avant que
» d'entreprendre de parler en public, il faut
» que la lecture des Auteurs qui ont quelque
» réputation, & particuliérement des origi-
» naux en chaque science, ait enrichi notre
» esprit ; il faut que la conversation des Sa-
» vans, & le conseil d'un Censeur honnête,
» habile & de nos amis, nous enseignent
» l'usage, & nous apprennent à le régler sur
» le goût de notre siécle. Il est bon aussi que
» l'entretien des plus sages Courtisans, que
» les visites sérieuses chez les femmes d'esprit
» & enfin que la lecture des meilleurs ouvra-
» ges du temps ; & même l'essai de la Poësie ;

» ayent poli nos mœurs & notre langage.

» S'il est vrai qu'un homme puisse jamais » être assez heureux pour posseder ces avan- » tages, voici de qu'elle façon il peut appli- » quer les préceptes que donnent Lucien & » les autres qui en ont parlé. Lorsque le » choix du sujet dépend de l'Orateur, il le » doit prendre susceptible de force & d'or- » nement: il doit jetter de l'ordre dans son » dessein, & de la liaison dans ses pensées; » & s'il est possible, il ne faut pas que son » discours dure plus d'une heure Sa diction » doit être pure & propre à son sujet, riche » & ornée sans fard, forte & serrée sans sé- » cheresse, convenable à celui qui parle, au » lieu, au temps & aux auditeurs. On ne » sauroit trop éviter les mots qui ne sont plus » en usage, ou ceux que l'on affecte dans l'en- » tretien des Dames à cause de leur nouveau- » té. Ayons plus de soin de nous rendre in- » telligibles, que de paroître doctes; parlons » de sorte que le peuple nous entende, & » que les Savans nous louent. Fuyons néan- » moins ces expressions que Malherbe appel- » le *Plebées*, aussi bien que celles qui sentent » le *Phébus*, & qui s'échappent jusqu'aux » plus grandes licences de la Poësie. Evitons » cette *Enflure Asiatique* ennemie du bon » sens & de la verité. Qu'un Orateur se sou- » vienne toujours que c'est *à la vérité seule*

» *qu'il doit immoler* les premiéres productions de la chaleur de l'esprit : qu'il se détache courageusement de tous les intérêts qui le pourroient engager à une flaterie servile : Qu'il mette un frein à sa langue ; & à cette inclination médisante qui le porte à la satire : Enfin, qu'il surmonte un sot orgueil qui l'empêche de prendre de bons conseils, & qu'il se défie de l'amour aveugle que tous les hommes ont pour leurs propres ouvrages. Sa narration doit être exacte, claire, serrée ; il faut qu'on y remarque par tout du désintéressement & de la bonne foi : elle doit couler majestueusement comme les grands fleuves, & non pas avec rapidité comme les torrens. La grandeur des choses qu'elle traite, & non pas la grandeur des mots dont elle se sert, doit faire son élevation. Jamais elle ne sauroit être trop scrupuleuse à rejetter ce qui peut blesser la vrai-semblance. Il lui est permis de s'écarter quelquefois de son sujet, pourvû qu'elle ne s'égare pas, & qu'elle y revienne aussi-tôt avec plus de force ou d'agrément. Ses comparaisons doivent être justes & courtes, ses métaphores suivies & naturelles, ses citations choisies & peu fréquentes, & moins encore dans une Langue étrangére que dans sa Langue naturelle, si ce n'est qu'elles ne se puissent traduire

» avec la même beauté, ou qu'elles ayent
» plus de poids & d'autorité dans leur Lan-
» gue. Il doit éviter les rencontres froides,
» les proverbes, les équivoques; les pointes
» & les jeux de mots, comme de mauvaises
» habitudes d'une éducation basse, & com-
» me des ornemens indignes de la verita-
» ble éloquence. On les pardonne avec peine
» aux honnêtes gens, même en badinant dans
» une conversation libre. Il faut enfin que
» les passions soient amenées, & que leurs
» mouvemens soient menagés avec discré-
» tion, & mêlés d'une grande variété. Il faut
» que les figures en soient disposées avec
» tant de délicatesse, & que l'art en soit si ca-
» ché, qu'on ne reproche jamais à l'Orateur,
» que son discours ressemble aux recettes de
» ces Operateurs qui n'ont qu'un reméde
» pour toutes les maladies, & qui metttent
» toujours les mêmes drogues & la même
» doze pour les composer.

Voilà, Monsieur, si je ne me trompe; ce que notre judicieux ami nous dit l'autre jour sur cette matiére. Je croi que je vous aurai fait plaisir de l'écrire, au moins vous puis-je assurer que je n'ai eu d'autre but que celui-là, & de défendre nos sentimens contre l'admirateur de ***

Après ce que je vous ai dit de Pétrone; vous me croirez bien hardi d'entreprendre

de vous faire voir en notre Langue quelques traits de ce qui nous reste de ses ouvrages : cependant vous devez me savoir un peu de gré de l'essai que j'en ai fait pour vous contenter. Je vous prie même de trouver bon qu'il demeure entre nous, parce qu'il est difficile d'imiter parfaitement la politesse de cet Auteur. Voici donc à peu près de quelle maniére il conte sa nouvelle de la *Matrone d'Ephese*, que vous avez tant d'envie d'entendre.

» *Lors qu'Eumolpe eut garanti ses amis du danger où ils s'étoient trouvés dans le Vaisseau de Lycas, & que par son adresse il eut appaisé ceux qui étoient entrés dans la querelle en faveur de l'un ou de l'autre des deux partis, il n'oublia rien pour faire cesser leur ressentiment ; & afin d'achever cette réconciliation, il dit qu'il ne falloit plus parler que de se divertir. Insensiblement la conversation se tourna sur des matiéres agréables. D'abord elle tomba sur l'attachement qu'ont la plûpart des femmes à donner de l'amour, & sur le desir qu'elles ont d'être aimées : enfin on parla de leur facilité à s'engager dans de nouvelles passions, & de leur légereté à s'en dégager. Eumolpe n'avoit jamais eu de tendresse pour le sexe. Il ne se piquoit pas non plus de cette discrétion qui oblige les honnêtes gens à cacher ce qu'ils en pensent ;*

*» mais il avoit beaucoup d'esprit, & la matiè-
» re fournissant assez d'elle-même, il dit cent
» choses plaisantes pour faire voir que les
» femmes ne sont tendres que par foiblesses ou
» par caprice ; qu'elle ne sont fidéles que par
» intérêt, ou par crainte ; que la coqueterie est
» le fonds de leur humeur, & que leur ver-
» tu n'est qu'une habileté à cacher leurs coque-
» teries. Comme sa maniére de parler sentoit
» toujours le Poëte, il dit que l'ame des fem-
» mes n'est pas moins fardée que leur visage,
» & qu'il y a de l'artifice en toutes leurs pa-
» roles & dans la plûpart de leurs actions ;
» mais sur tout dans leurs larmes. Il soûtint
» que c'est le plus grand art dont elles se ser-
» vent pour tromper les hommes ; qu'après ce
» qu'il avoit vû, il se défieroit toute sa vie de
» ces femmes qui pleurent la perte de leurs
» amans, ou la mort de leurs maris.*

*» Tisreine & ses femmes écoutoient ce dis-
» cours impatiemment, & vouloient interrom-
» pre Eumolpe ; mais il étoit en possession de
» dire tout ce qu'il vouloit, & de le dire si
» plaisamment avec son air poëtique, qu'il met-
» toit toujours les Rieurs de son côté. Comme il
» vit donc que le reste de la compagnie souhai-
» toit d'apprendre ce qu'il avoit vû & qu'hor-
» mis Tisreine chacun avoit les yeux attachés
» sur lui pour entendre ce qu'il alloit conter, il
» commença de la sorte*

T. I. des Mélanges, P. 95.

LA MATRONE D'EPHESE .

» Il y avoit dans la Ville d'Ephese une Da-
» me dont toute la Gréce admiroit la vertu &
» la beauté. Le Ciel lui avoit donné un époux
» digne d'elle, ils s'aimoient tendrement, &
» cet amour les rendoit heureux ; mais le
» bonheur dont ils jouissoient ne fut pas de
» longue durée, & la mort de cet époux finit
» bien-tôt le cours d'une felicité que tout le
» monde regardoit avec envie.

» Cette Dame parut tellement sensible à
» une si grande perte, qu'il ne faut pas s'é-
» tonner si elle donna dans la suite des mar-
» ques si extraordinaires de sa douleur. Aussi
» ne se contenta-t-elle pas d'assister, selon la
» coûtume, à la Pompe funébre de son mari,
» on la vit toute échevelée, fondre en lar-
» mes, déchirer ses habits, & s'arracher les
» cheveux devant le peuple qui accompa-
» gnoit le convoi. Elle avoit fait embaumer
» précieusement le corps de son cher époux,
» qu'elle voulut suivre jusqu'au Tombeau ;
» & comme si la mort n'avoit pas eu le pou-
» voir de les séparer, elle s'y enferma avec
» lui, resolue de pleurer nuit & jour, & de
» se laisser mourir de faim ou de douleur.

» Ses parens & ses amis ne purent la dé-
» tourner d'une résolution si cruelle ; les Ma-
» gistrats mêmes furent contraints de la laisser
» dans ce Tombeau, voyant que par leurs
» conseils ni par leur autorité, ils ne ga-

» gnoient rien sur cet esprit abandonné à son
» désespoir. Ainsi cette Dame devint plus cé-
» lébre par l'excès de son affliction, qu'elle
» ne l'étoit auparavant par sa vertu, ni par
» sa beauté.

» Elle avoit déja passé deux jours sans pren-
» dre aucune nourriture, n'ayant pour toute
» compagnie qu'une femme affectionnée,
» qui mêloit ses larmes aux larmes de sa maî-
» tresse, & qui prenoit le soin d'entretenir
» la lumiére qui les éclairoit dans l'obscurité
» de ce Sepulchre. On ne parloit d'autre cho-
» se dans la Ville d'Ephese, & chacun la pro-
» posoit comme un exemple admirable d'a-
» mour & de fidelité.

» En ce temps-là le Gouverueur de la
» Province avoit fait attacher en croix quel-
» ques Voleurs tout proche du lieu où la
» vertueuse Dame se cousumoit en regrets.
» Le Soldat commandé pour garder les croix
» pendant la nuit, de peur que les corps ne
» fussent enlevés, apperçut cette lumiére qui
» étoit dans le sépulchre, & crut entendre
» les plaintes d'une personne affligée. Aussi-
» tôt, par un mouvement de curiosité commun
» à tous les hommes, il s'avança quelques
» pas de ce côté-là, & entendant redoubler
» les mêmes plaintes, il descendit enfin dans
» le sépulchre pour s'éclaircir de la vérité.

» Au bruit qu'il fit en entrant, cette Dame
» désolée

» désolée, qui tenoit les yeux attachés sur le » cercueil de son époux, ne put s'empêcher » de les tourner vers cet inconnu. Si malgré » sa douleur elle fut surprise de son abord, » ce Soldat ne le fut pas moins d'un specta- » cle si lugubre ; mais sa plus grande peine » fut de s'assûrer si ce n'étoit point une illu- » sion, & si ce cercueil & ces femmes qui » le gardoient, n'étoient pas autant de fan- » tômes.

» Néanmoins dès qu'il fut revenu de son » premier étonnement, il vit bien que ces » objets devoient causer plus de compassion » que de crainte. Les plaintes qu'il enten- » doit, lui firent comprendre à la fin le su- » jet d'une affliction si extraordinaire. Il re- » marqua aussi sur le visage abattu de cette » Dame affligée, des charmes que la dou- » leur & l'abstinence n'avoient que bien peu » diminués : Et comme l'amour s'insinue » aisément dans les cœurs par la pitié, il plai- » gnit cette Dame, & l'aima presque en un » moment, de sorte que pour conserver ce » qu'il aimoit, il fut chercher quelque nour- » riture, qu'il porta aussi-tôt dans ce tom- » beau. »

» Alors il n'oublia rien pour la détour- » ner d'une résolution si funeste ; il lui dit » que la sortie de ce monde étoit la même » pour tous les hommes, & lui représenta

» que la fin de la vie étant inévitable, les » regrets de sa perte étoient inutiles. Il se » servit enfin de toutes les raisons qu'on em» ploye d'ordinaire pour adoucir de sembla» bles afflictions : mais cette Dame, au lieu » d'écouter sa consolation, redoubloit les » efforts de sa douleur, se meurtrissoit le sein » avec plus de violence qu'auparavant, & » s'arrachoit les cheveux, qu'elle jettoit sur » le Cercueil de son cher Epoux, comme de » nouveaux sacrifices de son amour & de son » déséspoir

» Le Soldat ne se rebuta point de cette » obstination, & s'imaginant qu'il pourroit » fléchir plus aisément la Maîtresse par l'exem» ple de la Suivante, il essaya de persuader » celle-ci par toutes sortes de moyens. Com» me sa douleur étoit moins forte, & qu'elle » n'avoit pas trop bien résolu de se laisser » mourir de faim, elle ne put résister plus » long-temps au pressant besoin de manger ; » & à la vûe des viandes qui la tentoient » davantage que tous les discours de ce con» solateur, enfin elle se laissa vaincre, & sur» montant un reste de pudeur qu'elle avoit de » montrer moins de courage que sa Maîtresse, » elle tendit la main pour recevoir le secours » qu'on lui offroit si généreusement.

» Dès qu'elle eut repris quelque vigueur » par un peu de nourriture, elle se mit à

» combattre elle-même la douleur de sa Maî-
» tresse par toutes les raisons que son amitié,
» ou l'envie de sortir d'un si triste lieu lui
» pûrent inspirer. Que vous servira, disoit
» elle, de finir vos jours dans ce tombeau;
» & de rendre ici à la destinée une ame qu'elle
» ne vous demande pas encore?

» N'exercez point sur vous ces injustes rigueurs:
» Que votre desespoir épargne peu vos charmes,
» Les Dieux peu touchés de vos larmes,
» Ne vous rendront jamais l'objet de vos douleurs;
» Vivez, mangez, & cessez de pleurer.
» Malgré, de votre Epoux, la perte douloureuse;
» Il ne tient qu'à vous d'être heureuse;
» Vous avez dans vos yeux dequoi la réparer.

» Si votre mari étoit à votre place, il se-
» roit sans doute plus raisonnable que vous
» n'êtes: on n'a point vû d'homme s'enter-
» rer tout vif après la mort de sa femme.
» Croyez-moi, défaites-vous d'une foiblesse
» qu'on auroit droit de reprocher à notre
» Sexe, & jouissez des avantages de la lu-
» miére tant qu'il vous sera permis. Ce corps
» que vous arrosez de vos larmes, n'est plus
» bon qu'à vous apprendre quel est le prix

» & la briéveté de la vie, & de quelle façon
» vous devez la ménager.

» La faim, & le desir naturel de se conser-
» ver, sont de puissans séducteurs en de pa-
» reilles occasions ; les personnes mêmes les
» plus desesperées ont de la peine à ne pas
» écouter ceux qui leur conseillent de vivre.
» Il ne faut donc pas trouver étrange si cette
» femme qui paroissoit résolue à mourir de
» sa douleur, fut contrainte de succomber à
» ces persuasions & à l'exemple de sa Sui-
» vante.

» Ce Soldat officieux voyant qu'il avoit
» gagné sur elle une chose qui lui paroissoit
» d'abord impossible, porta ses desirs plus
» loin, & comme l'amour nous fait imagi-
» ner de la facilité dans toutes les choses
» qu'il nous fait desirer, il crut trouver encore
» moins de résistance dans la vertu de cette
» belle affligée, qu'il n'avoit fait dans son dé-
» sespoir.

» Pour en venir à bout, il lui dit tout ce
» que les premiers feux d'une passion, aidée
» d'une grande espérance & d'une occasion
» favorable, peuvent inspirer de plus tou-
» chant. Le jeune homme ne paroissoit à la
» Prude, ni désagréable de sa personne, ni
» sans esprit : elle commençoit à remarquer
» qu'il faisoit toutes choses avec beaucoup
» de grace, & qu'il n'étoit pas incapable de

» persuader. Déja cette sympathie secrette,
» qui fait plus souvent & plûtôt que l'estime,
» la première liaison des cœurs, agissoit si
» fortement sur le sien, que les conseils de la
» Suivante (qui n'oublioit rien pour recon-
» noître les graces de leur bienfaiteur.) ache-
» verent de la gagner.

» Pouvez-vous, lui disoit-elle, moins faire
» pour celui qui vous a sauvé la vie, que de
» répondre à son amour, puisque vous ren-
» contrez heureusement en lui dequoi vous
» consoler de la perte que vous avez faite ?
» Oubliez, si vous m'en voulez croire, ou-
» bliez dans la douceur d'être aimée, le reste
» de votre douleur.

» C'est pousser trop long-temps d'inutiles soupirs;
» Ne vous opposez point à ses justes desirs :
» La Nature vous dit, qu'il est doux de les suivre;
» Ce n'est pas assez que de vivre,
» Il faut vivre pour les plaisirs.

» La Suivante appuyoit ces conseils avec
» tant de force, qu'il est à croire, qu'elle les
» auroit pris volontiers pour elle-même. La
» Maîtresse n'y put résister davantage, tant
» il est vrai qu'une confidente gagnée est
» d'un grand secours pour un amant. Le

» moyen après tout, que cette femme abat-
» tue par une si longue abstinence, & par
» l'excès de son déplaisir, eût la force de se
» défendre contre un Soldat entreprenant &
» passionné........

» Ils demeurerent ensemble, non-seule-
» ment la premiere nuit d'une avanture si ra-
» re, mais encore le lendemain & le jour
» d'après ; les portes du Sepuchre si bien
» fermées, que quiconque y fût venu auroit
» pensé sans doute, que cette Dame étoit
» morte de douleur sur le corps de son
» mari.

» Le Soldat charmé de la beauté de sa
» maîtresse, & du secret de sa bonne for-
» tune, alloit pendant le jour acheter dequoi
» lui faire bonne chere, & le portoit dans
» le Tombeau, dès que la nuit étoit venue.
» Cependant les parens d'un de ces voleurs
» qu'on avoit pendus, s'étant apperçûs qu'il
» n'y avoit plus de garde auprès d'eux, enle-
» verent le corps, & lui rendirent les der-
» niers devoirs : mais le Soldat ayant vû le
» lendemain qu'il n'y avoit plus de corps à
» l'une de ces croix, revint auprès de sa maî-
» tresse tout effrayé de la crainte du châti-
» ment qu'il avoit mérité, & lui conta le
» malheur qui venoit de lui arriver.

» Il n'y alloit pas moins que de la vie ; le
» Gouverneur de la Province étoit sévére,

» ce Soldat déſeſperoit de ſa grace, & ne
» vouloit point attendre ſa condamnation.
» Il étoit donc réſolu de ſe tuer pour éviter
» la honte du ſupplice, rien ne le pouvoit
» détourner de cette penſée, & ſans doute
» une mort violente alloit ravir à cette belle
» le ſecond objet de ſon amour. Déja ce mal-
» heureux amant la ſupplioit d'avoir ſoin de
» ſa ſépulture, & de le mettre dans ce mê-
» me Tombeau qui lui devoit être commun
» avec ſon époux. Il étoit enfin ſur le point
» d'exécuter un ſi funeſte deſſein, lorſque
» cette Dame, qui durant ce diſcours n'a-
» voit ſongé qu'aux moyens d'empêcher ſa
» mort, arrêta le coup de ſon déſeſpoir.

» Aux Dieux ne plaiſe, s'écria-t-elle, que
» je ſois réduite à regretter en même temps
» la perte de deux perſonnes, qui me ſont
» ſi chéres, puiſqu'il y a des expédiens pour
» m'en garentir. Il eſt juſte que ce qui me
» reſte de mon époux ſerve à me conſerver
» mon amant; j'aime encore mieux voir pen-
» dre le mort, que de voir périr le vivant.

» A ces mots, le Soldat tout tranſporté de
» joie, ſe jette aux pieds de ſa maîtreſſe, &
» ravi d'un conſeil ſi ingénieux, il confeſſe
» que ſon amour & ſes ſervices ſont trop heu-
» reuſement récompenſés. Après cela, ils ſe
» mirent tous trois en devoir de tirer le corps
» du cercueil, le Soldat le chargea ſur ſes

» épaules, & fit si bien avec le secours de ces
» deux femmes, qu'il l'attacha sur cette croix
» d'où l'on avoit enlevé l'autre.

» Le lendemain deux amis du mort, curieux
» d'apprendre ce qu'étoit devenue sa ver-
» tueuse femme, s'en allerent de bonne heure
» vers le Tombeau. Ils s'entretenoient en
« chemin des louanges d'une fidélité si ex-
» traordinaire, & quand ils furent proches
» des croix, ils leverent par hazard les yeux
« sur celle qui étoit le plus près d'eux, où
» ils reconnurent le visage de leur ami. Il
» avoit été si bien embaumé, que ses traits
» étoient encore assez remarquables. La peur
» saisit ces deux hommes à un tel point,
» qu'au lieu d'aller jusqu'au Sépulchre pour
» s'en assûrer davantage, ils coururent tout
» effrayés vers la ville d'Ephese, où ils firent
» avec peine le récit de ce qu'ils venoient de
» voir. La nouvelle s'en répandit aussi-tôt, le
» peuple accourut en foule pour voir un specta-
» cle si nouveau, chacun disant avec étonne-
» ment : *Comment se peut-il faire qu'un Mort*
» *soit sorti du Cercueil pour aller au gibet* ?

» En cet endroit Eumolpe fut contraint de
» finir son conte, parce qu'il se fit un si
» grand éclat de rire dans toute la compa-
» gnie, qu'on ne lui donna plus d'attention.
» Les Mariniers qui s'étoient approchés pour
» l'entendre, retournerent en leur emploi en
battant

» battant des mains sur une avanture si plai-
» sante. Et Tifreine même, qui durant le ré-
» cit d'Eumolpe en avoit rougi de dépit plus
» d'une fois, ne put s'empêcher d'en soûrire.
» Le seul Lycas qui avoit un fonds de mau-
» vaise humeur, capable d'empoisonner tou-
» tes les joies du monde, se prit à dire, en
» branlant la tête d'un air chagrin : Si j'avois
» été à la place du Gouverneur de la Provin-
» ce, j'aurois fait détacher le Mort de cette
» croix, & je l'aurois fait mettre dans le
» Tombeau avec les mêmes honneurs que la
» premiere fois; après cela j'aurois fait pen-
» dre en sa place, avec toutes les marques
» de la derniére infamie, une si méchante
» femme. Ce Jugement fut trouvé si à con-
» tre-temps, & de si mauvais goût, qu'on
» ne fit pas seulement semblant de l'enten-
» dre, & chacun se remit à rire plus fort qu'au-
» paravant.

DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE BEAUTÉ DES OUVRAGES D'ESPRIT. (1)

CHAPITRE PREMIER.

SI l'idée que tous les hommes ont naturellement de la vraie beauté des Ouvrages d'esprit n'étoit effacée par un grand nombre de faux jugemens, il n'y auroit pas de si différentes opinions sur leur mérite; car cette idée seroit une régle certaine que l'on seroit obligée de suivre ; à moins que de vouloir s'exposer à la condamnation universelle des Lecteurs, qui découvriroient aisément combien on s'en seroit écarté.

Je ne remarquerai point ici les causes qui ont formé dans la plûpart des esprits l'habitude si commune de porter tant de jugemens

(1) Cette Piéce a été composée en 1690.

déraisonnables. Il y en a de générales, qui ont tellement éteint la lumiére de l'ame sur tous les objets qui ne sont pas exposés aux sens, qu'il y a des erreurs infinies dans toutes les Sciences, & même jusques dans le discernement du bien & du mal.

Il y a quelques autres causes particulieres qui pourroient empêcher par elles-mêmes de connoître la vraie ou la fausse beauté des Ouvrages d'esprit, quand la raison seroit d'ailleurs juste, exacte & éclairée.

Celle qui est la plus ordinaire, est la précipitation. Car on se hâte de juger, ou par orgueil, pour ne paroître pas ignorant, ou par affection & par haine, selon que l'on est engagé dans quelque parti; ou par imitation, ne jugeant ni pour, ni contre, que selon que l'on a oüi parler dans le monde; ou enfin par caprice, par hazard, par emportement & saillie d'humeur, comme il arrive souvent aux personnes de qualité, qui prétendent que leur rang seul leur donne toutes les lumiéres nécessaires pour se connoître au prix & à la valeur des dons de l'esprit.

Mais quoi qu'il en soit de ces causes générales ou particuliéres, la variété des sentimens est trop évidente pour douter qu'assûrément on ne juge pas sur la même idée, ou sur la même régle, bien qu'il soit certain qu'il y en a une.

C'est à la former dans les esprits que l'on

employe la Réthorique, la Poëtique & l'Art d'écrire l'Histoire. Mais plus on a donné de régles, plus il paroît qu'on les a négligées; & c'est une merveille que les plus habiles Maîtres du monde, Aristote, Ciceron, Horace, Quintilien, ayent eu si peu de parfaits Disciples.

Il semble donc qu'il faut s'écarter de la voie des préceptes, & chercher ailleurs des vûes certaines & invariables, ou pour bien écrire, ou pour bien juger du mérite des Auteurs.

Ainsi, pour se donner un discernement juste & exact, il me semble premiérement, qu'il seroit à propos d'examiner un Ouvrage sur la comparaison que l'on en feroit avec quelque autre qui seroit dans une estime universelle.

Malherbe a excellé sous le régne précédent dans la beauté des ODES, & elles ont encore aujourd'hui les mêmes charmes pour les Lecteurs habiles & judicieux. C'est pourquoi lorsque vous lirez une Ode à la gloire du Roi, faites comparaison de son stile avec celui-là; & selon que vous verrez qu'il y est conforme, ou qu'il y est conforme seulement jusques à un certain degré de perfection, vous pourrez décider.

Mais il faut que la Piéce de comparaison ait une réputation universelle, & que même on prévoye que cette réputation durera. Il y a eu des Auteurs qui ont eu de fort grands

applaudiſſemens ; mais qui n'ont pas ſubſiſté au-delà de peu d'années, pendant leſquelles l'entêtement des Lecteurs & les ſuffrages de leurs amis les faiſoient valoir.

Il y a très-peu de vrais modéles. Voiture même ne l'eſt pas, & beaucoup moins Balzac. Les gentilleſſes de Voiture, & les hauteurs de Balzac ont une affectation qui déplaît naturellement. L'un veut être agréable, & faire rire, de quelque humeur que l'on ſoit. L'autre veut être admirable, & ſe faire eſtimer par le nombre de ſes paroles, & l'excès de ſes amplifications. Les deux LETTRES écrites à M. de Vivonne, (1) en imitant les maniéres & de l'un & de l'autre, font une fine ſatire de leur ſtile, & découvrent facilement le ridicule de ces deux Auteurs ſi célébres il y a quelques années.

Il eſt aiſé de prévoir que telle ſera la deſtinée de certain Auteur qui ne compoſe ſes Ouvrages que ſur des mémoires des ruelles, & des converſations galantes ; qui croit que toute la beauté d'un Livre, quand le ſujet en ſeroit la vie d'un Saint, conſiſte à y amener quelque terme nouveau, quelque jolie maniere ; & qui eſt très-content de lui lorſque la période, qui n'a ni profondeur ni ſolidité, roule agréablement juſqu'au point. (2)

(1) Par M. Deſpreaux.

(2) L'Auteur a en vûe le P. Bouhours, qui a

Mais, sans faire ici des prédictions offensantes, on sait que Sénéque n'écrivoit autrefois qu'en sémant tous ses Ouvrages de pointes, d'antitheses & de paradoxes. Il surprit son siécle par le faste de ses décisions; & il y en a encore qui le prennent pour un modéle d'éloquence. Mais on écriroit fort mal, si on écrivoit comme lui; & on seroit assûré d'ennuyer ceux qui ont quelque goût & quelque délicatesse.

Ce n'est point avec ces figures extraordinaires que la nature s'explique. Tout ce qui demande une attention continuelle déplaît, parce que la plûpart des hommes n'en sont pas capables. Il y a de la force & de la foiblesse dans quelque esprit que ce soit. Ce tempérament bizarre nous fait trouver naturellement désagréables les Ouvrages où il faut une intelligence trop appliquée pour les concevoir; ou bien ce qui est trop au dessous de nous, & qui ne mérite pas assez que l'on y ait égard.

Cependant il y a peu d'Ouvrages d'esprit où quelqu'un n'ait assez excellé, pour y pouvoir servir de régle. On a Homére & Virgile pour la Poësie héroïque. Horace est un parfait original de Satires, d'Epîtres & de Dis-

écrit les VIES de S. *Ignace*, & de S. *Xavier*; & qui est si connu par ses *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*, par sa *maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit*, &c. Tome I.

cours familiers. Je ne dis pas la même chose de ses Odes, & je m'en expliquerois plus au long, si la grande beauté de quelques-unes ne m'obligeoit de garder un respectueux silence pour beaucoup d'autres. Si l'Auteur des longs Commentaires (1) désapprouve mon sentiment, j'ajoûterai, ce qui l'appaisera peut-être, que celles d'Anacréon sont plus naïves, plus douces, plus insinuantes, & par conséquent plus parfaites.

Revenons aux Auteurs de notre Langue. Corneille & Racine sont admirables en Tragédies. Il auroit été néanmoins à desirer que la netteté des expressions de Corneille pût être unie avec la variété & l'abondante fertilité de ses pensées. Peu d'Auteurs parviendront à représenter autant de caractéres différens, à inventer autant d'intrigues, à faire raisonner les personnages avec autant de suite & de solidité. On assiste encore à l'action qu'il ne fait que représenter. On passe tout d'un coup de la figure à la réalité. C'est Auguste que l'on entend parler dans CINNA. C'est le Cid que l'on voit dans le premier Ouvrage, qui fit tant de bruit à la Cour & à la Ville (2), & qui fut comme le signal de la course où il devoit remporter tant de prix. Ce n'est que la

(1) M. Dacier, Admirateur outré des Anciens, qui a fait de fort longues Remarques sur Horace.

(2) La Tragi-Comédie du CID.

plénitude de son sujet, qu'il pénétroit toujours dans toute son étendue, son imagination vaste, son génie inépuisable, qui a laissé dans ses expressions trop de confusion; comme s'il étoit impossible d'être si profond & si solide, & assez clair en même temps. Mais de tels défauts n'empêchent pas que des Auteurs de cette réputation ne passent pour d'excellens modéles. Si j'étois obligé de dire précisément lequel des deux il seroit plus à propos de prendre pour modéle, quand on écrit pour le Théatre, je répondrois qu'il est plus difficile de suivre celui-ci, & qu'il est plus sûr d'imiter celui-là.

En voilà assez, ce me semble, & je ne crois pas qu'il soit nécessaire de s'arrêter davantage sur cette premiere vûe.

J'ajoûte donc présentement, qu'au lieu de se demander à soi-même, VIRGILE *écrivoit-il de cette manière?* Ou bien MALHERBE, *chantoit-il ses belles Odes sur ce ton?* ou, si vous le voulez, *est-ce ainsi que* CORNEILLE *ou* MOLIERE *attiroient à leur Théatre toute la Cour & tout le Royaume?* Demandez-vous, *Y a-t-il une disposition plus confuse que celle de cet Ouvrage? Y a-t-il un dessein moins ingenieux? Les expressions en peuvent-elles être plus imparfaites? Y a-t-il une imitation basse & servile plus visible que celle de cet Ouvrage?*

C'est un défaut bien commun que celui-

ci ; & il arrive souvent que l'on devient un fort mauvais copiste d'un très-bon original. Il faut bien se donner de garde de tomber dans le dessein burlesque de ce Peintre qui fit un Portrait extravagant d'une Helene qu'il vouloit représenter parfaitement belle, & qui s'avisa de lui donner ce qu'il avoit oüi louer dans les plus belles personnes. En effet, en changeant ses lévres en corail, ses joues en roses, & ses yeux en soleils, & assemblant mal toutes ces choses, il fit une figure semblable à celle que décrit Horace dans son EPITRE aux Pisons. Il est vrai qu'il vouloit rire. Mais les Auteurs sont gens sérieux. Ils sont attentifs de bonne foi. Ils copient avec gravité.

Mais enfin, quelque bonne opinion qu'ils ayent d'eux mêmes, on arrête quelquefois les saillies d'admiration qu'ils ne peuvent s'empêcher de montrer à leurs amis, en les priant de faire plus mal sur le même sujet. Mais il faut être sincére au de-là de nos mœurs, pour s'expliquer avac tant de netteté contre le ridicule entêtement d'un Auteur, toujours présomptueux, qui ne lit que pour attirer votre suffrage, & non votre critique, quelque raisonnable & juste qu'elle soit.

Cependant on doit craindre de prendre quelquefois pour bassesse cette admirable simplicité, la perfection de tout ouvrage, &

l'embelliſſement, ſi j'oſe ainſi parler, de la beauté même. Horace nous a donné cet avis, lorſqu'il veut que la maniére de s'expliquer paroiſſe ſi naturelle, que d'abord on juge qu'il ſeroit fort aiſé d'entrer dans le même tour, & qu'il n'y ait que la refléxion ſur ce qu'il a de fin & de délicat, qui découvre la difficulté de s'exprimer avec le même bonheur

La vérité n'a rien de changeant. Le menſonge imite la vérité par toutes ſortes de moyens. On le trouve toujours quand on va à elle; & l'on en eſt ſurpris, ſi l'on n'eſt pas aſſez attentif à le reconnoître. Mais lorſque l'on arrive à penſer juſte, & à exprimer au vrai ſa penſée, il eſt impoſſible que le Lecteur ne ſoit pas touché; parce qu'il y a dans tous les hommes un penchant naturel pour tout ce qui eſt vrai: enſorte que le faux ne peut plaire qu'autant de temps que l'on eſt ébloui de l'apparence du vrai, ſous laquelle il ſe montre.

C'eſt pourquoi, ſi l'expreſſion eſt baſſe, il s'en préſentera ſans peine, à votre eſprit, un grand nombre de ſemblable; mais, ſi elle eſt ſimple, faites les efforts qu'il vous plaira, vous n'en trouverez point de plus belle, ſi ce n'eſt que vous ſoyez d'un eſprit beaucoup ſupérieur, ou d'une expérience dans l'art d'écrire bien plus avancée que celle de l'Au-

teur. Car cette simplicité a de différens degrés de perfection, comme tous les objets qui se présentent à nous.

Mais si nous voulons mettre à profit les deux vûes que nous avons proposées jusques ici, il faut nécessairement avoir quelques connoissance des défauts que l'on trouve dans les Auteurs les plus parfaits. Car on n'écrit point ici pour instruire des personnes du commun, & l'on ne veut donner que des remarques un peu curieuses.

La premiere est, que *l'on ne doit pas se servir trop souvent, ni trop long-temps de Métaphores*. On s'en est beaucoup corrigé en ce siécle; & à mesure que l'on y a pris le goût de la vraye éloquence, tout cet amas pompeux de faussetés éclatantes a disparu. Les Savans du siécle passé, qui s'en étoient remplis dans la lecture de quelques Anciens, crurent que leur stile en seroit embelli. Mais il y avoit alors pour le moins, un aussi étrange caprice sur l'éloquence, que sur les opinions. Au sortir des ténébres profondes où les siécles précédens avoient été comme assoupis, on se réveilla tout d'un coup, & alors on ne sût pas encore assez distinctement quel étoit le meilleur parti.

L'usage des expressions figurées & métaphoriques a été le premier aboli, dès le mo-

ment que l'on a commencé de voir plus clair à ce que l'on devoit dire.

Le génie François, qui est vif, naturel & sincére, ne put supporter ces discours languissans, artificiels & embarrassés. Il nous est resté néanmoins quelques Métaphores, & il ne nous déplaît pas de voir des *feux* à la colére & à l'amour. Mais ces expressions sont devenues propres & littérales, & elles ne peuvent tromper personne.

La seconde remarque est, que *ce seroit une faute inéxcusable de passer d'une Métaphore, par laquelle on auroit commencé, à une nouvelle,* & d'allier ainsi des Images qui n'ont nulle rapport entre elles. Quand on est attentif à bien écrire, on sait continuer & soûtenir la même idée. *Je le pleins*, a dit l'Auteur des CARACTERES (1), *je le tiens échoué; il s'égare & est hors de route. Ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & que l'on arrive au délicieux port de la fortune.*

Vous voyez qu'il a eu soin de ne mêler rien d'étranger à la premiere image qu'il a donnée pour exprimer ce que le Riche pense quelquefois de la conduite du Philosophe. Celui-ci est représenté comme sur la mer. Le Riche prévoit qu'il y échouera. Il le voit hors de route. Il juge que ce n'est

(1) La Bruyere.

pas ainsi que l'on prend le vent ; & qu'il n'arrivera pas au port de la Fortune. Il n'y a pas là un seul terme qui ne soit allié l'un de l'autre.

Il auroit fait naufrage au port, si après toutes ces expressions tirées de la navigation, il lui étoit arrivée de dire : *Ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & que l'on bâtit sa Fortune.* Cette nouvelle image de bâtiment jointe à celles de marine qui précédent, auroit produit un effet désagréable ; au lieu que tout étant bien uni, le discours en devient clair & aisé.

La troisiéme remarque ressemble à celle-ci, & consiste à avertir que *l'on ne doit jamais passer d'une personne à une autre dans la même Période.* Ce que l'on peut dire aussi des *Nombres*, & de ce que les Grammairiens nomment les *Modes* & les *Temps* des Verbes.

Je veux bien donner un exemple de cette faute, tiré d'un Auteur extraordinairement régulier pour son sujet & pour son stile. *Tout ce qui est ici bas*, dit cet Auteur si exact, *n'a point de consistence.* Il falloit en demeurer-là : mais on veut faire une Période. C'est pourquoi on ajoute ; *& ce mouvement perpétuel des Créatures*, (Vous remarquez déja que l'on passe d'un sujet indéfini, *tout ce qui est ici-bas*, à un qui est déterminé, *& ce mouvement perpétuel des Créatures*, qui n'ont

qu'une liaison apparente par la Conjonction; & qui n'en ont point dans le sens.) On continue : *qui prennent la place les unes des autres ;* (ce qui ajoûte une image tout-à-fait inutile, puisqu'elle étoit assez marquée par le défaut de consistence & par le mouvement perpétuel) *rend comme un hommage continuel à l'immutabilité de Dieu, qui est seul toujours lui-même.* Je dis que ces queues de Périodes les rendent embarrassées, confuses, surperflues ; & que c'est-là véritablement un stile de Déclamateur.

On pourroit dire la même chose de cette maniére : *Tout ce qui est ici-bas n'a point de consistence, & rend comme un continuel hommage à l'immutabilité de Dieu.* Et même il y a des gens assez exacts pour ne permettre pas que l'on joigne de si près une proposition affirmative avec une négative.

Je ne dis rien de cet hommage que *le mouvement* rend à *l'immutabilité.* C'est une pointe qui ne fait rien à mon sujet.

Pour y revenir. Si des Auteurs de l'exactitude la plus accomplie tombent dans ces sortes de fautes, que sera-ce des Auteurs vulgaires ? Ces remarques leur paroîtront trop sévéres, parce qu'ils sentiront peut-être qu'ils ne sont pas en état de les pratiquer.

Tout ce que je puis faire présentement en leur faveur, c'est de ne leur en pas proposer un

plus grand nombre. On ne parle que d'Observations sur la Langue : mais on ne passe pas plus loin que d'examiner si un terme est du bel usage, & depuis quand on s'en sert. Dites-moi, je vous prie, votre discussion ne peut-elle avancer plus loin. Un ouvrage sera-t-il parfait quand il ne sera composé que de mots fort choisis ? Si telle est votre pensée, vous êtes aisé à contenter : mais il y a beaucoup de gens plus difficiles, parce qu'ils sont plus délicats.

CHAPITRE II.

De l'honnêteté des Expressions.

J'ETOIS autrefois trop indulgent, & je suis peut-être devenu trop austére. Dans le feu de l'âge, en ces premiers embrasemens des passions, on ne sait ce que c'est que cette sage froideur d'une vie un peu plus avancée. On voit avec plaisir que des Auteurs admirés chez les Anciens & les Modernes, ont aimé les mêmes folies où le penchant nous entraîne.

Le libertinage & les débauches du stile de Pétrone n'ont rien alors qui rebute. C'est avec la derniere impudence que l'on en représente encore les déréglemens (1); & comme si ce

(1) Voyez ce qui a été dit en faveur de Pétro-

n'étoit pas assez de toutes les hardiesses que l'on a dans ses *Fragmens*, on regrette la perte de ce qui y manque, de même que si l'on avoit perdu ce qui peut conserver l'honnêteté parmi les hommes.

Je m'avise peut-être trop tard de faire ces réfléxions ; mais c'est ordinairement lorsque l'on est arrivé où l'on vouloit aller, & que l'on parle du chemin que l'on a fait & de la route que l'on a tenue, que l'on s'apperçoit de ses égaremens.

C'en est un, & je ne sai s'il y en a quelque autre plus extrême, que de s'adresser à tous les hommes de son temps, & à tous ceux qui viendront dans la suite des siécles, sans avoir rien que de malhonnête à leur dire.

C'est ne savoir pas qu'il y a un orgueil secret au fond de l'ame, qui nous oblige de nous offenser de ces maniéres trop libres, comme d'un manquement de respect. Cet orgueil fait retentir bien haut les noms magnifiques de la gloire, de la bienséance & de l'honnêteté publique.

Que si l'orgueil se taisoit, & que l'on eût l'art de lui imposer silence, ce qui est bien difficile, la vertu ne se tairoit pas. Elle n'a

ne, par M. Adrien de Valois, dans la Préface de l'édition de cet Auteur faite à Paris en 1677. & M. Nodot, dans la Préface de sa traduction de Pétrone.

pas encore abandonné tellement le genre humain, qu'elle ne lui ait laissé beaucoup d'amour & d'admiration pour elle. La pudeur de tout un sexe s'armera toujours pour sa défense; & la plûpart des hommes ne sont occupés que pour elle.

Le plaisir même, je dis le plaisir permis & indifférent, deshonore quiconque le cherche avec affectation, ou qui le procure à autrui. Ainsi, je ne sache pas de Satire, renfermée en un seul mot, plus offensante que celle d'être nommé l'*Intendant des plaisirs de Néron.*

Si je me déclare si franchement contre moi même, par le désaveu des louanges que j'ai données à Pétrone, il faut s'attendre que je n'épargnerai pas la plaisanterie de Ciceron dans son ORAISON pour Cœlius.

Je demeure d'accord qu'il étoit nourri dans le monde & dans les affaires, qu'il s'éleva par son mérite beaucoup au dessus de sa naissance; qu'il fut égal en dignité à Pompée & à César.

Mais certainement il s'oublia lui-même, lors que se laissant aller au penchant de la raillerie, il reprocha, en plein Sénat, à *Clodia* qu'elle avoit fait coucher avec elle son jeune frere, *propter nocturnos quosdam metus.* On entendit fort bien l'équivoque; & je suis étrangement surpris qu'un si grand homme

reprochât avec un seul trait d'ironie, un si grand crime à Cœlius, s'il le croyoit véritable, ou qu'il se donnât la liberté de l'en accuser, s'il ne le croyoit pas.

Il seroit à desirer que ce qui a été ordonné à l'Orateur, le fût à tous les Auteurs, & même aux Poëtes : *Virum bonum Oratorem esse oportet.*

On avoit extrémement oublié ce précepte dans notre Langue. Nos anciens Poëtes François étoient presque tous dans le défaut d'écrire fort impurement. Desportes est un de ceux qui y sont tombés avec le plus d'affectation & d'effronterie.

Mais depuis que Voiture, qui avoit l'esprit fin, & qui voyoit le monde le plus poli, eut évité cette basse maniére avec assez d'exactitude, le Théatre même n'a plus souffert que ses Auteurs ayent écrit aucune parole trop libre. Ainsi toute cette licence n'est plus supportée, même dans les conversations les plus familiéres ; & si notre siécle n'est pas plus chaste que les précedens, du moins il fait sauver les apparences, & se parer des dehors de la vertu.

Notre délicatesse va plus loin, & on n'aimeroit pas aujourd'hui la description d'un objet rebutant. C'est tout ce que l'on peut permettre à une personne malade de conter son mal. On la soulage en l'écoutant avec un peu

d'attention. Mais cette complaisance que l'on a pour son infirmité, n'est pas une excuse pour elle, principalement si elle fait un trop grand détail.

Mais, excepté cette occasion, il n'est pas possible de faire une description supportable de choses pour lesquelles on a naturellement de l'aversion. Cependant ç'a été un défaut de beaucoup d'Auteurs. Buchanan a décrit une vieille avec toutes les figures de sa Rhetorique. Saint-Amant a fait une chambre de débauchés avec toute la naïveté de son stile. C'est de la Rhétorique & de la naïveté perdues mal à propos.

Nous voici encore à Ciceron. Ce Consul devoit-il, parlant contre Pison, en présence du Sénat, se servir de termes qui représentent le plus fortement les plus sales circonstances de l'yvrognerie? Sa description est chargée d'un détail qui ne peut être que fort rebutant & très-désagréable.

Catulle pouvoit aussi donner aux ANNALES de Volusius un autre terme que celui de *cacata carta* (1). Ce Poëte, qui prétendoit à la finesse du stile, devoit s'abstenir d'une Epithete si grossiére & si libre.

Martial a cherché un détour pour louer la netteté de sa Chienne: mais en le cherchant il est tombé dans une expression fort mal pro-

(1) CATULL. *Carm.* XXXVI

pre : *Gutta pallia non fefellit ulla* (1). Il étoit plus à propos de n'en point parler.

Sans doute que ces Auteurs étoient gâtés par leur mauvaise morale. Il y avoit en ces temps, quelque beaux qu'on nous les fasse, de si grandes obscurités sur ce que c'est que la vraye bienséance, qu'ils n'ont pas eu un Auteur qui l'ait observée exactement.

Mais, en voulant éviter ce défaut, prenez garde de ne pas tomber dans une faute fort commune en nos jours. On nous fait de si belles peintures des passions & des vices, jusques dans la Chaire, que l'on ne s'apperçoit presque point de ce qu'ils ont de plus difforme. On fait cacher ce qu'il y a d'impie ou d'extravagant dans les mœurs les plus pernicieuses, pour ne laisser voir que ce qu'il y a de conforme à la foiblesse & à la fragilité du cœur.

On seroit trop effrayé d'en connoître l'impiété. Personne ne veut s'attirer la vengeance du Ciel. On seroit humilié d'en pénétrer l'extravagance. On ne veut point être ridicule. Mais d'être foible, d'être fragile, ce n'est qu'être né homme ; & personne ne pense à avoir honte de sa naissance, ni de sa destinée.

J'aimerois donc mieux encore un Portrait

(1) MART. *Epigr. Lib.* 1. *Ep.* 110.

qui représenteroit fidelement les choses, que ces portraits flateurs qui fortifient les hommes dans leurs fausses opinions, ou dans leurs désordres ordinaires.

N'allez pas néanmoins, sur les traces de Juvenal, présenter les traits les plus grossiers des plus grands déréglemens. En vain un Auteur si libre & si impudent me veut faire haïr les excès de Messaline. Je le hais encore plus qu'elle, & les débauches de son esprit, marquées dans la hardiesse de son stile, me scandalisent plus que celles des femmes les plus emportées par la fureur de leurs passions (1).

J'aime mieux son Traducteur (2) que lui. Il a eu grand soin de conserver l'honnêteté de son stile en une si mauvaise compagnie. Il n'a ôté aux Satires de son Auteur, que que ce qui pouvoit empêcher de les lire sûrement. La belle indignation contre les vices

(1) Quelques autres Ecrivains ont aussi blâmé Juvenal d'avoir représenté les impuretés des Romains avec trop de liberté : mais M. de la Valterie l'a justifié dans la Préface de sa traduction de Juvenal & de Perse, publiée en 1682. Au reste, on m'avoit assûré que M. de la Valterie étoit l'Auteur de cette Piéce : ce passage m'empêche de le croire.

(2) Le Pere Tarteron, qui donna en 1689. une traduction de Juvenal fort élégante, mais peu fidéle.

de Rome, le feu du Poëte, sa vivacité, jusques au ton de déclamateur, qui étoit le vrai caractére de Juvenal, il l'a laissé tout entier. Et qu'on ne me dise pas que la Satire dépouillée de ces emportemens en seroit moins agréable: car il est constant que le sel de la fine raillerie en fait seul tout l'agrément; & qu'au contraire, la grossiéreté d'un déchainement sans mesure, ne peut manquer de déplaire aux esprits qui ont quelque délicatesse. Ce qui est aisé à justifier par l'exemple de Monsieur Despreaux: car y a t-il quelque Ancien qu'on lise avec plus de plaisir? Cependant peut-on porter plus loin que lui la discrétion & la retenue?

Sa Muse toujours chaste, toujours honnête a sû poursuivre le vice, & le condamner comme la vertu le condamne elle-même, par sa lumiére, par son éclat. Car ce seroit outrer les choses, & les pousser jusqu'à la derniére rigueur, que de remarquer qu'il pouvoit bien ne donner aucun rang à *la Neveu* dans ses ouvrages (1). Ce qu'il en dit est si bref, qu'il mérite d'être excusé, si c'est une faute; & si ce n'en est pas, il faut avouer qu'il a appris que l'on peut quelquefois parler d'une

(1) *Et combien la Neveu devant son Mariage*
A de fois au Public vendu son Pucelage.
SAT. IV. VS. 33.

telle personne, mais avec tous les temperamens dont il se sert à propos, en un ou deux mots, & encore fort honnêtement.

Ce n'est pas ainsi que Lucréce en a usé sur la fin d'un de ses Livres (1). Il falloit avoir les veines allumées d'un flambeau de l'Amour, un bûcher tout entier embrasé dans le fond de l'ame; ou, sans me servir de ces grandes expressions, il falloit être fou, comme en effet il l'étoit, pour nous peindre fort au long, & avec des circonstances extravagantes & sales, les songes & les illusions d'un jeune homme.

Plus j'y fais d'attention, & moins je trouve les causes pour lesquelles on s'entête d'un Auteur si emporté. Quand il veut faire le sérieux & le discoureur, d'abord c'est un homme perdu, qui ne sait ce qu'il dit. Témoin ce Vers que j'ai ouï citer souvent si mal-à-propos:

Primus in orbe Deos fecit timor (2).

» La crainte a fait accroire aux hommes

(1) Liv. IV.

(2) L'Auteur se trompe: cet hémistiche n'est point dans Lucréce. On le trouve dans Stace (THEB. *Lib.* III. vs. 661.) & parmi les FRAGMENS de Pétrone, (p. 676. *Ed. Burm*, 1709.) qui l'aura apparemment pris de Stace.

» qu'il y avoit des Dieux ». Car si on lui demandoit qui est-ce qui a fait naître cette crainte ? Ne seroit-il pas obligé de répondre, que c'est l'idée naturelle que les hommes ont de la Divinité ? Car la crainte & les autres passions ne sont en nous que par les objets qui les excitent par le moyen de l'imagination ou de la pensée.

Que, si je trouve en moi l'idée de la Divinité, avant que j'y trouve la crainte que je dois avoir pour elle, c'est donc cette crainte qui est l'effet, & non pas la cause de la pensée que j'en ai. Ne faut il pas avoir bien peu de pénétration, & d'étendue d'esprit, pour n'aller pas jusques-là ?

S'il veut descendre de cet état, qui ne lui convient pas, pourquoi faut-il qu'il aille perdre d'assez belles expressions, pour représenter des choses impertinentes, pour s'y arrêter long-temps, & pour ne laisser point sans l'épuiser un aussi ridicule sujet que celui des songes d'un âge qui n'a rien, même pendant le jour, qui mérite un peu d'attention ?

Si c'est là de la beauté, de la délicatesse, de l'érudition, j'applaudis à la grossiereté de nos jours, qui ne supporteroit pas certainement une licence si dereglée, en quelque Auteur que ce fût.

Je voudrois bien pouvoir excuser Ausone,

cet illuſtre Conſul Gaulois (1): mais la ſuite de cette remarque me porte, malgré que j'en aye, à parler de lui, & à en a parler mal. Qu'y avoit-il de plus beau que ſon action de graces à l'Empereur ſur le ſujet de ſon Conſulat ? Pline ſecond lui auroit envié cet ouvrage. Qu'y avoit-il de plus ingénieux que le ſupplice de Cupidon aux Champs Elyſiens (2), & que ces peines & ces reproches que lui firent ſouffrir les Héroïnes, qui avoient toutes quelque ſujet de ſe plaindre de lui ?

Il a fallu, pour le malheur de ſa réputation, qu'il ſe ſoit amuſé à l'occupation du monde la plus indigne d'un honnête homme (3). Jugez quelle perte de temps il a faite en s'amuſant à raſſembler tantôt un commencement de Vers de Virgile, tantôt une fin; à lier toutes ces parties ſi differentes les unes des autres, pour en compoſer un ouvrage tiſſu de textes.

Que dirai-je de ces expreſſions de Virgile, où il ne fait entrer que tout ce que l'imagination la plus dereglée peut ſe repréſenter de plus mal-honnête ?.

A dire vrai, voilà une peinture étrange de l'homme. Celui qui eſt Auteur d'un ou-

(1) Voyez ſon Article dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle.

(2) *Cupido cruci-affixus.*

(3) *Cento nuptialis.*

vrage sérieux qu'il adresse à un grand Empereur, qui a de l'esprit & de l'érudition, comme on le voit assez en beaucoup d'autres endroits de ses Livres, est le même néanmoins qui prostitue ses Muses, & qui forme un ouvrage infame avec des morceaux d'une Poësie fort honnête en elle-même.

Ce n'est point être trop farouche, que de condamner toutes ces insolences. Ce le seroit être au gré de beaucoup de gens, que de condamner Virgile lui-même sur l'entrevue d'Enée & de Didon, dans cette Caverne du IV. de l'ENEÏDE:

Speluncam Dido, Dux & Trojanus eandem
Devenient.

Ce seroit ne l'être pas moins, que de condamner Homére sur ce qui se passa entre Junon & Jupiter sur le Mont Olympe.

Ces deux grands & illustres Auteurs ont évité mille occasions où tout autre se seroit perdu. Si Pâris & Helene se parlent dans l'ILIADE, ce n'est que pour se faire des reproches. Calipso, Circé, les Sirénes de l'ODYSSE'E, n'ont rien qui allarme la pudeur. Ulysse n'abuse point des bontés de la Princesse Nausicaa.

Quand on a l'ame grande, élevée, noble; que le génie est vaste, que l'imagination est

nette & bien arrangée, on ne descend point aux bassesses que je condamne ici.

CHAPITRE III.

De la justesse du raisonnement.

LES qualités par lesquelles on prétend se faire valoir, sont ordinairement celles que l'on n'a pas. Louer une perfection qui vaut son prix par elle-même, n'est point un titre sur lequel on ait droit d'en avoir la propriété. L'orgueil se forme à lui-même ce titre spécieux. Mais il y aura toûjours beaucoup de différence entre estimer ce qui mérite de l'être, & le posseder effectivement.

Les exemples n'autorisent point un défaut; & je ne veux point y tomber, quoiqu'il soit aisé de voir que les Auteurs du monde les plus estimés, & qui ont les premiers fait éclater si haut la gloire du bon sens, n'ont pas laissé de s'en éloigner toutes les fois qu'il y a eu occasion de faire valoir les opinions dont ils s'étoient déclarés protecteurs.

L'entêtement, qui est une disposition d'esprit la plus contraire à la raison, étoit néanmoins leur bon sens, & il n'y avoit pas de

terme plus équivoque & plus embarrassant que celui-là dans leurs discours.

Le Cartésien regarde comme l'effet d'une lumiére nouvellement descendue dans les esprits, tout ce qu'il médite sur le différent arrangement des parties; & il se représente le systême ancien comme un amas confus de ténébres.

Cependant, au même temps qu'ils s'applaudit de la découverte de la matiére subtile, & des effets qu'il lui attribue, le Philosophe ancien le regarde en pitié, & dit en lui-même, que tout ce qu'il avance n'a rien de plus évident que les qualités occultes d'Aristote.

Ce qui m'a fait penser plus d'une fois, que l'on ne peut se flater d'être parvenu à une assez grande justesse de raisonnement, jusqu'à ce que l'on se voye délivré du joug des opinions d'autrui, & de la dépendance servile d'une Style attaché au caractére ou au parti de certaines gens.

Il y a quelques années qu'il y eut dans la Langue Françoise une espéce d'inondation générale de certaines maniéres de parler. On n'osoit plus se servir de la premiére personne; & un Médecin qui demandoit des nouvelles à un malade, n'avoit point d'autre réponse, sinon que l'*on avoit passé mal la nuit*, que *l'on avoit senti de grandes douleurs*, que *l'on étoit dans une extrême foiblesse*. Et comme l'in-

térêt du Médecin l'obligeoit à avoir de la complaisance pour ce jargon, il ne manquoit pas de répondre. *On vous ordonne, on vous conseille, on vous prie, &c.* En un mot, tout se traitoit par cette maniére, non seulement dans les entretiens, mais encore dans les Livres (1).

C'étoit de la modestie & de l'humilité toute pure que de parler ainsi. Pour moi, je dis que c'étoit de l'hypocrisie & de l'affectation dans ceux du premier ordre, & de la plus basse & de la plus servile imitation dans les subalternes.

Il y a une différence considérable entre les sentimens d'autrui & les miens; & je suis obligé d'exprimer cette différence. Si j'ai à parler d'une disposition qui soit dans l'esprit & dans le cœur de tous les hommes, alors je puis dire, en parlant, par exemple, de l'estime que tous les hommes font de la vertu; *On a tant de penchant pour revenir au premier état où l'on avoit été destiné par le Créateur, que*

(1) Les Jansénistes de Port-Royal affectoient de parler par *On*; & M. Bayle croit qu'ils avoient appris cela de M. Pascal. Voyez le DICTIONNAIRE *critique*, à l'Article PASCAL, Rem. (*M.*) M. de Saint-Evremond nous apprend que *cette maniére de s'exprimer en tierce personne, fut introduite à la Cour par M. de Turenne.* Voyez sa *Lettre* à M le Prince d'Auvergne, Tome V. pag. 379.

toutes les fois que l'on fait attention à la beauté de la vertu, on ne peut s'empêcher de l'estimer & de l'aimer. C'est à représenter ces dispositions générales de l'ame que cette maniére est parfaitement bien employée. Mais lorsqu'il s'agit d'un sentiment particulier, de mon opinion, de mon goût, je soûtiens que ç'a été une faute de bons sens de s'expliquer indéfiniment, & de n'oser dire quand on a reçu un bienfait, *je vous remercie*, & au lieu de cela d'aller chercher, *on vous est extrêmement obligé* (1).

Cependant je hais beaucoup le Livre d'un Auteur nouveau, pour la liberté qu'il s'est donnée de se mêler mal à-propos dans tous les sujets qu'il a traités. Un Livre est une conversation générale que l'on se propose d'avoir avec un grand nombre de lecteurs.

Je ne puis souffrir que vous tiriez vos preuves d'une infinité de petites Historiettes dont vous me cachez toutes les circonstances, & dont vous déclarez même dans la Préface que vous supposez les noms.

D'ailleurs, vous en contez de toutes sortes, de sérieuses, de plaisantes, de conscience;

(1) Monsieur Pascal disoit que la *Piété Chrétienne anéantit le MOI humain, & que la Civilité humaine le cache & le supprime.* Voyez l'ART DE PENSER, III. Partie, Chap. xx.

de galanterie: vous connoiſſez la Cour, la Ville, la Campagne; ſur tout les Communautés & les Prédicateurs. Enfin, vous avez ſupprimé votre nom: mais il n'y a point de Lecteur habile qui n'ait reconnu votre profeſſion.

Cette liberté que je reprend en ce Livre, eſt ſans comparaiſon plus excuſable dans les ESSAIS DE MONTAGNE. Il eſt vrai qu'il dit un peu trop naïvement ſes penſées & ſes inclinations, & que lorſqu'il a fait quelques digreſſions, il en revient toujours à lui-même, qui eſt le ſujet de ſon ouvrage. Mais en ramenant ſon Lecteur chez lui, il a toujours dequoi lui plaire & le réjouir. Ce n'eſt point un hôte importun. Quand la converſation lui manque, il a des amis qui la ſoûtiennent, juſqu'à ce qu'il ait un peu reſpiré. On y entend avec plaiſir les Anciens & même quelques Modernes; & il ſe fait par ce mélange une variété qui plaît toûjours.

Il y a eu beaucoup d'affectation à blâmer cet Auteur, & on a vû peu de certains Livres où il ne ſoit extrêmement maltraité (1). Cependant ces Auteurs l'ont lû eux-

(1) M. Nicole dans l'*Art de penſer*, & le Pere Malebranche dans la *Recherche de la Vérité*, ont pris à tâche de décrier Montagne; ce qui a donné lieu à M. de la Bruyere de faire cette réfléxion: *Deux Ecrivains dans leurs Ouvrages*, dit-il, *ont blâmé*

mêmes, & on le lira toûjours. Je ne veux pas entreprendre ici son apologie. Qui est l'Auteur qui n'a point eu ses défauts ? Celui de parler franchement de soi-même n'est peut-être pas plus grand que celui d'affecter de n'en parler jamais, lors même que la suite du discours y oblige.

Au lieu donc d'entrer dans une discussion plus étendue, j'aime mieux avancer présentement, que la source & l'origine de la justesse du raisonnement, soit pour les pensées, soit pour les expressions, consiste dans l'indépendance & la liberté de l'ame.

Il y a assez d'idées naturelles de la verité; assez de maniéres naturelles de l'exprimer, si on vouloit avoir plus d'attention sur soi-

Montagne, que je ne crois pas, aussi-bien qu'eux; exempt de toute sorte de blâme : il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle maniere. L'un ne pensoit pas assez pour goûter un Auteur qui pense beaucoup; l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles. LES CARACTERES *ou les Mœurs de ce siécle.* Chap. *des Ouvrages de l'esprit*, p. m. 31. On prit le parti de Montagne contre M. Nicole, dans un Livre imprimé à Paris en 1668. sous ce titre: RE'PONSE *aux injures & railleries écrites contre Michel de Montagne dans la Logique de P. R.... par Guillaume Berenger.* Monsieur de Saint-Evremond étoit un des Admirateurs de Montagne. Voyez le III. Tome de ses OEUVRES.

même, que sur autrui; c'est justement les regards sur autrui qui gâtent tout, jusques à la raison & au bon sens. Comme chacun a un certain ton de voix qui lui convient, & qu'il seroit ridicule à un autre de suivre servilement; de même chacun a une certaine maniére d'entendre & de parler. Quiconque ne parlera que selon ce qu'il pense, ne dira pas toujours des choses merveilleuses, mais il n'en dira point qui lui attirent une censure raisonnable. Personne n'est obligé de penser au-delà de ses lumiéres, & on ne sort jamais du bon-sens que parce que l'on veut aller plus loin.

Je ne donne point ici des excuses à la paresse ou à la stupidité : car quand on sait se servir de ce que l'on a reçu de la nature, il ne laisse pas de croître avec le temps; & ce Docteur si vanté dans les Ecoles (1), dont il est devenu le chef, paroissoit stupide dans les premieres années de ses études. Son bonheur fut de n'avoir qu'à suivre une route qui étoit déja tracée. Dans le temps grossier où il parut, il n'y avoit nulle connoissance des Langues ni des belles Lettres. C'étoit assez d'arranger à des Clercs & à des Moines chaque preuve, de proposition en proposition. On ne pensoit alors qu'à remédier à l'ignorance la plus épaisse.

(1) Saint Thomas.

Pour exceller dans ce genre de ſcience, un peu de maturité d'eſprit ſervoit pour le moins autant que plus de vivacité. Le *Docteur ſubtil* (1), qui ſuivit de près, penſa perdre tout par trop de fineſſe ; & je ne ſai ce que cet eſprit n'auroit point entrepris, s'il ne s'étoit trouvé borné par la méthode de ſon ſiécle, qui conſiſtoit à ne s'éloigner point des formules de *Pierre Lombard*, Maître de toutes les Queſtions Scholaſtiques, dont on a fait dans la ſuite ſi peu de cas.

Il eſt vrai qu'il y a des révolutions dans la République des Lettres comme dans tous les Etats, & que les affaires, les goûts & les inclinations ont leur durée.

Il eſt du bon ſens de s'accommoder au temps où l'on ſe trouve. Tous les ſages l'ont fait. Je ne parle que de la maniére extérieure. On ſe prête par-là à la ſociété des hommes ; mais on n'y engage jamais juſques à la liberté de ſon raiſonnement. Car, ſi l'on meſure bien le ton de ſa voix à l'oreille de ſes auditeurs, & ſi ce ſeroit être ridicule que de crier en préſence d'un petit nombre de gens, auſſi haut que devant une nombreuſe aſſemblée d'auditeurs ; de même, la meſure des choſes, ou des maniéres de les propoſer, doit être priſe de la différente diſpoſition des temps où l'on parle.

(1) Duns Scotus.

Je ne saurois rendre l'homme toujours constant. Il y a trop de choses qui contribuent à son inconstance. Le même mouvement qui fait succeder les siécles en la place les uns des autres, leur apportent de nouvelles maniéres. Il faut céder à cette impression puissante, si ce n'est que l'on soit né dans un rang assez considérable, ou que l'on se trouve dans une place assez illustre, ou que l'on sente en soi-même assez de force de génie pour faire changer quelquefois le goût de son siécle.

On a vû des Rois qui ont fait disparoître de leur Cour, la raillerie, les amusemens, & tous les autres plaisirs badins, par la profonde sagesse qu'ils faisoient paroître dans toutes leurs actions. On a vû la vigilance & l'activité des Ministres, réveiller la paresse des Courtisans les plus oisifs, & les appliquer, par émulation, aux travaux sérieux & utiles de l'Etat. On a vû enfin la solide Eloquence des grands Orateurs de notre temps, bannir des discours publics, les pointes, les jeux de mots, & les faux brillans, dont le goût avoit tant régné dans le siécle passé.

Mais il faut être véritablement grand pour changer ainsi tant de goûts différens, & pour les réunir. C'est une espéce de conquête qui vaut son prix; & la seule pensée de ne suiv

vre que soi-même, & d'obliger les autres à nous suivre, est déja héroïque.

Celle de ne soumettre son raisonnement à personne, en approche de bien près. Il faut de la hardiesse pour aller seul, principalement aujourd'hui que l'on ne parle dans les Livres de Morale que des défauts du genre humain & de ses égaremens. Il semble que la voye de la vérité est fermée, & que l'on ne trouve de tous côtés que des erreurs inévitables.

Mais que peuvent les erreurs contre un esprit un peu ferme, lequel désoccupé de tous les embarras des cabales qui partagent le monde, ne consulte, pour juger d'une chose, que ce qu'elle est en elle-même?

Quel plaisir ne goûte-t-il pas à découvrir la vérité, qui est enfermée dans l'idée que la nature nous donne de chaque chose!

Ce qui fait que tant de discours, ou prononcés ou écrits, ne persuadent point, c'est qu'il y a peu de gens qui les établissent sur les principes dont tous les hommes ont en eux-mêmes une conviction intérieure.

Tout le secret de la persuasion consiste à les appliquer à ces premieres vérités. Il n'y a que l'homme qui puisse se convaincre lui-même. Les convictions de docilité ne durent pas, & ne font nul effet. Mais depuis que

vous avez mis la lumiére d'autrui dans vos intérêts, & que vous avez découvert à l'homme que c'est lui-même qui pense & qui juge de cette maniére, attendez tout de sa confiance & de l'exécution de ses desseins.

Mais évitez avec un grand soin la faute d'un Auteur de la premiere réputation (1), qui veut que tous les hommes conçoivent les choses tout de même qu'il les a conçûes lui-même. Je ne sai si dans quelques autres occasions je n'en parlerai point ; & je me suis déja étonné qu'une société puissante, qu'il n'a pas épargnée, ait eu toujours de fort grands égards pour lui.

Ce que j'ajouterai, est que je ne puis le croire lorsqu'il dit que les hommes n'errent jamais en tirant d'un principe ou d'une définition, les conséquences qui y sont renfermées. Car c'est-là, si l'on veut y faire attention, que la fausseté d'esprit paroît davantage. Ainsi, au lieu d'être de son sentiment, & d'enseigner que l'on erre aux principes, & non aux conséquences, je soûtiens que c'est aux conséquences que l'on se trompe, prin-

(1) M. Nicole, Auteur de l'ART *de penser*, & de la Version Latine des LETTRES *Provinciales*, de M. Pascal contre les Jesuites, qu'il a accompagnée d'un Commentaire. Voyez dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle, l'Article NICOLE.

cipalement lorsqu'elles ne sont pas immédiates, & non aux principes.

Mais il étoit de l'intérêt de son Ouvrage de décréditer les régles de la Logique d'Aristote. Pour moi qui n'ai nul intérêt de les loüer, je ne laisse pas de voir fort distinctement qu'elles peuvent servir beaucoup pour faire sentir aux esprits faux qu'ils ne raisonnent pas conséquemment. Mais qui est-ce qui ne le voit aussi bien que moi ? N'est ce pas la même chose que pensoit autrefois Horace, en nous donnant pour le premier & le plus important précepte de l'Art Poëtique, d'où l'on peut tirer des régles pour tous les ouvrages d'esprit, qu'il falloit avec un grand soin conserver l'unité dans tout ce que l'on avoit à faire ? *Sit simplex quodvis dumtaxat & unum*. Cette unité si chérie des Anciens est-elle autre chose que la justesse du raisonnement ?

Que si vous voulez en être plus persuadé, considérez un moment ce qu'il dit de l'image qu'il met à la tête de cette admirable Epître. Y trouve t-il un plus grand défaut que celui de la disproportion qui est entre les différentes parties qui la composent ?

En effet, si Descartes a mérité des louanges en ce siécle, peut-on louer son systême par un plus bel endroit que par la suite & l'arrangement de ses parties ?

J'ai un Livre de MEDITATIONS CHRETIENNES sur les vérités de la foi. L'Auteur étoit un saint homme, je le veux croire sur sa réputation. Mais comme il l'avoit écrit en Latin, parce qu'il parloit trop mal François, un de ses confreres eut ordre de le traduire, & il y réussit assez bien. Comme il se fait entre un Traducteur & son Auteur une espéce de familiarité fort particuliére, on est plus en état d'en sentir les imperfections. Celui-là s'apperçut bientôt qu'il n'y avoit pas un seul raisonnement attaché directement à son principe. Toutes conclusions indirectes, obliques, qui ne tiroient point leur vérité du principe dont on les faisoit venir. Rectifier ce défaut n'est plus traduire, c'est faire un nouvel Ouvrage.

On n'entend dans la Chaire autre chose que l'Apologie du dessein du Sermon, & de la division ou de la méthode que l'on prétend y suivre. Mais cette Apologie passée, le Prédicateur est le premier à l'oublier : il s'écarte, il fait des digressions, & il arrive à la vie éternelle, sans qu'il ait encore commencé de suivre l'arrangement qu'il avoit promis.

C'est le défaut de ceux qui se sont entêtés de ne parler que poliment, & d'avoir la derniere négligence pour la justesse du raisonnement.

Il n'y eut peut-être jamais, sans en ex-

cepter le temps d'Auguste, une plus florissante éloquence de Latinité, que vers le siécle dernier. Mais il auroit été à souhaiter que les Auteurs, qui n'étoient en cela que des Grammairiens, ou tout au plus d'agréables Déclamateurs, ne se fussent pas mêlés de dogmatiser sur la Religion.

Appliqués à l'étude des Langues savantes, ils ne pûrent raisonner avec assez de justesse sur des matiéres élevées, dont ils n'avoient qu'une connoissance fort superficielle. Il falloit, s'ils avoient été plus sages, borner leur jurisdiction aux Auteurs profanes. Le Févre de Saumur l'a fait de nos jours avec succès; & l'Auteur des REMARQUES sur Horace (1) ira jusqu'au douziéme Volume impunément. Les ANTIQUITE's de Rosin y seront lûes avec moins d'ennui, parce que la lecture du Poëte viendra au secours du Lecteur. C'est un pays libre que celui de ces Antiquités Romaines ou Grecques. Il est permis de perdre du temps à les écrire, ou à les lire, sans être obligé d'en rendre compte qu'à soi-même.

Mais de se mêler des saints Livres, & n'avoir que de l'érudition puisée dans les profanes, c'est sortir de son caractére. Le bon

(1) M. Dacier, qui explique néanmoins plusieurs passages de l'ECRITURE dans ses REMARQUES sur Horace.

sens

sens veut que l'on se mésure avec son sujet & avec son Lecteur. Pour peu qu'il y ait de disproportion, n'attendez plus de justesse.

DE L'ETUDE ET DE LA CONVERSATION.

LA conversation est un bien particulier à l'homme, de même que la raison. C'est le lien de la société, c'est par elle que s'entretient le commerce de la vie civile, que les esprits se communiquent leurs pensées, que les cœurs expriment leurs mouvemens, & que les amitiés se commencent & se conservent.

La conversation de deux amis rend leurs biens & leurs maux communs; elle augmente leurs plaisirs, & diminuë leurs peines. Rien ne soulage tant la douleur que la liberté de se plaindre; rien ne fait mieux sentir la joie que le plaisir de la dire. Enfin, l'homme est tellement né pour être sociable, que cette qualité n'est pas moins attachée à son essence que celle de raisonnable.

C'est agir contre l'intention de la nature que de fuir la compagnie : pour vivre toujours dans la Retraite, il faut être quelque chose de plus que les hommes, ou de moins que les bêtes. Encore y a-t-il quelque commerce entr'elles. Beaucoup de Philosophes, ont soûtenu que les animaux avoient un langage particulier, & plusieurs expériences ont donné lieu de le croire.

Du moins est-il bien vrai qu'il n'y a point d'animaux si farouches sur la terre que certains hommes qui font une profession de mépris & d'aversion pour tout le genre humain; à l'exemple de cet extravagant Citoyen d'Athénes (1), qui ne parloit à personne que pour lui dire de s'aller pendre, & qui prit soin de faire son épitaphe de maniére qu'il pût maudire les hommes après sa mort.

Il faut avoir l'esprit noirci de mélancolie pour mener un vie sauvage, & se tenir toujours dans l'obscurité. Je ne prétens pas blâmer ceux dont notre Religion a consacré la retraite & le silence ; au contraire je les admire ; le principe qui les a portés à choisir une vie si contraire à la nature, nous oblige de les révérer. Comme il n'y a rien de plus rare que la vertu d'un vrai solitaire, il n'y a rien aussi de plus inimitable, & qui mérite mieux nos louanges.

(1) Timon le Misantrope.

Mais il est vrai que parmi ceux qu'une véritable vocation, ou le caprice que l'on prend quelquefois pour elle, ont jetté dans le dégoût du monde, il s'en trouve bien peu qui persevérent jusqu'au bout dans leur condition avec le même zéle. L'état du Solitaire est un état violent pour l'homme : l'instinct naturel qui lui fait aimer la société, se rend à la fin le maître, & lui donne de temps en temps quelque regret de l'avoir quittée. Aprés tout, est-ce vivre, que d'être caché toute sa vie ? Quelle différence y a-t-il entre la mort & la retraite, entre la solitude & le tombeau ?

Il faut donc pour vivre en homme, conférer avec les hommes ; il faut que la conversation soit le plus agréable bien de la vie, mais il faut qu'il ait ses bornes. Il en faut jouir avec choix, & en moderer l'usage avec discrétion. Il n'y a rien de plus utile ni de plus dangereux : comme la retraite trop longue affoiblit l'esprit, la compagnie trop fréquente le dissipe.

Il est bon de rentrer quelquefois en soi ; il est même nécessaire de se rendre un compte exact de ses paroles, de ses sentimens, & du progrés qu'on a fait dans la sagesse. Pour recueillir le fruit de sa lecture & des entretiens que l'on a eus, pour profiter de ce que l'on a vû, il faut du silence, du repos, & de la méditation.

Il faut du temps pour l'étude ; il en faut pour les affaires qui sont attachées à notre profession. La conversation ne peut pas occuper toute notre vie ; ces deux autres devoirs méritent de lui être préférés. L'ignorance est toujours honteuse à un honnête-homme ; sa condition ne l'excuse point, & le monde ne l'instruit pas assez. Quand on sait mêler également toutes ces choses, on se distingue fort de ceux qui ne s'appliquent qu'à une seule.

L'Etude est la plus solide nourriture de l'esprit ; c'est la source de ses plus belles lumiéres : c'est l'Etude qui augmente les talens de la nature, mais c'est la conversation qui les met en œuvre & qui les polit : c'est le grand livre du monde qui apprend le bon usage des autres livres, & qui peut faire d'un homme savant, un fort honnête-homme.

L'Etude enfin, met une plus grande différence entre le savant & l'ignorant, qu'il n'y en a entre l'homme ignorant & la bête ; mais l'air du monde distingue encore plus l'homme poli d'avec le savant. La Science commence un honnête-homme, & le commerce du monde l'acheve.

On a vû néanmoins des génies extraordinaires passer tout d'un coup de la méditation du cabinet aux charges les plus difficiles : mais ces gens-là ne peuvent être tirés en exemple.

Quand un homme enivré de sa Lecture, fait un premier pas dans le monde, c'est presque toujours un faux pas. S'il ne prend avis que de ses Livres, il court fortune de n'être jamais qu'un mal-honnête homme. L'Etude immodérée engendre une crasse dans l'esprit, & gauchit tous ses sentimens; il faut que la conversation de nos amis l'épure & le redresse.

C'est être heureux que de rencontrer un ami fidéle, éclairé, discret: fidéle, pour ne nous rien déguiser; éclairé, pour remarquer nos fautes, & discret enfin pour nous en reprendre. Mais c'est le comble du bonheur de pouvoir croire ses conseils. Il arrive souvent que nous nous faisons un honneur de ne suivre que nos propres lumiéres; semblables aux voyageurs, qui s'égarent faute de prendre un guide, ou de demander le chemin.

Il est vrai qu'un homme qui sent sa force, & qui connoît les avantages de son esprit, qu'un homme, dis-je, qui aspire à la belle gloire, & qui veut élever sa réputation, doit craindre comme un écueil d'être soupçonné de se laisser gouverner.

La dépendance est insupportable à un homme de cœur, & sur-tout celle de l'esprit. Quand on veut exercer une espéce de tyrannie sur la plus libre partie de notre ame, il est mal-aisé de ne se révolter pas contre

la raison, par dépit contre celui qui raisonne.

Il faut bien autant de discrétion pour donner conseil, que de docilité pour le suivre: rien n'est si terrible qu'un ami qui prend avantage de son expérience, qui propose tous ses avis comme des loix, & d'un air de maître qui nous ôte le droit d'examiner ce qu'il dit, & qui veut forcer l'esprit par l'autorité, plûtôt que de le gagner par le discours.

Il ne manque jamais de se donner pour exemple. Il applique à tous propos les remarques de la vieille Cour. Il rapporte ses avantures pour des preuves; il a vû tout ce qu'il avance, tout ce qu'il dit est outré, & la peur qu'il a de n'en dire pas assez pour persuader, fait qu'il en dit toujours trop pour être crû.

Néanmoins, une grande foiblesse à recevoir conseil, n'est pas moins à blâmer, qu'une grande rudesse à le donner. Il est de notre intérêt de surmonter l'une & d'adoucir l'autre. Il faut quelquefois aider à la liberté de celui qui nous avertit, en recevant facilement ses avis.

Un bon conseil perd sa force dans la bouche d'un ami trop complaisant; quand il s'exprime avec force, il pique davantage notre cœur, il réveille mieux notre attention: les

remédes salutaires sont rarement de bon goût, & les Médecins les plus doux ne sont pas les plus secourables.

Nous devons nous regarder comme des malades, tant que nous avons besoin de conseil. Hé! qui n'en a pas besoin? Si l'avis est bon, pourquoi le rejetter, parce qu'il n'est pas donné de bonne grace? Il faut voir si l'on en peut tirer quelque utilité avant que de le rejetter : il ne faut pas même rejetter tous les méchans conseils, de peur de rebuter les personnes qui pourroient nous en donner de bons.

Au pis aller, quand on n'en tireroit point d'autre fruit que d'apprendre à vaincre notre délicatesse, & d'ôter de nous-mêmes ce qui nous déplaît en autrui, n'est-ce pas assez pour nous obliger de les entendre, & d'en savoir gré?

Le mauvais exemple peut servir à nous éloigner du mal, comme le bon à nous exciter au bien : profitons-en de quelque part qu'il nous vienne, de quelque façon qu'il nous soit donné.

C'est à nous à démêler l'or d'avec la terre; on le trouve rarement pur, mais il n'en est pas moins or : c'est la faute de l'artisan, & non pas du métal. ***

On rencontre quelquefois des hommes d'un sens exquis, qui n'ont pas le don de s'ex-

pliquer. Il faut compatir au défaut de leur expression, & profiter de leur bon sens. D'autres ont la facilité de parler, & ne s'attachent qu'à l'écorce des choses. Imitons ce qu'il y a de bon dans leur langage, & pénétrons plus avant dans la vérité.

Il en est d'autres encore qui ont travaillé toute leur vie pour se rendre habiles, & qui n'ont pû se rendre agréables : nous estimons leur savoir, mais leur façon nous rebute : nous serions bien-aises de profiter de leurs connoissances, mais nous ne voulons pas essuyer leur mauvaise humeur.

Un peu de dégoût nous empêche de tirer de leur conversation tout le fruit qu'on en peut tirer ; nous préférons l'entretien d'un flateur ignorant, à la conversation d'un savant homme, quand il est chagrin & sévére. L'autorité qu'il prend sur nous est fâcheuse à la vérité, mais n'est-ce pas un droit acquis par l'âge ? S'il nous fait part de ce qu'il sait, est-ce trop faire pour le reconnoître, que d'avoir une soumission apparente à ses sentimens ?

Je ne veux pas, néanmoins que cette soûmission soit aveugle ; il est juste de nous réserver la liberté de raisonner sur ce qu'il dit : mais il lui faut répondre avec beaucoup de déférence ; il ne le faut contredire que pour nous instruire mieux ; il faut se rendre à la raison,

dès

dès qu'elle paroît, & la trouver belle, même dans la bouche d'un Pédant.

Néanmoins ne recevons pas sa doctrine toute crue; ne nous établissons point d'opinion sur l'opinion d'autrui; car ce n'est que dans la foi *qu'il faut jurer sur les paroles du Maître.*

Pour connoître sainement les choses, il faut être toujours en garde contre la réputation de celui qui les dit: l'air du visage, la façon de parler, la qualité, le temps, le lieu, tout impose. Vous entendez la Cour se récrier sur tous les mots de * * *, parce qu'il en dit quelquefois de bons. L'admiration est la marque d'un petit esprit, & les grands admirateurs sont la plûpart de fort sottes gens. Ils ont besoin qu'on les avertisse quand il faut rire; le Parterre, qui n'a d'autres lumiéres que celles de la nature, juge mieux de la Comédie, que ceux qui embarrassent le Théatre.

Le plus grand secret pour réussir dans la conversation, est donc d'admirer peu, d'écouter beaucoup, de se défier toujours de sa raison, & quelquefois de celle de nos amis, de ne se piquer jamais d'avoir de l'esprit, de faire paroître tant qu'on peut celui des autres, d'écouter ce qu'on dit, & de répondre à propos. Enfin, de pratiquer le précepte du bon Horace.

Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici. (1)

DE
L'AMITIÉ.

LA premiere Amitié qui naît dans le monde, est celle qui se forme dans le sein des familles. L'habitude continuelle d'être toujours ensemble, & de se considérer comme étant de même sang ; les mêmes sentimens dans lesquels on est élevé, la conformité que l'on a les uns avec les autres ; la communication des secrets, des affaires & des intérêts : toutes ces choses contribuent autant à sa naissance que la nature : elles consacrent pour le moins autant le nom de frere, de sœur & les autres, que le lien du même sang. Car, quelque chose que l'on dise de certains sentimens naturels que l'on a eu à la rencontre de ses parens que l'on ne connoissoit pas encore, il est certain que les exemples en sont ou éxagérés ou rares, ou que nous en userions les uns avec les autres comme des étrangers, si nous ne nous étions accoûtumés à

(1) *De Arte Poëtica*, vs. 43.

considérer nos proches comme d'autres nous-mêmes. C'est donc là la premiere liaison de nos cœurs.

Il seroit à desirer que cette premiere amitié durât toute la vie dans le même état qu'elle est en nos premieres années. Mais elle s'affoiblit insensiblement. En premier lieu, par le grand nombre de personnes dont une famille est composée : car c'est un principe certain que l'amitié ne sauroit durer long-temps entre plusieurs personnes. De plus, on sort de sa famille pour s'établir dans le monde. On entre, par le mariage, en de nouvelles alliances, ou par la profession d'une piété particuliere, on sort de sa maison sans avoir le plaisir d'en adopter une autre. Ainsi on se fait d'un côté, en quelque sorte, une obligation d'oublier ses parens ; & de l'autre, un devoir d'en aimer de nouveaux. Que dirai-je de l'intérêt qui divise si souvent les familles ? Quand même toutes ces choses sont réglées, le seul éloignement où l'on est diminue quelque chose de la premiere tendresse. En cet éloignement chacun se forme avec le temps des manieres particulieres, soit pour la conduite de sa vie, soit pour sa fortune, soit pour le gouvernement de sa famille. Le premier lien d'amitié ne sert presque plus ensuite qu'à s'épargner un peu moins que l'on ne feroit si l'on n'étoit point parens, à avoir un peu plus de

curiosité sur leur sujet, & à se mesurer avec assez de soin, pour ne paroître pas inférieur en rien aux autres.

Cela n'empêche pas que lorsqu'il se rencontre des occasions essentielles de se rendre service, on ne se fasse une gloire de n'y manquer en rien. Ainsi, cette premiere amitié qui est tendre dans les premieres années, qui se relâche dans la suite de la vie, paroît néanmoins toujours forte, quand il s'agit de quelque intérêt important. Et pour moi, je croi que de toutes les amitiés, c'est celle-ci qu'il faut ménager avec le plus de soin.

Il y a une seconde espéce d'amitié, qui a aussi ses perfections & ses imperfections, comme la premiere dont nous avons parlé. C'est celle qui se trouve entre un mari & une femme, lorsqu'ils sont entrés sans contrainte dans le mariage, & qu'ils y vivent en bonne intelligence. Elle a quelque chose de l'amitié qui est entre le supérieur & l'inférieur, puisque les Loix ont déclaré que les femmes devoient considérer leurs maris comme leurs maîtres; & que l'honnêteté des hommes les oblige de ne recevoir des témoignages de respect de leurs femmes, que pour s'en désaisir aussi-tôt, & dépendre d'elles par leur propre choix, comme elles dépendent d'eux par les Loix & par la Coutume. Quand on vit ensemble de cette maniere honnête, on est dans

un commerce continuel d'estime; on goûte ce qu'il y a de plus délicat dans la tendresse, on a le plaisir d'aimer & d'être aimé; on se fait même une gloire de son amitié. Je croi que c'est ce mélange de tendresse, ce retour d'estime, ou, si vous voulez, cette ardeur mutuelle à se prévenir par des témoignages obligeans, en quoi consiste la douceur de cette seconde amitié. Je ne parle point d'autres plaisirs, qui ne le sont point tant en eux-mêmes, que dans l'assûrance qu'ils donnent de la parfaite possession des gens que l'on aime. Ce qui me semble si vrai, que je ne crains point de dire que si l'on est assuré d'ailleurs de la parfaite tendresse d'une femme, on en peut souffrir la privation aisément; & qu'ils ne doivent entrer dans l'ordre de l'amitié, que comme des marques & des preuves qu'elle est sans réserve. Il est vrai que peu de gens sont capables de la pureté de ces sentimens. Aussi ne voit-on guéres de parfaite amitié dans les mariages, au moins pour long-temps. L'objet des passions grossiéres ne peut soutenir un si noble commerce que l'amitié. Après qu'il en a fait naître & conservé quelque temps l'ombre & la ressemblance, l'indifférence, le mépris & d'autres nouvelles passions, viennent bientôt les effacer. La contrainte même où l'on est de conserver toujours la même société, diminue quelque chose du prix de la

persévérance. On perd peu à peu l'assûrance que l'on avoit d'être aimé : on entre en des défiances, des jalousies & des inquiétudes : on ne peut guéres se les cacher, dans la nécessité où l'on est de vivre éternellement ensemble. De-là naissent des soupçons, des plaintes & des querelles. Les enfans sont les seuls liens qui retiennent alors les hommes & les femmes dans leur devoir. Ce sont les gages & les fruits de leur premiere tendresse : c'est un intérêt qui les lie au moment que leur cœur alloit à la séparation. Mais quand on a parlé de l'amitié, & quand on en parle tous les jours, ce n'est ni de cette premiere, ni de cette seconde que l'on a entendu parler.

C'est d'une espéce toute particuliere. On veut qu'elle ne soit qu'entre deux personnes ; qu'elle soit des années entieres à se former ; que la seule vertu en soit le fondement ; qu'elle dure toujours ; que ce soit une communication parfaite de toutes choses : en un mot, qu'il se fasse de ces deux personnes une métamorphose si générale, qu'elles se transforment mutuellement l'une & l'autre. Les Auteurs triomphent sur ce portrait. Ils lui donnent encore de plus belles couleurs que je ne fais. Cependant je crois pouvoir soutenir sans témérité, que ces habiles Peintres qui nous donnent de si illustres copies de l'amitié,

n'en ont jamais vû d'original. Mais enfin on se plaît à exagérer toutes choses. On oublie dès le premier moment que l'on commence un Livre, ou un Discours, que l'on est homme, & que l'on parle à des hommes.

Mais aussi il faut éviter de prendre pour amitié je ne sai combien de commerces que l'on a dans la vie, qui ne méritent point assûrément ce glorieux titre.

Pour être ensemble de quelque partie de plaisir, pour se trouver quelquefois dans les mêmes conversations, pour se rencontrer souvent ou à la Cour, ou à la ville, on ne peut pas s'assurer par ces sortes de liaisons d'une amitié un peu forte. Toutes ces choses arrivent ordinairement par un pur hazard: c'est la fortune qui fait naître ces différentes occasions. Quelle part y peut avoir le cœur, que l'intérêt de quelque plaisir? Et cet intérêt-là peut-il produire une amitié fort parfaite? Il est vrai que l'on aime les gens commodes, plaisans, agréables; que l'on se trouve avec plaisir où ils sont, & qu'on leur fait un accueil favorable. On a encore des égards plus particuliers pour les gens qui ont la réputation d'avoir des amis, d'être hommes d'intrigue, & de pouvoir servir dans les occasions. Car, de dire des choses plaisantes, & de pouvoir en faire d'utiles, ce sont deux

grands moyens d'avoir quelque entrée dans les cœurs les plus inaccessibles.

Mais il n'est pas moins vrai que les gens que l'on ne connoît que sur ce pied-là, ne doivent pas mettre l'amitié que l'on a pour eux, à une épreuve un peu forte. On ne veut guéres acheter le plaisir que donne la conversation d'un bel esprit; & on remet assez ordinairement sur les autres, le soin de servir une personne qui ne fait que nous divertir.

Si l'on y fait un peu de réfléxion, on verra que c'est cette espéce d'amitié, qui toute imparfaite & toute commune qu'elle est, ne laisse pas de former une honnêteté sur laquelle on régle sa conduite, & qui est comme le fondement du repos public.

C'est elle qui apprend la maniére de vivre; & cette maniére de vivre comprend une infinité de petits devoirs sans lesquels tout seroit en confusion.

Une amitié plus parfaite est un prodige; dont les exemples sont si rares, qu'on les peut aisément compter.

ABREGÉ DE LA VIE DE MONSIEUR DE LIONNE, MINISTRE D'ETAT.

MEssire Hugues de Lionne, Marquis de Fresne & de Berny, Ministre & Secretaire d'Etat, Prevôt & grand Maître des Cérémonies des Ordres du Roi; fils d'Artus de Lionne & d'Isabelle de Servient, Sœur de Monsieur de Servient, Surintendant des Finances, Ministre & Secretaire d'Etat, nâquit à Grenoble l'an 1611.

Etant encore fort jeune, son pere le confia aux soins de son oncle Monsieur de Servient, qui en ce temps-là venoit d'être fait Secretaire d'Etat à la place de Monsieur de Bauclere; & qui se trouvant dans une grande considération à la Cour, pouvoit lui donner lieu de faire valoir ses talens naturels, & faciliter son élevation aux grandes Charges.

Monsieur de Servient son oncle, pour lui

donner une teinture des affaires, commença par le mener avec lui en 1630. à Querasque, où il assista au traité de paix qui y fût conclu; & à son retour le voyant d'un esprit plus mûr que son âge ne le portoit, il lui donna la première commission de sa Charge, quoiqu'il n'eût alors que dix-huit ans.

Dans un âge si peu avancé, le Cardinal de Richelieu qui avoit un merveilleux discernement pour le choix des sujets propres aux grands emplois, ayant connu son génie, conçut une estime si particuliére pour lui, que quoique son oncle fût disgracié quelques années après, & privé de sa Charge, il le voulut retenir au Gouvernement des affaires; mais il le refusa, & s'en alla faire un voyage à Rome. Ce fut en 1636. Il y acquit l'amitié & la confiance du Cardinal Mazarin, & depuis ce temps-là ils furent toûjours unis d'une liaison très-étroite.

Quand ce Cardinal fut nommé par le feu Roi en 1641. pour aller seul plénipotentiaire à Munster, Monsieur de Lionne fut aussi nommé seul Secretaire de l'Ambassade. Mais comme la mort du Roi changea la face des affaires, la Reine Regente qui connut que les conseils du Cardinal étoient nécessaires au Roi son fils & à elle dans la conjoncture présente, envoya d'autres Ambassadeurs à Munster, & ordonna à Monsieur de Lionne

de travailler sous son Eminence ; de maniére que s'il n'alla pas traiter la paix sur les lieux il n'y eut pas moins de part, puisque durant tout le temps qu'elle se traita, il en donna les instructions, il en écrivit les dépêches, il en fit tous les ordres, & qu'il eut le crédit de faire nommer en 1643. Monsieur de Servient son oncle, Ambassadeur & Plénipotentiaire pour la même Paix à Munster.

En 1642. il fut envoyé en Italie pour pacifier des differends du Pape Urbain VIII. & du Duc de Parme, & il en vint fort heureusement à bout par un accommodement qu'il fit avec le Cardinal de Bichy, ensuite d'un discours fort vigoureux qu'il prononça dans le Sénat de Venise, & qui fit dire à toute l'Italie, que la sagesse consommée de ce Sénat avoit cédé aux persuasions d'un jeune homme. Au retour de cette négociation il fut fait Conseiller d'Etat en 1643.

En l'année 1646. la Reine le fit Secretaire de tous ses Commandemens ; & comme elle étoit Regente, il devint par ce moyen dépositaire de son secret, & de toute la confiance de la Cour.

En 1651. elle lui donna place dans le Conseil de conscience, & il en expédioit tous les ordres & toutes les résolutions.

En 1653. elle l'honora de la Charge de Prevôt & Grand Maître des Cérémonies des Ordres du Roi.

Il fut envoyé Ambassadeur extraordinaire en 1654. vers les Princes d'Italie, & assista en cette qualité au Conclave, où fut élû le Pape Alexandre VII.

Enfin en 1655. après l'élection de ce Pape ; il fut rappellé en diligence pour aller traiter la paix à Madrid ; son pouvoir fut tout entier, écrit de la propre main du Roi, en présence d'un Seigneur Espagnol qui le vit signer, & qui suivit Monsieur de Lionne à Madrid, pour en porter témoignage au Roi d'Espagne ; marque extraordinaire de la confiance de son maître, qui lui confie en quatre lignes tous les intérêts de la Couronne sans reserve. Voici les propres termes du pouvoir :

Je donne pouvoir au Sieur de Lionne Conseiller en mon Conseil d'Etat, d'ajuster, conclure & signer les Articles du traité de paix, entre moi & mon frere & oncle le Roi d'Espagne ; & promets en foi & parole de Roi, d'approuver, ratifier & exécuter tout ce que ledit Sieur de Lionne aura accordé en mon nom, en vertu du présent pouvoir. Fait à Compiegne le premier jour du mois de Juin 1656.

Signé, LOUIS.

Il avança tant à Madrid une négociation si glorieuse & si importante, que tous les Articles de la paix y furent arrêtés, à la reserve

d'un seul point, ce que marque assez le traité des Pyrenées, où il est dit, que ce traité de paix *est fondé sur la négociation de Madrid*.

En 1658. il fut envoyé à la Diette de Francfort, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire & Plénipotentiaire dans l'Empire & tous les Royaumes du Nord, au sujet de l'élection de l'Empereur, & de la pacification entre tous les Princes chrétiens.

C'est-là qu'il rendit un service important à l'Etat, en faisant cette fameuse Ligue du Rhein, qui partageant comme en deux parts tout l'Empire entre le Roi & l'Empereur, opposoit à la maison d'Autriche la moitié des Princes d'Allemagne, pour fermer le passage à toutes les troupes qu'elle vouloit envoyer au secours d'Espagne en Flandres ; ce qui dans la suite obligea les Espagnols à donner les mains à une paix aussi désavantageuse pour eux, que le fut alors celle des Pyrenées.

La gloire de ces trois importans emplois est assez bien exprimée par ces paroles, que Monsieur de Lionne écrivit lui-même sans aucune préparation dans le Livre des Bourgmestres de Francfort, dans lequel ils ont coûtume de prier les personnes de considération qui passent dans leur ville, de signer pour en conserver la mémoire. Voici les termes ;

Quod nulli forsan mortalium contigit (vana absit gloria) ob fidem enim non sapientiam : in-

tra triennii terminum à Domino, Domino meo Clementissimo Christianissimo Rege præfectus, Romæ, Madriti, Francofurti, creationi summi Pontificis, unicus pacis arbiter, electioni Imperatoris.

Primo in bonum Orbis Christiani feliciter perfecto.

Secundo in ejus perniciem ab Hispanis dilato.

Tertium quod Deus bene vertat, expeto.

Francofurti Junii 1658.

Lorsque Pimentel, Seigneur Espagnol, vint *incognito* à Lyon, où la Cour étoit sur la fin de l'année 1658. pour y proposer le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne, dans la vûe de mettre obstacle à celui de la Princesse Marguerite de Savoye, qui étoit alors sur le tapis; ce fut Monsieur de Lionne qui fut employé pour faire connoître au Duc de Savoye, & à Madame Royale l'importance de l'alliance Espagnole, & pour leur faire goûter la nécessité où la Cour étoit, de rompre les engagemens que l'on avoit déja pris avec eux: & il sut si adroitement conduire cette négociation délicate, qu'il les y fit consentir de bonne grace.

Pour récompense de tous ses services, le Roi, en 1659. lui accorda des Lettres paten-

tes, par lesquelles sa Majesté le gratifioit de la dignité, Etat & Charge de Ministre d'Etat, avec vingt mille livres d'appointement.

Et ce fut en cette qualité, que pendant que le Cardinal Mazarin négocioit en la même année avec Don Louis de Haro premier Ministre d'Etat d'Espagne, ce qui restoit à ajoûter pour la paix des Pyrenées, & le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne, Monsieur de Lionne y travailloit aussi avec beaucoup d'application pour vaincre toutes les difficultés que l'obstination & la lenteur Espagnole y faisoient naître; & tous les Espagnols étoient tellement persuadés de son mérite & de sa capacité, que Don Louis de Haro le traita avec la derniére distinction. Voici ce qu'en dit le Comte Gualdo Priorato dans son *Histoire de la paix*.

» Le jour même que le Cardinal arriva à
» Bayonne, Pimentel s'y rendit pour le com-
» plimenter de la part de Don Louis, & le
» prier de prendre soin d'une santé si précieu-
» se à tout le monde, puisque le repos de
» toute la Chrétienté en dépendoit. Le 27. le
» Cardinal dépêcha le Marquis de Lionne
» vers Don Louis pour lui rendre sa civilité,
» & il y fut reçû des Espagnols avec toute
» sorte d'honneur & de magnificence, bien
» qu'il n'eût alors aucun caractere, par le-
» quel il pût représenter son maître. Plusieurs

» des plus qualifiés de la suite de Don Louis
» allerent au devant de lui deux lieues hors
» la ville, on le logea dans une maison qui
» lui fut préparée exprès, & quoique le Mar-
» quis de Lionne témoignât qu'il ne venoit
» là que comme envoyé, tous les Grands
» & Don Louis même le traiterent d'*Excellen-*
» *ce*, & lui donnerent la main droite. Ce
» premier Ministre vint au devant de lui jus-
» qu'à la moitié de la Salle de ses Gardes, lui
» donnant la premiére place à sa table; il re-
» çut visite en particulier de tout les Grands
» qui étoient alors à Fontarabie, & les Espa-
» gnols publierent que le Marquis de Lionne,
» par le seul mérite de sa personne, sans autre
» titre ni qualité, devoit être traité avec tous
» ces honneurs.

Comme Monsieur de Lionne avoit soûtenu tant d'emplois de confiance, avec toutes les grandes qualités qu'ils demandoient, & sur tout avec une fermeté, un zéle, & une fidelité sans exemple; le Cardinal Mazarin qui en avoit une connoissance parfaite, crut en mourant ne pouvoir mieux marquer la passion qu'il avoit toujours eûe pour le service du Roi, qu'en lui recommandant Monsieur de Lionne, & lui faisant connoître que les affaires étrangéres étant les plus importantes de son Etat, Sa Majesté ne pouvoit sans danger, les confier à un homme d'une moin-
dre

dre capacité, & d'une moindre expérience que celle de Monsieur de Lionne.

Le Cardinal Mazarin mourut au mois de Mars 1661; & le Roi déférant à ses Conseils, après avoir pris la noble & forte résolution de conduire par lui-même toutes les affaires de son Royaume, retint Monsieur de Lionne pour être une des trois premiéres têtes, par lesquelles il feroit éxécuter ses principales volontés dans le gouvernement de l'Etat.

C'est dans ce ministére que Monsieur de Lionne a rendu à la France pendant dix années, & jusqu'au jour de sa mort, les services les plus considérables.

Parmi ceux qui ont le plus éclaté, son mérite & sa capacité parurent sur tout en deux rencontres de réputation & de la derniére conséquence; l'une, fut la supercherie que le Baron de Batteville Ambassadeur d'Espagne fit à Londre au Comte d'Estrades au mois d'Octobre 1661; & l'autre, l'insulte que les Soldats Corses de la Garde du Pape Alexandre VII. firent à Rome l'année suivante à Monsieur le Duc de Crequi Ambassadeur de France. Il poussa les choses avec tant de vigueur, & en porta si haut la réparation, que plusieurs victoires n'auroient pas acquis au Roi tant de gloire, & un avantage si solide que les satisfactions publique qu'on lui en fit, puisqu'au sujet de la pre

miére, il obligea le Roi d'Espagne lui-même, à désavouer hautement le procedé de son Ambassadeur à Londre, & à faire protester de sa part au Roi dans le Louvre, par son Ambassadeur à la Cour de France, en présence de vingt-sept, tant Ambassadeurs qu'Envoyés des Couronnes & des Princes Souverains, que son Maître ne disputeroit jamais le pas à la France: Et qu'à l'égard de la seconde il obligea Sa Sainteté & la Cour de Rome à souscrire, signer & éxécuter les articles portés au traité de Pise, & dont les principaux étoient, que le Cardinal Chigi, Cardinal Patron, & neveu du Pape, viendroit en qualité de Légat en France, pour demander pardon à Sa Majesté, & que toute la Nation Corse seroit déclarée incapable de servir jamais, non seulement dans Rome, mais dans tout l'Etat Ecclésiastique, & que pour en conserver la mémoire, il seroit élevé une Pyramide dans Rome vis-à-vis l'ancien Corps de Garde des Corses, avec une inscription qui contiendroit en substance le décret rendu contre la Nation Corse.

Cette année 1662. fut encore remarquable par deux autres importantes affaires qu'il sut conduire & consommer heureusement avec tout le secret, & toute la circonspection imaginable; l'une est la cession & donation que le feu Duc de Lorraine, Charles, avoit

faite au Roi de tous ses Etats après sa mort, & l'autre, l'achat de la fameuse Place de Dunquerque, dont la derniére guére avec l'Angleterre, la Hollande, & l'Espagne a fait si fort connoître l'importance.

Il fit la même année une Ligue défensive avec les Hollandois.

Après de si grands services, le Roi voulant lui donner une autorité plus spéciale sur les affaires étrangéres, qu'il dirigeoit seul comme Ministre d'Etat, depuis la mort du Cardinal Mazarin, lui ordonna de traiter avec Messieurs les Comtes de Brienne pere & fils, pour la Charge de Secretaire d'Etat du département des Etrangers, de laquelle ils étoient revêtus; & il en fut pourvû par Lettres du mois de Février 1663.

Sur la fin de la même année il renouvella l'alliance avec les Suisses, & la cérémonie s'en fit chez lui avec beaucoup de solemnité.

Sous son Ministériat & sa direction furent faites plusieurs Ligues, traités de confédération & de paix.

Il fit le traité de paix de Breda en 1667. entre l'Angleterre, la Hollande, la France & le Dannemarc, importante paix qui facilita au Roi l'invasion qu'il fit la même année dans les Pays-Bas Espagnols, où il prit plusieurs Provinces.

Il fit en 1668. le traité de paix d'Aix-la-

Chapelle, par lequel le Roi retint & assura ses Conquêtes de Flandres.

En 1669. aidé du Cardinal d'Estrées qui étoit alors Evêque & Duc de Laon, il fit la paix des Jansénistes, si considérable pour l'Eglise, & obligea le Comte Palatin & le Duc de Lorraine à s'accommoder ensemble.

En 1670. il accommoda la Savoye avec la République deGenes,& il fit une alliance illustre en mariant Magdeleine de Lionne sa fille avec Monsieur le Duc d'Estrées, alors Marquis de Cœuvres, neveu du Cardinal d'Estrées.

Il conclut en 1671. le mariage de son Altesse Royale MONSIEUR, avec la Princesse Palatine, qui lui a donné des droits considérables sur la succession du feu Electeur Palatin.

Mais parmi tous ces traités qu'il fit pendant le cours de son Ministere, le plus important & le plus avantageux sans doute à la France, fut celui de la Ligue offensive & défensive qu'il fit avec l'Angleterre en l'année de sa mort, auquel traité Sa Majesté doit toute la gloire & l'avantage des rapides & prodigieuses conquêtes qu'elle fit l'année suivante dans les Provinces-Unies.

Il mourut à Paris en 1671. âgé de soixante ans.

CARACTERE DE CHARLES II. ROI D'ANGLETERRE.

Par Monsieur le Duc

DE BUCKINGHAM ET NORMAMBY. (1)

Traduit de l'Anglois.

SI j'entreprends de tracer le caractére de CHARLES II. ce n'est ni sa qualité de Roi, ni l'honneur que j'ai eû de le servir, qui m'a engagé dans ce dessein; la premiere de ces considérations seroit trop générale, & l'autre trop particuliére. Mais comme c'est un sujet plein d'une grande variété, j'espére que l'agrément qui en est inséparable, suppléera à tout ce qui peut manquer à l'écrivain. Cet agrément naturel suffit quelquefois pour faire valoir une peinture, quoique mal

(1) Jean Sheffield, Duc de Buckingham, mort le 24. de Février 1720. On a publié en 1723. deux volumes de ses Ouvrages en Vers & en Prose, qui n'ont pas répondu à l'attente du Public.

tirée ; & pour faire jetter plus souvent les yeux sur un visage qu'on aime, que sur la meilleure piéce de Raphaël.

Pour commencer donc, selon la coûtume, par la Religion, laquelle depuis la mort de ce Prince, a fait tant de bruit dans le monde ; j'ose bien assûrer que c'étoit seulement ce qui passe vulgairement, (quoi qu'injustement) pour une extinction totale de Religion, je veux dire le *Deïsme*. Et cette opinion peu commune étoit plûtôt en lui un effet de la vivacité de son esprit, & de son temperamment paresseux, que de sa lecture, ou de beaucoup de réfléxion. Car par la vivacité de son génie il pouvoit discerner du premier coup d'œil les différentes fourberies cachées sous de pieux prétextes ; & sa paresse naturelle le confirmoit dans la pensée de se défier également de toutes les Sectes, de peur de se trouver dans l'embarras d'examiner laquelle étoit la meilleure.

Si pendant qu'il vécut dans les pays étrangers, & sur la fin de sa vie il a paru un peu prévenu pour un certain parti de Religion (1); on doit l'imputer seulement, d'un côté, à une certaine nonchalance naturelle, & à la complaisance qu'il avoit pour ceux avec qui

(1) La Secte Catholique Romaine.

il étoit obligé de vivre ; & de l'autre à ce qu'il étoit fatigué de ces oppositions hardies qu'il rencontroit dans le Parlement ; ce qui lui arrivoit bien-tôt dans les moindres difficultés : ce furent, dis-je, ces oppositions qui l'obligerent à se jetter presque entre les bras d'un parti Catholique Romain, si distingué en Angleterre par sa fidélité ; parti, qui ravi de le posséder, l'endormit par le doux son de POUVOIR ABSOLU, aux charmes duquel les meilleurs & les plus sages Princes ont rarement la force de résister.

Et quoiqu'il s'engageât plus fortement dans ce parti, lorsque la dissimulation est inutile, & qu'elle vient trop tard ; au lieu d'en être surpris, nous devons considérer qu'avec le temps nos jugemens ne sont pas moins sujets à se prévenir que nos affections. Ainsi ; ce ne fut que par accident, & par un principe de foiblesse, que CHARLES II. entra dans les opinions de ceux qui avoient toujours travaillé avec tant de soin à augmenter sa PUISSANCE.

Il aimoit l'aise & le repos ; & bien loin que les guerres, non-nécessaires ; qu'il entreprit contredisent cela, elles en sont une preuve ; puisqu'elles ne furent entreprises que pour complaire à des personnes, dont le mécontentement l'auroit plus inquiété de

l'humeur qu'il étoit, que tout le bruit éloigné des canons qu'il écoutoit souvent avec beaucoup de tranquillité. D'ailleurs, l'architecture navale & les affaires de la Marine étoient presque le seul plaisir de l'esprit auquel il semblât affectionné. On diroit que ses connoissances & son inclination portoient si fort de ce côté-là, qu'une guerre de cette espéce, servoit plûtôt à amuser son esprit, qu'à l'embarrasser.

S'il ne se mettoit pas lui-même à la tête de sa flotte, on ne doit l'imputer qu'à la passion que son frere avoit pour la gloire des armes; & qui, sous le prétexte spécieux de mettre le Roi à couvert de tout danger, se paroit de tout l'honneur qui pouvoit venir de ce côté-là; aussi jaloux de tout autre qui auroit voulu s'en mêler, qu'un Roi d'un autre temperamment, l'auroit été à son égard. Il est certain que jamais Prince ne fut naturellement plus propre à défendre les intérêts de son pays, qu'il étoit par toutes ses *inclinations Maritimes*; ce qui auroit été d'un grand avantage à cette nation, s'il eût pris autant de soin de reprimer les efforts que la France faisoit pour augmenter sa puissance sur mer, qu'il l'étoit pour avancer & encourager la nôtre. Mais on pourroit dire qu'il manquoit de jalousie dans toutes ses inclinations,

tions; ce qui me conduit à considérer ce Prince dans ses plaisirs.

Il y entroit plus de sensualité, que de délicatesse; & semblable à nos Courtisannes; il étoit plûtôt engagé dans la débauche pour la satisfaction des autres, qu'ardent à chercher par choix ce qui pourroit lui donner plus de plaisir. Je pense aussi que vers la fin de sa vie, il étoit déterminé, autant par indolence que par amour, à passer le temps dans la compagnie de ses maîtresses, qui dans le fond ne servoient qu'à remplir son serrail, tandis que le plaisir enchanteur de s'amuser à rien faire, & à converser librement & sans contrainte, étoit la véritable *Sultane*, à laquelle il se dévouoit absolument.

Il avoit certainement de l'amour pour la Justice; car rien que cela n'auroit pû l'attacher si fortement à maintenir la succession de son frere contre un fils qu'il aimoit si passionnément (1), & contre l'inclination d'un parti qu'il redoutoit si fort. Je croi aussi qu'il faut attribuer à cet amour pour la Justice, tout ce qui semble contredire, en quelque maniére, l'opinion qu'on avoit généralement de sa clémence; comme ce qu'il permettoit toujours qu'on procédât selon la rigueur des Loix, non-seulement contre les voleurs de

(1) Le Duc de Monmouth.

grand chemin, mais aussi contre plusieurs autres personnes, à l'égard desquelles les Juges (selon leur coutume) avoient souvent prononcé des Sentences très-dures & très-sévéres.

Il avoit une merveilleuse facilité à comprendre les petites choses, & quelquefois il auroit pénétré assez avant dans les grandes; mais il étoit incapable d'une longue application. Il parloit toujours avec esprit dans toute sorte de conversation; & il faisoit si bien un conte, que nous faisions semblant d'ignorer ce qu'il nous avoit raconté bien des fois, & cela, non par flatterie, mais par le seul plaisir de l'entendre encore; comme on se plaît à voir plusieurs fois une bonne Comédie.

Il avoit des qualités bizarrement assorties. Il perdoit tout son temps avec les femmes; & jusques vers la fin de sa vie, c'étoit son unique attachement: cependant il ne s'irritoit point contre ses rivaux, & ne s'embarrassoit point de l'amour qu'on avoit pour lui. Du reste, tandis qu'il sacrifioit tout à ses maîtresses, il ne pouvoit voir sans peine qu'elles perdissent au jeu un peu de cet argent qu'il leur donnoit avec tant de profusion, quelque nécessaire que fût le jeu pour les divertir. Il ne vouloit pas non plus risquer cinq guinées à la paume avec ces mê-

mes personnes qui pouvoient en obtenir cinq mille de lui avant qu'il vînt jouer, ou dès qu'il avoit quitté le jeu.

Il ne manquoit pas à sa parole; mais il étoit plein de dissimulation, & fort adroit à ce manége; quoi qu'en même temps, ce fût l'homme du monde le plus aisé à dupper; car toute son adresse alloit à se tromper soi-même, gagnant un peu d'un côté, tandis qu'il perdoit dix fois autant d'un autre, & faisant le plus de caresses à ceux qui le trompoient le plus; cependant personne n'étoit plus propre à découvrir ce ridicule dans les autres.

Il étoit doux, accommodant, & naturellement bon; mais sévére & infléxible, lorsque l'offense étoit grande. Il oublioit entiérement dans une absence de huit jours, les mêmes domestiques, à qui il pouvoit à peine refuser la moindre chose.

Quelque négligent qu'il fût de son naturel, il étoit en certaines occasions si actif & si infatigable, que personne n'auroit pû s'appliquer davantage, ou ménager une affaire avec plus d'habileté.

Il étoit si libéral qu'il ruinoit par-là ses propres affaires; car un Roi d'Angleterre indigent, tout est bouleversé; & le Prince est réduit à la merci de son peuple. Cependant la pauvreté le réduisit à quelque chose de

pis, car elle le força à se mettre dans la dépendance de son puissant voisin le Roi de France, qui lui fit payer avec usure, le secours qu'il lui prêta durant toutes ces fâcheuses extrémités. Cependant sa grande profusion ne venoit pas tant de ce qu'il faisoit trop d'estime de ceux qu'il aimoit, que du peu de cas qu'il faisoit de l'argent qui ne passoit pas immédiatement par ses mains. Il s'apperçut à la vérité de son erreur, mais ce fut un peu trop tard.

Il avoit une si grande aversion pour toute sorte de formalités, qu'avec autant d'esprit qu'aucun Roi en ait jamais eu, & une mine très-majestueuse, il ne pouvoit point, même après s'y être préparé, faire le personnage de Roi un seul moment, ni dans le Parlement, ni dans le Conseil, ni par ses discours, ni par sa contenance; ce qui l'entraîna dans une autre extrémité plus incommode en un Prince, qui étoit de négliger absolument toute distinction & cérémonie, comme des choses inutiles & impertinentes.

Le temperamment de son corps & de son esprit étoit admirable, & par-là il étoit amant généreux, mari civil & obligeant; affectueux frere, pere indulgent, & très-bon maître. S'il eût été autant soigneux de perfectionner les facultés de son ame, qu'il l'étoit de ménager la santé de son corps (quoiqu'hélas! malgré

tous ces soins sa vie ne fut pas fort longue !) il auroit été sans doute très-fameux dans le monde.

Toutes les régles ordinaires de la physionomie se trouverent heureusement démenties en lui; car avec un air triste & rebarbatif, il étoit d'un naturel gai, & plein de compassion; & les trente derniéres années de sa vie, furent aussi fortunées, que toute la vie de son pere fut tumultueuse & funeste. Si quelques-uns ont soupçonné que sa mort a été anticipée, cela vient de ce qu'étant d'un temperamment robuste & vigoureux, le monde fut autant surpris de voir qu'il étoit mort avant l'âge de soixante ans, que s'il eût été impossible que rien eût pû lui ôter la vie que quelque funeste accident.

J'éviterois de rien dire sur un si triste sujet, si je ne croyois que dans un tel cas, le silence ne fût trop significatif. C'est pourquoi, je suis obligé de remarquer que le plus habile de tous ses Médecins & celui qui avoit le plus de mérite (1), non-seulement le jugea empoisonné, mais crut aussi l'avoir été lui-même peu de temps après, pour s'être déclaré là-dessus avec un peu trop de hardiesse.

Mais ici je ne dois pas oublier un acte de

(1) Le Docteur Short, Catholique Romain.

justice peu commun, mais sur quoi tout le monde est convenu presque unanimement; c'est de ne pas soupçonner son Successeur d'avoir trempé en aucune maniére dans une si horrible lâcheté : & peut-être auroit-on de la peine à trouver un exemple plus remarquable de cette force invincible de la vérité & de l'innocence : car c'est une chose qui approche du miracle, qu'un Prince si infortuné soit justifié dans ce point, même par ses plus grands ennemis, malgré toutes les circonstances qui donnent ordinairement lieu à de tels soupçons, & malgré cette extrême malice qui depuis quelque-temps s'acharnoit sur toutes ses actions.

LETTRE TOUCHANT LA DESTINÉE DU COMTE DE BUSSI RABUTIN.

QUE peut-on penser sur le chapitre de Monsieur de Bussi, que ce que tout le monde a déjà pensé ? Il est homme de qualité, il a toujours eu beaucoup d'esprit, & je l'ai vû autrefois en état de pouvoir espérer une haute fortune à laquelle sont parvenus beaucoup de gens qui lui étoient inférieurs.

Il a préféré à son avancement le plaisir de faire un Livre, (1) & de donner à rire au public ; il a voulu se faire un mérite de sa liberté ; il a affecté de parler franchement & à découvert, & il n'a pas soutenu jusqu'au bout ce caractére.

Après plus de vingt ans d'éxil, il est revenu dans un état humilié, sans charge, sans emploi, sans considération parmi les courti-

(1) *L'Histoire amoureuse des Gaules.*

ſans, & ſans aucun ſujet raiſonnable de rien eſpérer.

Quand on a renoncé à ſa fortune par ſa faute, & quand on a bien voulu faire tout ce que M. de Buſſi a fait de propos délibéré, on doit paſſer le reſte de ſes jours dans la retraite, & ſoutenir avec quelque ſorte de dignité un rôle fâcheux dont on s'eſt chargé mal-à-propos.

On s'expoſe au mépris quand on revient dans le grand monde après un certain âge, ſans y apporter qu'un mérite inconnu à la plûpart, avec la réputation d'un eſprit aigre & mordant, dont chacun ſe défie, & que tout le monde appréhende: ſans parler qu'on ne manque guéres d'avoir des maniéres uſées & hors de mode, qui rendent un homme déſagréable, incommode, & ſouvent ridicule.

On doit avoüer que M. de Buſſi avoit un eſprit merveilleux. Les premiers Ouvrages que nous avons de lui, nous en donnent une idée très-avantageuſe; & il y auroit tout ſujet d'en être content, s'ils lui avoient coûté un peu moins cher. Son élocution eſt pure, & ſes expreſſions ſont naturelles, nobles & conciſes. Ses portraits, ſur-tout, ont une grace négligée, libre & originale, qu'on ne ſauroit imiter. Il étoit d'ailleurs médiſant juſqu'à l'excès: ſes meilleurs amis, & les perſonnes de la Cour les plus irréprochables ne furent pas

exemts des traits perçans de sa médisance. Il a donné le démenti à toute l'Europe, pour ternir la bravoure d'un homme qui a toujours passé pour téméraire; & il a dit du mal de certaines femmes dont il n'a pas pû même inventer les desordres.

On ne sauroit mieux traduire qu'il a fait quelques endroits de Pétrone; (1) on demeura pourtant quelque temps à reconnoître qu'il n'en étoit que le Traducteur.

On trouve dans ses derniers Ecrits beaucoup moins de cette finesse & de ce sel qui piquoit si agréablement dans les premiers; ses pensées y sont moins nobles, & ses expressions moins naturelles.

Soit que son génie ne fût propre qu'à la Satire, ou que dans un âge plus avancé il ait perdu ses plus belles idées, il est sûr que ses Ouvrages sérieux plaisent fort peu.

On dit que l'on verra un jour l'Histoire du Roi, de sa façon; j'ai de la peine à croire qu'il y réussisse (2): les grandes actions de ce Prince & les victoires sans nombre qu'il a remportées, pourront mal-aisément être bien décrites par un homme à qui il faudroit pour

(1) Dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*.

(2) On a imprimé après sa mort ce qu'il avoit composé de cette HISTOIRE, & c'est la chose du monde la plus pitoyable.

l'occuper heureusement & selon son goût, des fautes & des pertes continuelles.

Voilà, Monsieur, quel est mon sentiment touchant Monsieur de Bussi. Je l'ai connu autrefois très-particulierement : il n'aimoit personne, & parvint enfin à n'être aimé de qui que ce soit. Peu de gens s'intéresserent à sa disgrace ; on dit que moins encore se sont intéressés à son retour. Le bon cœur est une qualité qui sera toujours préférée au bel esprit dans la société civile.

PREFACE

DE L'OUVRAGE INTITULÉ :

MEDAILLES sur les principaux Evénemens du Régne de LOUIS LE GRAND, avec des Explications historiques.

De tous les anciens Auteurs, il n'y en a aucun qui traite des Médailles, & ce n'est guéres que dans le seiziéme & le dix-septiéme siécles, que de savans hommes ont pris soin d'en ramasser un grand nombre, & de les expliquer. Le Public en a tiré des avan-

tages considérables pour la Géographie, pour l'Histoire, pour la Chronologie, & pour mille questions curieuses. Il seroit néanmoins à souhaiter, que les Anciens nous eussent eux-mêmes expliqué leurs Médailles; ils nous auroient épargné bien de la peine, & beaucoup de Dissertations; & auroient éclairci plusieurs choses, qui demeurent dans l'obscurité malgré les plus exactes recherches.

On n'a pas bien pû démêler jusqu'à présent la différence qu'il y a entre les Monnoyes & les Médailles. Les avis sur cette matiere sont fort partagés. Ce qu'il y a de plus vrai-semblable, c'est que l'on doit appeller Monnoye, la piéce de métal, qui d'un côté, porte la tête du Prince régnant, ou de quelque Divinité, & dont le revers est toujours le même; parce que la Monnoye étant faite pour avoir cours, il faut que le peuple puisse aisément la connoître, afin d'en savoir la valeur. Ainsi la tête de Janus, avec une proue de Galere au revers, étoit la premiere Monnoye de Rome. Servius Tullius y mit au lieu d'une proue, une brebis ou un bœuf, d'où vient le nom de *Pecunia*, à cause que ces sortes d'animaux étoient du genre de ceux qu'on appelloit *Pecus*. On y mit ensuite, à la place de Janus, une Femme armée, avec l'inscription, ROMA, & au revers un char tiré à deux, à trois, ou à quatre chevaux; ce qui fit des piéces de

Monnoye nommées, *Biga*, *Triga*, *Quadrigæ*. On mit aussi des Victoires, ce qui fit des *Victoriats*. Toutes ces piéces différentes sont reconnues pour Monnoyes, de même que celles qui portent certaines marques comme un X. c'est-à-dre, *Denarius*, une L. *Libra*; une S. *Semis*, ou enfin deux ou trois espéces de boules. Les diverses marques font connoître le poids ou la valeur de la piéce.

Ce qu'on appelle Médailles des Rois de Macédoine, de Syrie, ou d'Egypte, étoit aussi apparemment des Monnoyes, parce que de chacun de ces Rois on n'en a guéres que d'une sorte. On y voit d'un côté leur tête, avec les ornemens qui leur étoient propres, & au revers tantôt un aigle tenant un foudre; tantôt une galére qui designe la ville de Tyr; une Victoire, ou quelque autre Divinité, & pour toute inscription le nom du Prince. Aucune de ces piéces ne marque d'événement positif; & par conséquent, ce sont des Monnoyes.

Il n'en est pas de même, de ce qui a été frappé depuis Jules César. Il y eut alors & des Monnoyes & des Médailles. Les Monnoyes ont ordinairement d'un côté la tête du Prince, & de l'autre le nom des Monetaires, avec ces mots III VIR. A. A. A. F. F. *Triumvir*, *Ære*, *Argento*, *Auro*, *Flando*, *Feriundo*. Les Médailles sont les piéces qui

marquent au revers quelque événement mémorable.

A l'exemple des Romains, les Rois & les Princes ont fait frapper des Médailles. Elles se sont extrêmement multipliées, sur tout dans les derniers temps, & on a déja vû plus d'une Histoire Métallique. Mais ces Histoires ne sont proprement qu'un amas de Médailles faites par plusieurs particuliers, qui la plûpart, ont travaillé sans méthode, & sans génie.

La Médaille est un monument durable, & fait, pour transmettre à la postérité les grands événemens. Ce qu'elle représente, & ce qu'elle dit, elle doit le représenter & le dire d'une maniére noble & ingénieuse. Les Anciens nous en ont laissé de beaux modéles, mais jusqu'à présent on ne les a guéres suivis.

M. Colbert, qui n'avoit que de grandes idées, sur tout lorsqu'il s'agissoit de la gloire de son Maître, crut avec raison que rien ne pouvoit mieux perpétuer le souvenir des actions du Roi, que des Médailles sur les événemens de son Régne; & afin qu'elles fussent recherchées dans tous les temps, ce Ministre resolut de commettre à des gens choisis le soin de les composer. Il forma donc, avec l'agrément de Sa Majesté, une petite Académie, où il se trouvoit fort souvent, & où

l'on commença l'Hiſtoire que l'on donne au Public.

Comme il n'y avoit encore aucune régle établie pour cette ſorte de travail, on ne parvint pas d'abord à bien prendre le goût des Anciens. Ce qu'on appelle le Moderne, ne pouvoit ſervir d'exemple. Car tout ce que les Curieux ont juſqu'ici raſſemblé de Médailles modernes, en fournit à peine quelqu'une digne de l'attention des gens de Lettres. Il a donc fallu ſe former des principes, il a fallu fixer des régles, ſoit pour l'Inſcription, qu'on nomme *Légende*, ſoit pour le deſſein, qu'on nomme *Type*. Et tout cela a fait que du temps de Monſieur Colbert, on n'a pas beaucoup avancé.

M. de Louvois, trouva cette Hiſtoire commencée, & ne fut pas long-temps à comprendre l'importance de la continuer. Il rendit les aſſemblées plus fréquentes, & obtint du Roi qu'elles ſe tiendroient au Louvre. On travailla avec beaucoup d'aſſiduité, & on fit du progrès dans un art aſſez négligé juſqu'alors.

Après la mort de M. de Louvois, le ſoin des Académies fut remis par Sa Majeſté à M. de Pontchartrain, alors Secretaire d'Etat, & aujourd'hui Chancelier de France. Comme il aime les Lettres, qu'il a le goût délicat, le ſens exquis, & une ardeur toujours égale

pour tout ce qui peut avoir le moindre rapport à la personne du Roi, il a fait revoir avec soin toutes les Médailles, dont on avoit arrêté les desseins, & même celles qui étoient déja frappées. On en a reformé quelques-unes, on en a ajoûté un très-grand nombre, & l'on a poussé l'*Histoire du Roi* jusqu'à l'avénement de Monseigneur le Duc d'Anjou à la Couronne d'Espagne. M. de Pontchartrain le fils, Secretaire d'Etat, a secondé le zéle de M. son pere; & M. l'Abbé Bignon, chargé d'une espéce d'inspection générale, a conduit tout avec une vigilance si constante, une si heureuse facilité de génie, & une si vaste capacité, qu'en assez peu de temps on est parvenu à mettre ce volume au jour.

L'Academie n'avoue & ne reconnoît pour son véritable ouvrage, que les Médailles qui composent cette Histoire. Car outre celles qu'elle a crû à propos de corriger ou supprimer, il en a paru beaucoup d'autres dans le Recueil du Pere Menestrier, & chez des Curieux, frappées même aux Balanciers du Roi & qui toutefois n'appartiennent point à l'Académie. On ne peut sans injustice lui attribuer ces derniéres, & la réflexion la plus légere fera bien sentir la différence.

C'est proprement depuis l'année 1694. que l'ouvrage qu'on publie aujourd'hui a commencé de prendre la forme où on le

voit présentement. Messieurs Charpentier, l'Abbé Tallemant, Racine, Despreaux, Tourreil, l'Abbé Renaudot, Dacier, & depuis la mort de Monsieur Racine, Monsieur Pavillon, y ont donné toute leur application & tous leurs soins : eux seuls ont concouru ensemble à composer cet ouvrage, & à le perfectionner autant qu'il leur a été possible.

Dans la composition des Médailles, on s'est formé sur l'antique, soit pour les Types, soit pour les Légendes. Au bas de chaque Médaille gravée en taille-douce, une relation succinte en expose le sujet. On s'est même astreint, à renfermer la relation dans un nombre de paroles, qui n'excede jamais la page, afin que le Lecteur puisse avoir toûjours la Médaille devant les yeux. Cette contrainte a empêché, qu'en certaines occasions on ne s'étendît, autant que le sujet l'eût voulu. Cependant on a tâché de n'omettre aucune des circonstances nécessaires. Ainsi les Lecteurs auront plus d'un plaisir à la fois ; ils verront l'image d'un grand évenement ; ils en liront le détail abregé ; ils jugeront du tour ingénieux que l'invention de la Médaille présente à l'esprit ; ils trouveront de la diversité dans les desseins & dans les Legendes & pourront tout ensemble s'amuser, & s'instruire. On a négligé bien des actions, qu'on auroit eu soin de relever dans un Régne

moins glorieux. On n'a choisi que les plus éclatantes, & on n'a point cherché à faire parade d'un succès tant soit peu douteux.

C'est injustement qu'on nous reprocheroit, d'avoir frappé des Médailles sur des Provinces & sur des Villes, qui dans la suite ont été reprises par les ennemis, ou rendue par des traités; car c'est un usage universel. A peine Trajan eut-il conquis la Dace, qu'elle se révolta; il la reconquit, elle secoua une seconde fois le joug. Les Médailles pourtant son demeurées, & l'on admire encore la magnifique Colomne Trajane, qui contient les circonstances & les merveilles de ces deux expéditions. Marc Aurele soumit les Quades & les Marcomans; & quoique ces peuples se fussent aussi-tôt après soulevés, on ne laissa pas de dresser à son honneur la Colomne Antonine, qui est aussi un des plus beaux Monumens de Rome. L'Antique & le Moderne sont remplis de pareils exemples, & l'on ne doit point s'en étonner; car les succès demeurent toujours certains, & le changement qui arrive, ne diminue rien de la gloire, qui les accompagne.

Le grand nombre de Médailles frappées par les Villes d'Asie, d'Afrique, & par les Provinces soumises à l'Empire Romain, feront peut-être dire, que les Médailles du Roi auroient aussi dû être faites par les Villes con-

quises, & par les autres Villes ou Provinces du Royaume, & non par une compagnie instituée pour cela. Mais on doit se souvenir, que la plûpart des Médailles des Empereurs, & sur tout celles qui marquent des événemens, étoient frappées dans Rome, souvent par ordre du Sénat, & toûjours par les Monetaires sous l'autorité de l'Empereur.

Que s'il reste encore quelque scrupule, il n'y a qu'à considérer qu'autrefois dans l'Empire Romain, comme aujourd'hui en France, on ne battoit ni Monnoye ni Médaille, que par l'autorité du Prince; c'est un droit de Souveraineté, cela n'a pas besoin de preuve. Ainsi tous les Monetaires de Rome,& tout ce qu'on appelloit *Néocores* en Gréce & en Asie, étoient nommés par le Souverain, ou par les Preteurs de Provinces, comme le sont aujourd'hui les Officiers des Monnoyes. Par conséquent, tous ceux qui se mêloient de faire frapper des Médailles pour l'Empereur, étoient ses créatures, & étoient payés sur ses revenus. Quand donc les Villes conquises, ou les Villes du Royaume auroient fait des Médailles pour le Roi, elles eussent toûjours été composées par l'ordre des Intendans, ou des principaux Officiers, qui sont tous à ses gages; & n'auroient pû être frappées ailleurs, qu'aux Monnoyes de sa Majesté. La seul différence, c'est qu'une compagnie instituée

pour la composition des Médailles, travaille avec plus d'ordre, plus de choix, & plus de retenue. Le Roi a toujours chargé quelqu'un de ses Ministres du soin des Arts & des Sciences. Le Ministre veille à les faire fleurir, & cherche tout ce qui peut relever la gloire de son maître, à laquelle la gloire de la Nation est attachée. De sorte que sans la participation du Prince, quoique ses bienfaits donnent le mouvement à tout, les Academies travaillent chacune dans leur ressort. Quel désordre la licence de faire des Médailles ne produit-elle pas dans les autres Etats? où, sans compter que souvent elles manquent de sens & de raison, qu'elles sont très-mal gravées, & de très-méchant goût pour le dessein, il y en a de contraires à l'Etat, d'injurieuses au Gouvernement, & de préjudiciables à la verité de l'Histoire.

Le Regne du Roi a fourni une ample matiére à frapper pour lui seul des Médailles, telles que les ont meritées tous les grands & tous les bons Empereurs. On voit des Provinces subjuguées en peu de jours; plus de trois cens Villes prises, & des Villes qui, par leurs fortifications & par leur situation naturelle, étoient plus difficiles à conquérir, que ne l'étoient autrefois les Provinces entiéres. On voit des Batailles gagnées sur Terre & sur Mer; les Alliez secourus, protegés,

& rétablis ; la discipline Militaire dans son plus haut point. On voit la Marine florissante, des Ports sur les deux Mers, des Vaisseaux & des Galéres qui font respecter par tout le Pavillon François. Au milieu de tant de prodiges, qui regardent la guerre, on trouve des établissemens pour les pauvres, pour les soldats, pour la Noblesse, pour les gens de Lettres. On admire la bonté prévenante du Prince, sa justice, sa piété, sa clémence, sa modération, sa libéralité, sa magnificence ; enfin tout ce que renferme de glorieux la vie des Héros de l'ancienne Rome.

Il faut présentement parler de l'Art de faire des Médailles. Celles qui sont contenues dans Luckius, dans la France Métallique, & dans quelques autres Recueils, ne paroissent pas l'ouvrage d'une longue méditation. Les Savans ne les ont ni retenues, ni approuvées, & personne jusqu'ici n'a prescrit des régles pour cet Art. L'Académie a suivi des principes certains ; tous puisés dans l'antique, dont elle a essayé de connoître la beauté, & de pénétrer la finesse.

Les Médailles peuvent se diviser en trois Classes. Il y en a de simples, de métaphoriques, & de mixtes.

Les simples sont celles, qui représentent un évenement tel qu'il est, & dont la légende ne dit autre chose que le fait. En voici des

exemples. Les Parthes, dans la défaite de Craſſus & d'Antoine, firent beaucoup de priſonniers, & enlevérent un grand nombre d'Enſeignes & de Drapeaux. Auguſte, quelques années après, étant allé en Syrie, Phraate Roi des Parthes, pour éviter la guerre dont il ſe voyoit menacé, raſſembla tous ces Priſonniers & tous ces Drapeaux, & les renvoya à Auguſte, qui lui accorda la paix. Les Médailles ne repréſente qu'un Parthe à genoux, qui préſente une Enſeigne Romaine; la légende dit ſeulement, SIGNA A PARTHIS RECEPTA, *les Enſeignes Romaines rapportées par les Parthes*. On trouve pluſieurs Médailles de cette ſorte, REX ARMENIIS DATUS, c'eſt l'Empereur qui couronne le Roi d'Arménie. Dans les *Congiaires*, l'Empereur, fait diſtribuer au peuple certaine meſure de blé, ou certaine ſomme d'argent. Dans les *Allocutions*, il eſt debout ſur une eſpéce de Thrône militaire, qui s'appelloit, *Suggeſtum*, & parle aux Troupes de ſa Garde, ou à d'autres ſoldats. Les légendes ſont toutes ſimples, CONGIARIUM, ADLOCUTIO. Il en eſt de même de pluſieurs Edifices; PORTUS TRAJANI, le Port que Trajan fit faire, & qu'il nomma *Centum cellæ*; PORTUS OSTIENSIS, le Port d'Oſtie que Néron acheva; PORTUS AUGUSTI, le Port que Néron fit bâtir à Antium, que quelques-

uns croyent être le Port de *Nettuno*. Toutes ces Médailles ne représentent que l'Edifice dont elles parlent. Il y a dans ce volume plusieurs Médailles simples comme celles-là ; entre autres la Médaille sur la Regence de la Reine mere, où l'on voit le jeune Roi assis dans son Thrône, & à côté de lui la Reine sa mere, qui soûtient la main dont il porte son sceptre. La légende, ANNÆ AUSTRIACÆ REGIS ET REGNI CURA DATA, signifie *le soin du Royaume & de la personne du Roi, confié à la Reine Anne d'Autriche*. Telles sont les Médailles sur les Invalides, sur le Port de Cete, sur les Fortifications de Strasbourg, &c.

Les Médailles métaphoriques sont celles, où la chose représentée, & la légende conviennent métaphoriquement à la personne, pour qui elles sont faites. Quand Auguste obligea les Parthes à rapporter les Enseignes Romaines, outre les Médailles dont on vient de parler, nous en avons d'autres, où Mars tient une de ces Enseignes ; la légende MARS ULTOR, *Mars vengeur*, désigne l'Empereur à la tête de son Armée, prêt à venger l'affront que les Romains avoient reçu. Il y a une Médaille d'Adrien, où Jupiter paroît la foudre à la main ; la légende JOVI TONANTI, signifie, *Jupiter tonnant* : c'est-à-dire, l'Empereur qui foudroye les Juifs révoltés.

Le même Adrien dans une autre Médaille est sous la figure d'Hercule ; la légende HERCULES GADITATUS, indique cet Empereur, qui pour punir les méchans, alla comme Hercule jusqu'à l'extrémité de l'Espagne. On trouve encore dans les anciennes Médailles : JOVI CONSERVATORI, TUTATORI, APOLLINI INVICTO, SALUTARI. SOLI COMITI. MARS PACATOR ; MARS VICTOR ; SALUS PUBLICA ; SALUS GENERIS HUMANI ; FORTUNA REDUX. Il y en a un grand nombre à l'honneur des Impératrices : on les a représentées tantôt sous la figure de Vénus, VENUS GENITRIX, pour louer leur beauté & leur fecondité, tantôt sous la figure de Cybele, mere des Dieux, MATER MAGNA, ce qui signifie par métaphore *mere des Césars*, qu'on regardoit comme des Dieux.

Il ne sera pas inutile à ce propos de faire voir la différence du goût des Modernes au goût des Anciens. Henri II. l'un de nos Rois, étoit fort amoureux de Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois. Cette Duchesse fit frapper une Médaille, où elle est peinte en Diane, qui tient un Arc à la main, & foule aux pieds l'Amour : la légende, OMNIUM VICTOREM VICI, veut dire, *j'ai vaincu le vainqueur du monde*. Cette pensée est très-belle, & dans tout le moderne à pei-

ne s'en trouve-t-il cinq ou six de cette beauté-là. Car la comparaison est très-galante, de Diane qui se vantoit d'avoir surmonté l'Amour, vainqueur de tous les Dieux, avec Diane de Poitiers, qui avoit soumis à ses charmes un jeune Roi, fort aimable. Cependant pour le Type, les Anciens n'auroient pas mis l'Amour sous les pieds de Diane, & se seroient contentés de le mettre près d'elle, ou enchaîné, ou lui présentant son Arc & ses flèches; parce que la bienséance est blessée de voir cette Divinité foulée aux pieds, d'autant plus que l'Amour désigne le Roi. Quant à la légende, les paroles conviendroient mieux à une Devise, elles manquent d'une certaine gravité requise pour les Médailles. Les Anciens auroient mis simplement, DIANA VICTRIX, *Diane victorieuse*; & c'étoit une Médaille parfaite.

On en trouvera ici plusieurs dans le genre métaphorique. La Reine avoit un droit incontestable sur le Duché de Brabant, sur les Comtés de Namur & de Hainaut, & sur quelques autres Seigneuries des Pays-bas; les Espagnols refusant de lui faire justice, le Roi entra à main armée dans la Flandre, & conquit plusieurs Villes, entre autres Oudenarde. La Médaille, frappée sur la prise de cette Place, représente Mars, qui met une Couronne murale sur la tête de l'Hymenée;

on

on lit autour: MARS HYMENÆI VINDEX: ce qui s'applique facilement au Roi que l'on compare au Dieu de la guerre, & qui en cette occasion, est l'appui de l'Hymenée. Pour le rétablissement de la santé du Roi à Calais, le Type représente la Déesse *Salus*, à la maniére des Anciens, & le mot, SALUS IMPERII veut dire, *le salut du Royaume.* On n'a fait usage de ces figures, qu'autant que la Religion le permet, c'est-à-dire, pour exprimer les qualités qu'on attribuoit aux Divinités Payennes.

Les Médailles mixtes sont celles, qui tiennent des simples & des métaphoriques, soit dans le Type, soit dans la légende, & où l'on employe des figures qui servent de symboles. Il n'est pas possible de peindre au naturel les Provinces, les Villes, ni beaucoup d'autres sujets qui entrent dans les Médailles. Les Anciens, pour y suppléer, ont inventé des figures symboliques reconnuës de tout le monde. Par exemple, ils représentent la Judée sous la figure d'une Femme près d'un Palmier, à cause que cette Province est fertile en Palmiers; l'Arménie, par une Femme portant sur la tête une espéce de Thiare, qui étoit la coëffure des Arméniens, & ainsi de plusieurs autres. Les Provinces dont les Types se trouvent chez les Anciens, & qui entrent dans les événemes de cette Histoire, y

sont peintes de même que dans l'Antique ; comme l'Espagne, l'Italie, Rome, &c. A l'imitation des Anciens, celles dont il n'y a aucun Type connu, on les représente sous la figure de Femmes accompagnées de quelque chose de particulier qui les fait reconnoître. La France porte un habit semé de Fleurs-de-Lys. La Hollande a près d'elle un Lion tenant sept fléches, qui signifient les sept Provinces-Unies. A l'égard des Villes ; quand elles n'ont rien de particulier, on les désigne par des Femmes couronnées de Tours, comme la Ville d'Alexandrie & quelques autres dans l'Antique, & on met près d'elles un Bouclier où sont leurs Armoiries. Notre Religion ne permet pas d'imiter les Anciens qui distinguoient la plûpart de leurs Villes, par la Divinité principale, qu'on y adoroit.

Il y a une très-grande quantité d'autres figures, qui ont des attributs; Mars, Pallas, Hercule pour la guerre; Minerve pour la Prudence, ou pour les Arts; Apollon & le Soleil pour l'ordre, la Fécondité, les Lettres; Neptune pour la Marine; la Justice, la Prévoyance, l'Espérance, l'Hyménée; Bellone, la Victoire, la Paix, &c. On se sert aussi de Trophées, ou de Couronnes de Laurier pour les Batailles, de Couronnes d'Olive pour la Paix; des Couronnes Murales pour les prises de Villes, de Couronnes Vallaires pour

les attaques des Camps & des Lignes. Les Dieux de Fleuves marquoient aussi les Lieux des évênemens, ou la situation des Villes; enfin, on trouvera dans ce volume presque tous les symboles Antiques, dans le même sens qu'ils ont été autrefois employés.

Parmi les Médailles mixtes, il y en a de plusieurs maniéres. Souvent la légende fait connoître la figure & l'application qu'on lui donne; & c'est en quoi elles différent des métaphoriques, qui ne nomment que la figure. Car dans les mixtes on ne fait point de difficulté de s'énoncer nettement & d'appliquer au Prince, ce que représente le Type. La prise de Charleroi en 1693. assûroit la conquête de Namur & de Mons, parce que Charleroi est situé sur la Sambre, entre Mons & Namur; le Type de la Médaille est la *Sûreté*; La légende SECURITAS IMPERII PROPAGATI, signifie, *sûreté des nouvelles Conquêtes*. SECURITAS, c'est le nom de la figure, IMPERII PROPAGATI, en fait l'application. La plûpart des Victoires sont de même, VICTORIA RETELENSIS, TRANSALPINA, CELTIBERICA, NAVALIS, &c. Les paroles de la légende ne nomment pas toujours les figures qui sont dans les Types, & on se contente d'y mettre le fait, comme dans la Médaille sur la derniére prise de Roses. Hercule & Neptune soû-

tiennent ensemble une Couronne Murale, pour marquer que cette Ville étoit assiégée par mer & par terre. La légende RHODA CATALONIÆ ITERUM CAPTA, veut dire, *seconde prise de Roses en Catalogne.* Quelquefois au contraire on représente l'action d'une maniére historique en symbolique; & la légende l'attribue à quelque qualité, ou vertu particuliére, qui en marque, ou le motif, ou quelque circonstance. Par exemple, à l'Audience des Ambassadeurs de Siam, les Siamois sont au pied du Trône de Sa Majesté, & la légende dit, FAMA VIRTUTIS, *la Réputation de la Vertu*; parce que c'est la haute réputation du Roi, qui leur a fait traverser les mers pour lui demander son alliance. Ce Type est purement historique: en voici un symbolique. Dans la Médaille sur l'acquisition de Dunkerque, la Ville paroît sous la figure d'une femme couronnée de Tours, qui présente au Roi le plan de la Citadelle; les mots de la légende sont, PROVIDENTIA PRINCIPIS, parce que cette acquisition fut un effet de la prévoyance du Prince.

Voilà généralement à quoi se peuvent réduire toutes les sortes de Médailles. Quand les événemens sont peints au naturel, & que la légende ne dit que le fait, ce sont des Médailles simples; quand les Types contiennent quelques figures fabuleuses, & que la légende

désigne métaphoriquement les personnes, sans les nommer, ce sont des Médailles métaphoriques. Enfin, quand les Types sont en partie symboliques, & en partie historiques, & que la légende est de même; ce sont des Médailles mixtes. Les simples sont les plus faciles à faire, & pourvû que la légende soit en termes simples & nobles, elles ne laissent pas d'avoir de la beauté. Les métaphoriques sont les plus belles, & les plus mal-aisées à trouver, à cause de notre Religion. Les mixtes sont les plus communes, & il s'y trouve souvent de l'allégorie & du mystére, mais elles aiment à le découvrir, & plaisent à l'esprit sans l'embarrasser. Il est fort difficile de mettre de la variété dans les légendes & dans les Types. Les Anciens ne s'en mettoient pas trop en peine, & ils avoient peut-être raison; mais comme l'uniformité est sujette à faire languir, il a fallu sur les mêmes sujets, comme les siéges de Villes qui sont en grand nombre, diversifier les Types, & les légendes, & c'est ce qui a le plus coûté.

Ceux qui voudront s'adonner à cette sorte de composition, ne doivent point chercher ici d'autres régles, que les exemples. Ce qu'on peut dire néanmoins, c'est que les Médailles se font, ou pour des personnes, ou sur des événemens. Lorsque la Médaille est pour une personne, on marque dans le re-

vers, sa naissance, ses principales qualités, ses emplois, ou ce qu'il y a de plus éclatant dans sa vie. Lorsque la Médaille est sur quelque événement, on s'attache à la principale circonstance, au motif de l'action, à l'effet qu'elle produit.

Il faut sur tout éviter dans les Types les objets desagréables, & les figures qui ne sont ni connuës, ni approuvées; il faut aussi se garder de multiplier les personnages, à moins que le sujet ne l'exige. Quant aux légendes, elles veulent un stile grave & court; on doit fuir les phrases, les jeux de mots, & les pointes, & s'abstenir le plus qu'il est possible, de certains termes, qui bien que très-Latins, ne conviennent pas toujours à la Médaille. Une des choses les plus essentielles encore, c'est de ne jamais faire parler les figures, comme dans cette Médaille de Diane que nous avons rapportée, & où Diane dit elle-même, OMNIUM VICTOREM VICI: *J'ai vaincu le vainqueur du monde*. Il y a d'ailleurs un certain goût, & une certaine finesse qu'il est plus aisé de sentir que d'attraper. Toutes les compositions d'esprit demandent du génie, & les régles ne sont faites que pour ceux qui en ont; mais au moins ceux qui ne se mêlent pas de faire des Médailles, seront en état d'en juger, & de distinguer les bonnes. Celles-ci peu-

velle avoir un avantage sur les anciennes, c'est la clarté. L'Antique souvent ne se fait pas trop bien entendre, faute de déclarer nettement les faits, & plus souvent faute de mettre les dattes. C'est ce qui ne manque point à cette Histoire, on a toujours mis à l'exergue la datte, & quelquefois même le sujet de la Médaille, lorsque la légende ne le dit pas ; ce qui ôte toute obscurité.

Peut-être, qu'à la vûe de plusieurs de nos Médailles fort simples & en apparence si aisées à trouver, on se figurera qu'elles ne demandoient pas de grands efforts d'imagination : cependant, si les Lecteurs veulent bien se souvenir, qu'en tout genre d'écrire, rien ne vaut la noble simplicité, & ne coûte tant que le tour naturel, ils désavoueront leur jugement précipité, & pourront enfin remarquer ce que le premier coup d'œil n'apperçoit pas toujours.

Au reste, comme il est juste de ne rien dérober au mérite de ceux, qui, de quelque façon que ce soit, ont eû part à ce travail, on se croit obligé d'apprendre au Public que M. Anisson, Directeur de l'Imprimerie Royale, a conduit l'édition avec une exactitude, & avec une intelligence dignes des Manuces, & des Etiennes. M. Coypel le fils, l'un de nos plus grands Peintres, a employé toute la grace & toute la force de son art à bien

exprimer les desseins inventés par l'Académie ; il y en a deux cens de sa main ; & le Frontispice est aussi de lui, à la reserve du portrait du Roi, que l'on doit au célébre M. Rigaud. Les autres sont de M. Le Clerc, fameux Graveur, qui en a aussi gravé plusieurs lui-même. M. Mauger, en moins de sept années, a gravé en acier deux cens soixante Médailles, & toutes les têtes du Roi. Le reste est de Messieurs Roëttiers, Bernard & Roussel ; M. Berain, Dessinateur du Roi, a fait les desseins des Bordures, & des Fleurons. Les têtes du Roi en taille-douce sont faites au burin par le Chevalier Edelink. Les revers sont gravés à l'eau forte par les deux freres Simonneau, par le sieur Audran, & quelques-uns par le sieur Picard. Les connoisseurs distingueront bien le travail des uns & des autres, tous excellens en leur genre. Les caractéres d'Imprimerie sont nouveaux, dessinés, gravés, & fondus par le sieur Grandjean. Enfin on n'a rien omis de ce qui pouvoit contribuer à l'embellissement de cet Ouvrage ; quoique la matiére seule eût suffi, pour le faire universellement rechercher.

LA FEMME POUSSÉE A BOUT.
Comedie.

UNIV.

LA FEMME POUSSÉE A BOUT,

COMEDIE.

Traduite de la Piéce Angloise, intitulée :

THE PROVOKD WIFE.

PERSONNAGES.

CONSTANT, Amant de Madame Brute.
HEARTFRÉ, (1) Ami de Constant, & Amant de Bellinde.
LE CHEVALIER BRUTE.
TREBLE, (2) Maître à chanter.
RASOR, (3) Valet de Chambre du Chevalier Brute.
UN JUGE DE PAIX.
MYLORD RAKE, (4) Ami du Chevalier Brute.
LE COLONEL BULLY, (5) autre Ami du Chevalier Brute.
UN PAGE du Mylord Rake.
LE GUET.
MADAME BRUTE.
BELLINDE, Niéce de Madame Brute.
MADAME FANCIFUL. (6)
LA SUIVANTE de Madame Fanciful, Demoiselle Françoise.
LES FILLES de Madame Fanciful.

(1) *Heartfré*, ou plutôt *Hearfree*, signifie cœur libre.
(2) *Treble*, c'est le Dessus en Musique.
(3) *Rasor*, un Rasoir.
(4) *Rake*, un Débauché, un petit Maître.
(5) *Bully*, un Bretteur, un Fierabras.
(6) *Fanciful*, fantasque, extravagante.

LA FEMME POUSSÉE A BOUT,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente la Maison du Chevalier Brute.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER BRUTE.

QUE l'amour est un mets rassasiant, quand on le mèt à la sauce du mariage. Deux années de Sacrement ont bouleversé mes cinq sens: tout ce que je vois, que j'entends, que je flaire, que je goûte & que je touche, me paroît femme. Cependant jamais jeune homme n'eut tant d'impatience d'être quitte de son Gouverneur, ni jeune fille de sa bavete,

que j'en avois d'être marié ; une Religieuse ne s'ennuie pas davantage de faire pénitence, ni une vieille Servante d'être pucelle, que je m'ennuiois d'être garçon. Assûrément, il doit y avoir une secréte malédiction attachée au nom de femme ; la mienne est jeune, belle, elle a de l'esprit, *de la vertu*, & *je ne* la puis souffrir. Il n'y a qu'une chose au monde que je haïsse plus qu'elle, c'est de me battre. Si j'avois la quatriéme partie de ma mauvaise volonté en courage, je la mettrois hors de chez moi à coups de pié au cul, sans égards pour toute sa race...... Mais le mariage a mis ma résolution si bas, que je n'oserois jamais tirer l'épée, quand même il s'agiroit d'en être debarrassé tout d'un coup. Ah ! la voici.

SCENE II.

LE CHEVALIER BRUTE, MADAME BRUTE.

MADAME BRUTE.

DInez-vous ici, Monsieur ?

LE CH. BRUTE.

Comment voudriez-vous que je vous apprisse ce que je ne sais pas moi-même.

Me. BRUTE.

Je ne pensois pas que ma damande dût vous chagriner.

LE CH. BRUTE.

Si penser de travers étoit une excuse pour l'impertinence, les femmes auroient toujours une raison pour se justifier dans la plûpart des choses qu'elles disent ou qu'elles font.

Me. BRUTE.

Si j'ai dit quelque chose qui puisse vous déplaire, j'en suis fâchée.

LE CH. BRUTE.

Que vous en soyez fâchée ou non, cela m'est aussi indifférent, qu'il vous doit l'être que je dine aujoud'hui à la maison ou en Ville.

Me. BRUTE.

Ma question tendoit seulement à pouvoir donner ordre, que l'on vous servît à votre goût.

LE CH. BRUTE.

Voilà joindre sottise à sottise ; ce que je trouvai excellent hier, je le trouverois mauvais aujourd'hui ; & ce qui me paroîtroit bon aujourd'hui, peut-être me semblera détestable demain.

Me. BRUTE.

Mais si je me fusse informée de ce que vous vouliez à votre dîner.

LE CH. BRUTE.

Pour lors c'eût été plus de peine que la chose n'en vaut.

Me. BRUTE.

Je ne cherche qu'à savoir ce qui peut faire plaisir à mon mari.

LE CH. BRUTE.

Cette science-là n'est pas le talent d'une femme.

Me. BRUTE.

Je ne sais point ce que je suis capable de faire, mais je n'ai jamais eu autre envie que de vous contenter.

LE CH. BRUTE.

Si les volontés des femmes étoient suivies, que le monde seroit bien gouverné !

Me. BRUTE.

Mais, Monsieur, quel sujet vous ai je donné d'en user avec moi comme vous faites depuis peu? Les choses n'ont pas toujours été de la même maniére. Vous m'aviez épousée par amour.

LE CH. BRUTE.

Et vous, par amour pour mon bien. Ainsi vous avez votre récompense, & moi j'ai la mienne.

Me. BRUTE.

Qui vous donne donc du chagrin?

LE CH. BRUTE.

Le Curé.

Me. BRUTE.

Pourquoi? Que vous a-t-il fait?

LE CH. BRUTE.

Il m'a marié.

SCENE III.

MADAME BRUTE *seule*.

JE pense que ce maraut-là est possédé; on m'avoit bien avertie avant de l'épouser, qu'il n'en useroit pas mieux avec moi, mais je croyois que mes charmes seroient assez forts pour le réduire, & qu'en tout cas, une

femme n'étoit jamais malheureuse avec un mari riche. Ma vanité m'a trompée, & mon ambition m'a renduë malheureuse; mais ce qui me console un peu, c'est que si je veux me venger, l'occasion en est favorable. Il est permis à une femme d'avoir un galant, c'est un appui........ ce vilain-là,.... mais il n'est pas assez scélérat jusques ici, il n'a pas encore été assez malheureux? Qui sait jusques où il pourra me pousser; je ne l'ai jamais aimé; cependant je lui ai toujours été fidelle, & cela en dépit de toutes les attaques que l'art & la nature ont livrées au foible cœur d'une pauvre femme en faveur d'un trop aimable amant. Je pensois qu'une résistance si vertueuse seroit récompensée par un traitement plus honnête...... mais qu'en dire, peut-être les duretés de mon mari sont la juste punition de ma cruauté pour mon amant. Bon Dieu! avec quelle joie je m'abandonnerois à ce sentiment, si l'on pouvoit trouver des raisons pour le défendre. Hélas! je vois trop bien.....Mais que vois-je donc qui s'oppose si fort à mon plaisir? La fidélité que j'ai jurée à mon mari..... Qu'as-tu promis, malheureuse...... tu ne saurois te le cacher......De lui être fidelle jusques à la mort. Cela est vrai, mais ne m'a-il pas promis aussi de vivre bien avec moi? A-t il gardé sa parole? Quand il y manque ne suis-je

pas

pas autorisée à manquer aussi à la mienne ? Cela me paroît sans replique. Quand le Roi manque au serment de son sacre, le peuple alors est dispensé de son serment de fidélité: les promesses d'une femme & d'un mari, ne sont elles pas de la même nature? Mais cette condition ne fait point partie d'un contract de mariage. Qu'importe, elle est sous entenduë. Après tout, je sens bien, qu'à examiner la chose plus long-temps dans le fond de mon ame, les fantômes qui pourroient s'opposer à mes inclinations, ne seroient pas en si grand nombre. Bon Dieu! quelles belles idées de vertu, nous autres pauvres femmes nous sommes-nous mises en tête, sur la parole de ces vieux rêveurs nommés Philosophes: la vertu est elle-même sa récompense; la vertu est ceci, la vertu est cela. La vertu n'est qu'une bête, & un galant vaut quarante fois mieux.

SCENE IV.

MADAME BRUTE, BELLINDE.

MADAME BRUTE.

BOn jour, ma chére Niéce.

BELLINDE.

Bon jour, Madame, vous me paroissez bien peu contente ce matin.

Me. BRUTE.

Il est vrai, je suis chagrine.

BELLINDE.

Qui vous a donc fait peine?

Me. BRUTE.

Mon mari.

BELLINDE.

Ce sont tous gens à noyer; le vôtre sur tout, qui est le plus brutal mortel que je connoisse. Je viens de lui demander comme il sortoit, quelle heure il étoit; me prenez-vous, m'a-t-il répondu, pour l'horloge de la Paroisse, créée & mise au monde pour en instruire le quartier?

Me. BRUTE.

Il venoit de me dire des choses bien plus

désobligeantes. En un mot, ma chére, il en use avec moi si durement depuis un temps, que je suis toute résolue d'en user en franche femme, & de le faire Cocu.

BELLINDE.

Cela seroit véritablement en user sans façon & avec franchise.

Me. BRUTE.

Mon enfant, je dis plus ce que je pense, que tu ne t'imagines. Je sais bien qu'à prendre les Loix de la Religion à la rigueur, je ferois mal; mais s'il y avoit dans le Ciel une Cour de Chancelerie comme en Angleterre, laquelle eût le pouvoir de dispenser quelquefois de l'exacte observation des Loix en faveur de l'équité, j'y obtiendrois assûrément la permission de cocufier mon faquin de mari.

BELLINDE.

Vous gagneriez encore plûtôt votre procès là haut, si l'on vous y renvoyoit devant une Chambre des Seigneurs.

Me. BRUTE.

Tous les deux Tribunaux me seroient également favorables. C'est lui qui est l'agresseur & non pas moi.

BELLINDE.

Mais vous savez bien la maxime, qu'il faut rendre le bien pour le mal.

Me. BRUTE.

Il doit y avoir faute dans la version à cet endroit-là. Je te prie, ma chére, sois de mon opinion; je suis persuadée que j'ai raison, & je suis entiére dans mon sentiment. Fais-en autant lorsque tu auras envie de quelque chose, car il ne faut point laisser perdre les prérogatives de notre Sexe. Je te permets de croire que je badine & que je veux me réjouir, mais dans peu tu verras que je parle tout de bon, & que mon dessein est sérieux.

BELLINDE.

Je ne chercherai jamais à pénétrer dans les secrets que vous voudriez me cacher.

Me. BRUTE.

Hélas! ma chére, puis-je en avoir pour toi? Mon cœur avec toi est toujours sur mes lévres.

BELLINDE.

Et vos pensées sont dans vos yeux, qui n'ont pas la même discrétion que vos lévres. Ils viennent de vous trahir, & je les ai vû languissans.

Me. BRUTE.

Mes yeux languissans! Pour l'amour de qui, mon enfant?

BELLINDE.

Pour l'amour d'un galant homme, aussi persuadé de votre haine pour lui, que je suis convaincue de votre amour.

Me. BRUTE.

Constant, veux-tu dire ?

BELLINDE.

Vous l'avez nommé.

Me BRUTE.

Bon Dieu ! D'où te peuvent venir ces imaginations-là ?

BELLINDE.

De ce qui apprend tant de choses au monde. J'ai remarqué.......

Me. BRUTE.

Qu'as-tu donc tant remarqué de si extraordinaire ?

BELLINDE.

J'ai remarqué que vous ne le rencontriez jamais sans rougir ; que vous tâchiez de l'éviter, & que vous deveniez après cela d'un chagrin qui vous rendoit tout insuportable ; en un mot, j'en ai vû assez pour me convaincre que jamais le cœur d'une femme n'a été si déchiré que l'est le vôtre, par l'amour qui vous pousse, & par la crainte qui vous retient.

Me. BRUTE.

Que l'illusion est puissante !

BELLINDE.

Que les femmes sont foibles !

Me. BRUTE.

Je te prie, ma belle Niéce, d'avoir un peu meilleure opinion de ta tante.

BELLINDE.

Ma belle tante, ayez meilleure opinion de votre niéce, & croyez qu'elle n'est pas aveugle.

Me. BRUTE.

Tu me mettrois en colére à la fin.

BELLINDE.

Et vous, vous me feriez rire.

Me. BRUTE.

Jusques à quand continueras-tu sur ce ton-là ?

BELLINDE.

Je ne prens point le change.

Me. BRUTE.

Tout ce que je puis te répondre ....

BELLINDE.

Ne servira de rien.

Me. BRUTE.

Si je te jurois que tout ce que tu t'imagines est fantaisie ?

BELLINDE.

Rien n'en seroit moins vrai, quand vous auriez fait un faux serment.

Me. BRUTE *embrassant Bellinde.*

Pardonnons-nous donc l'une à l'autre le tort que nous nous sommes faites réciproquement, moi en voulant te faire un secret de mon amour, & toi en le pénétrant.

BELLINDE.

Je suis trop bonne pour le refuser, &

cependant j'ai beaucoup plus sujet d'être fâchée que vous.

Me. BRUTE.

C'est la vérité, ma chere ; tu m'avois donné tant de preuves de ton amitié que je dois m'imputer à crime ma reserve pour toi ; mais pour me pardonner plus facilement, ma chere enfant, songe que lorsque le penchant de la nature nous entraîne à des choses défendues par l'honneur & par la Religion, nous voudrions même cacher à notre ame les foiblesses de notre corps.

BELINDE.

Cela est le mieux du monde ; mais j'espére qu'en récompense, vous ne voudrez plus rien cacher dorénavant à votre amie, les foiblesses de votre corps augmentassent-elles de jour en jour.

Me. BRUTE.

Tu peux en être sûre ; dès à présent je cesse d'avoir aucune réserve pour toi ; & pour t'en convaincre, je t'avoue de bonne foi, que ma vertu est en grand danger. Le mérite & l'esprit m'attaquent, & l'amour & la nature secondent leurs efforts : d'un autre côté, les manières brutales de mon mari me poussent à la vengeance ; & le Diable qui est toujours à l'afut des occasions favorables, me détermine à m'en ressentir par celle de toutes les vengeances qui plaît le plus aux femmes.

BELLINDE.

Vous êtes bienheureuse que Constant ne connoisse pas le mauvais état des fortifications; s'il le savoit il livreroit bien-tôt l'assaut à la place.

Me. BRUTE.

J'aurois bien de la peine à l'empêcher d'être emportée; mais ses yeux ont été moins clair-voyans que les tiens; & je lui ai si bien caché ma passion, qu'il n'en sait encore rien. Je ne suis pas coquette, ma chere; par là tu le vois bien, & si tu veux suivre mon avis, tu ne la seras jamais. Je sais bien que la coqueterie est d'un excellent assaisonnement pour rendre les femmes appétissantes, & j'aurois vû avec autant de plaisir qu'une autre, une troupe de jeunes gens, me faire les doux yeux, tâcher de s'insinuer auprès de moi, & attentifs à toutes les occasions de faire cent petites choses pour me donner du plaisir. C'est même une sorte de joie d'apprendre que quelqu'un s'est noyé ou pendu pour l'amour de vous. En vérité, à ne consulter que ce qui est de femme en nous, cela seroit un vrai plaisir.

BELLINDE.

Je vous jure que cela me chatouilleroit beaucoup.

Me. BRUTE.

Mais, après tout, c'est une de nos mauvai-

ses coûtumes, quand nous donnons le moindre sujet d'espérance aux Amans avec qui nous n'avons pas envie d'en venir à la conclusion : car rien n'est si déraisonnable que d'induire les hommes dans un mal dont nous n'avons point l'intention de leur appliquer le reméde.

BELLINDE.

Cela est vrai, mais aussi c'est renoncer au plus grand plaisir de la vie, car je suis sûre que la jouissance de sa maîtresse ne donne pas à un Amant la moitié du plaisir que trouve une femme à se jouer d'un soûpirant.

Me. BRUTE.

Sur ce pied-là notre voisine est la plus heureuse femme du monde.

BELLINDE.

O, l'impertinent composé ! ce n'est que vanité & qu'affectation; aussi est-ce un original de ridicule, en dépit de tout ce que l'art & la nature ont jamais fourni à personne de son Sexe devant elle.

Me. BRUTE.

Encore croit-elle que tous les hommes sont ses esclaves, & quelles que soient leurs maniéres, elle en tire toujours des conclusions pour s'affermir dans ses imaginations.

BELLINDE.

S'ils la fuient, c'est, dit-elle, par mode-

ſtie ; & elle attribue le ſoin de l'éviter à la diſcrétion de leur amour.

Me. BRUTE.

S'ils en uſent avec elle ſans politeſſe, c'eſt pour ne pas donner des occaſions de parler au monde.

BELLINDE.

Quand ſes extravagances font rire les hommes, elle les croit enchantés de ſon eſprit.

Me. BRUTE.

Et lorſque ſes impertinences les rendent chagrins, c'eſt, à ce qu'elle penſe, la jalouſie qui les rend triſtes.

BELLINDE.

Enfin, elle ſait interpreter ſi ſubtilement leurs actions & leurs paroles, qu'elle trouve par tout des marques de leur paſſion pour elle.

Me. BRUTE.

Et regarde avec un œil de pitié les autres femmes, qu'elle s'imagine en ſécher de jalouſie.

BELLINDE.

Mais, je vous prie, par compaſſion pour nous-mêmes, choiſiſſons un meilleur ſujet de converſation, car Madame Fanciful me fait mal à la tête ; croyez-vous que votre mari ait du penchant à devenir jaloux ?

Me. BRUTE.

Non, il n'aime point aſſez pour être ja-

loux. Bon Dieu ! que les hommes ſont déraiſonnables ; ce qui les rend jaloux c'eſt le plus ou le moins d'amour qu'ils ſentent pour leurs femmes : ils n'ont aucun égard à leur tempérament pour vivre en repos ou pour s'allarmer : c'eſt cependant lui qui décide du ſort de la tête des Maris. Les hommes peuvent jaſer tant qu'il leur plaira, mais ils n'en ſavent pas encore autant que nous, cela eſt certain.

BELLINDE.

Du moins dans ce qui regarde nos petites affaires.

Me. BRUTE.

Moi, je penſe que nous ſerions auſſi habiles qu'eux dans les affaires d'Etat ; ils font, défont, refont ; & après tout cela, rien qui vaille.

BELLINDE.

Pourquoi donc n'entrons-nous pas dans les intrigues du Gouvernement auſſi bien qu'eux ?

Me. BRUTE.

C'eſt, mon enfant, que nous avons nos intrigues particuliéres, leſquelles nous font plus de plaiſir.

SCENE V.

Le Théatre change, & représente la Toilette de Madame Fanciful.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE, *une Suivante.*

Dans l'original, tout ce que dit la Françoise est une espéce de baragouin mêlé des deux Langues Angloise & Françoise, si ce n'est en quelques endroits qu'elle parle bon François.

Me. FANCIFUL.

Comment suis-je ce matin?

LA SUIVANTE.

Vous paroissez bien défaite, Madame, c'est la verité.

Me. FANCIFUL.

Vous êtes bien mal-faisante, mon amie, de me le dire, quand bien même ce seroit la verité; ne savez-vous point qu'il n'en faut pas tant pour me déranger? Présentez moi le miroir, je suis sûre que les choses ne sont pas comme vous les dites. (*Parlant à la Françoise.*) Que vous en semble, Mademoiselle?

LA FRANÇOISE.

Moi, Madame, je trouve que jamais vous ne fûtes si belle qu'aujourd'hui.

Me. FANCIFUL.

En vérité, les François sont les gens du monde les plus obligeans, & qui disent les choses le plus agréablement. Leurs maniéres sont charmantes, & point flateuses sur tout.

LA FRANÇOISE.

Vous nous rendez, justice Madame.

Me. FANCIFUL *faisant des mines au miroir.*

Sûrement c'est ma Suivante qui se trompe ici, elle est seule de son sentiment, & le miroir lui donne le démenti. Mais en vérité je crains terriblement qu'il ne me flate, & qu'il ne me fasse le regard beaucoup plus engageant que je ne l'ai.

LA FRANÇOISE.

Croyez-moi, Madame, votre visage est plus beau que tout ce que peuvent représenter tous les miroirs du monde.

Me. FANCIFUL.

Mais est-il bien possible que mes yeux soient si tendres & si pleins de feu?

LA FRANÇOISE.

Madame, si votre miroir étoit un miroir ardent, vos yeux mettroient le feu à la maison.

Me. FANCIFUL.

Mademoiselle, je vous donne cette robe

de chambre. (*A la Suivante*) Sortez, ma fille. En verité, je ne la puis plus souffrir; cette carogne me paroît d'une laideur insupportable.

SCENE VI.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE.

LA FRANÇOISE.

AUprès de vous, Madame, il n'y a point de visage qui ne paroisse laid.

Me. FANCIFUL.

Je ne pense point cela, Mademoiselle, & je vous trouve très-jolie, moi.

LA FRANÇOISE.

Ah, Madame! où est le Soleil, la Lune ne brille pas.

Me. FANCIFUL.

La jolie expression que voilà! N'avez-vous jamais eu d'intrigue, Mademoiselle?

LA FRANÇOISE *en soupirant.*

Oui, Madame.

Me. FANCIFUL.

Etiez-vous aimée?

LA FRANÇOISE *soupire*.

Non, Madame.

Me. FANCIFUL.

Vous n'étiez pas aimée? Bon Dieu! que je serois malheureuse en pareille occasion. Mais heureusement la nature m'a faite si délicate, qu'apparemment on ne me touchera guére le cœur. Je suis délicate, Mademoiselle, mais très-délicate. Je pense que quand tout le mérite du genre humain seroit rassemblé en un seul homme, je trouverois qu'il lui manqueroit encore quelque chose pour mériter que l'on s'abaissât jusques à lui; cependant, ce n'est point que j'aye le cœur de diamant, & je sens bien que j'aimerois, mais à la fureur, s'il s'offroit quelqu'un qui méritât ma tendresse. Je ne suis pas insensible, je suis seulement difficile.

LA FRANÇOISE.

Ah, Madame! que ne suis-je un beau jeune Seigneur pour votre service, je ferois l'impossible pour trouver le chemin de votre cœur. Je ferois des vers, je composerois des chansons, je vous donnerois des sérenades, je ferois des présens à votre Demoiselle Françoise, je ne dormirois pas, je ne mangerois point, je deviendrois maigre, je deviendrois fou, je me noyerois, je me pendrois moi-même. (*elle l'embrasse*) Ah, ma chere Dame, que je vous aimerois!

Me. FANCIFUL.

Il faut avouer que les maniéres de sa Nation sont bien obligeantes ; je vous prie, Mademoiselle, agréez un présent de ces deux paires de gants.

LA FRANÇOISE.

Je vous remercie de tout mon cœur, mon adorable maîtresse.

SCENE VII.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE, LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

MAdame, voilà une Lettre qui vient de la Ville (1).

Me. FANCIFUL.

Quelque nouvelle conquête, je vous le garentis, car assûrément j'étois d'un brillant à éblouir hier au soir à la promenade de Saint James (2). L'aimable chose ! c'est une Chan-

(1) Il y a dans l'Anglois, par le *peny-post*, c'est-à-dire, par la poste d'un sou. Elle porte les Lettres dans tous les quartiers de Londre, & à quelques mille aux environs.

(2) Le Parc de Saint James, où le beau monde se proméne l'été le soir, & l'hiver à midi.

son que l'on vient de faire sur moi : (*elle baise la Chanson*) sois la bien venue. Faites venir Pipe, qu'elle la chante.

(*Pipe entre, & elle se retire après avoir chanté la Chanson qui suit.*)

Fuyez les regards de Philire ;
Bergers qui voulez vivre heureux ;
Lorsque ses yeux sont tout de feux
Son cœur est tout de glace, & jamais ne soupire ;
Un Ciel est sous sa loi, mais les plus tendres vœux
N'ouvrent point de passage en ce charmant Empire.

(*Un Valet entre & donne une seconde Lettre.*)

LE VALET.

Madame, voilà encore une autre Lettre que l'on vient de recevoir pour vous.

Me. FANCIFUL.

Voilà la fatigue que j'essuye tous les matins. Mademoiselle, je vous prie, que font vos Dames Françoises quand elles sont importunées comme vous me voyez ?

LA FRANÇOISE.

Madame, elles ne s'en plaignent jamais ; au contraire, quand une Dame Françoise a

rempli la centaine de ses Amans, elle travaille au plus vîte sur nouveaux frais à la seconde classe. Oh, pour cela elles ont bien le cœur à la besogne!

Me. FANCIFUL.

Je pense qu'elles ont le goût bon, car je conçois que c'est un plaisir inexprimable de faire mourir d'amour tous les hommes, & toutes les femmes de jalousie. Mais je vous assûre que cela me fait une vraye peine, & que je prends part aux maux que je fais souffrir. Seigneur, pourquoi me former de maniére que je dûsse donner tant de mauvaises nuits à toute une Ville! Mais lisons ma Lettre.

Si vous avez envie, au lieu de vous entendre louer pour vos perfections, d'entendre vous reprocher vos défauts, venez dans une heure d'ici vous promener avec votre Suivante dans l'allée verte du Parc Saint James; vous y trouverez un homme qui vous adore pour vos bonnes qualités, & qui vous hait pour vos mauvaises. Pour ne faire plus que vous aimer toûjours, il a grande envie de vous corriger. Si l'heure & le lieu que je vous ai marqué vous conviennent, vous connoîtrez qui je suis. Si l'occasion ne vous plaît point, vous ne le saurez jamais, ainsi prenez votre parti.

Cela est du dernier familier, Mademoiselle ; mais j'ai une envie démésurée de savoir quel est le hardi maraut qui m'écrit si galamment.

LA FRANÇOISE.

Il faut prendre votre écharpe & votre masque, & venir au rendez-vous : voilà comment en usent les *Dames Françoises*.

Me. FANCIFUL.

A un rendez-vous, Mademoiselle, & à un rendez-vous avec un homme ?

LA FRANÇOISE.

Eh ! pourquoi non ?

Me. FANCIFUL.

Quoi ! avec un homme que je n'ai peut-être jamais vû de ma vie ?

LA FRANÇOISE.

Tant mieux, ce sera quelque chose de nouveau.

Me. FANCIFUL.

Mais sais-je quel dessein il peut avoir formé ? Peut-être veut-il me ravir, je dois savoir auparavant ......

LA FRANÇOISE.

Vous ravir ? bagatelle ! Je voudrois bien voir, moi, un coquin assez hardi pour me ravir. Oui, oui, je le voudrois bien voir.

Me. FANCIFUL.

Mais ma réputation, Mademoiselle, ma chere réputation ?

LA FRANÇOISE.

Madame, quand on l'a une fois perdue; on n'en est plus embarrassée.

Me. FANCIFUL.

Fi, Mademoiselle, la réputation est une pierre précieuse.

LA FRANÇOISE.

Qui coûte bien cher, Madame.

Me. FANCIFUL.

Voudriez-vous sacrifier votre honneur à votre plaisir?

LA FRANÇOISE.

Je suis Philosophe.

Me. FANCIFUL.

Mon Dieu! comment parlez-vous? Quoique l'honneur soit un fardeau, il faut toûjours le porter.

LA FRANÇOISE.

Chacun a sa façon; quand quelque chose m'incommode, moi, je m'en défais vîte.

Me. FANCIFUL.

Allez, vous êtes une vilaine Françoise, & je vous mettrai dehors si vous continuez davantage vos discours effrontés.

LA FRANÇOISE.

Mettez-moi dehors, c'est bien fait; mais je veux aussi vous y mettre, moi. Allons voir ce que vous veut l'homme au billet obligeant. (*Elle lui donne ses hardes & les lui met.*) Tenez, voilà votre écharpe, voilà votre coëf-

se, voilà votre masque, voilà tout. Hé! Mercure, vien-ça coquin. Va chercher une chaise pour Madame & une autre pour moi. Va, va donc vîte. Allons, Madame, dépêchez-vous. Bon Dieu, quels scrupules!

Me. FANCIFUL.

Allons donc, cela va bien; pour cette fois je suivrai votre avis, par l'envie insurmontable que j'ai de connoître quel est le brutal qui m'écrit; mais j'ai trop de délicatesse pour entrer en aucun éclaircissement avec lui.

LA FRANÇOISE.

Belle chose vraiment que la délicatesse quand il s'agit de se divertir! Vous voilà équipée, partons.... Hé bien.... qu'avez-vous donc?

Me. FANCIFUL.

J'ai peur.

LA FRANÇOISE.

Je n'en ai point, moi.

Me. FANCIFUL.

Je n'ose y aller.

LA FRANÇOISE.

Demeurez donc.

Me. FANCIFUL.

Je suis poltrone.

LA FRANÇOISE.

Tant pis pour vous.

Me. FANCIFUL.

C'est un malin Démon que la curiosité!

LA FRANÇOISE.

C'est une charmante Sainte.

Me. FANCIFUL.

Elle est la cause de la chûte de nos premiers Peres.

LA FRANÇOISE.

Elle a bien diverti leurs enfans.

Me. FANCIFUL.

L'honneur est contre.

LA FRANÇOISE.

Le plaisir est pour.

Me. FANCIFUL.

Faut-il y aller ?

LA FRANÇOISE.

Il faut y aller comme il faut manger, il faut boire, il faut dormir, il faut vivre ; la même nature qui nous a assujetties à une infirmité, nous a assujetties à toutes les autres ; & la même loi qui nous oblige à dormir nous oblige à manger, à boire, &c. Vous me ferez enrager.

Me. FANCIFUL.

Mais, Mademoiselle, il faut que la raison corrige la nature.

LA FRANÇOISE.

Il feroit beau le voir, c'est sa Sœur aînée : ce seroit une bonne insolente que la raison.

Me. FANCIFUL.

Avez-vous donc coutume d'écouter votre nature préferablement à votre raison, Mademoiselle ?

LA FRANÇOISE.

Oui da.

Me. FANCIFUL.

Pourquoi ?

LA FRANÇOISE.

Pourquoi ? parce que la nature me fait plaisir, & que la raison me donne du chagrin.

Me. FANCIFUL.

Ah ! la méchante Françoise.

LA FRANÇOISE *la poussant dehors.*

Ah ! la belle Angloise.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente le Parc de Saint James.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE, HEARTFRE'.

MADAME FANCIFUL.

EN vérité, Mademoiselle, je vous jure que je suis dans une impatience extrême de connoître l'impudent qui me fait venir. (*Elle apperçoit Heartfré.*) Voilà Heartfré, mais ce ne sauroit être lui, il fait profession ouverte de haïr les femmes; mais qui sait ce que peuvent avoir fait des yeux aussi dangereux que les miens?

LA FRANÇOISE.

Madame, il nous approche.

Me. FANCIFUL.

Oui, c'est lui. Ah! c'est le Cavalier du monde le plus insupportable pour moi, m'adorât-il à la fureur.

HEARTFRE'.

HEARTFRÉ.

Madame, je suis votre très-humble serviteur, je ne vous rendois point justice, & je ne vous croyois pas autant de raison & d'envie d'être corrigée, que vous en marquez en venant ici.

Me. FANCIFUL.

Monsieur, l'on pourroit peut-être attribuer à un simple mouvement de curiosité, tout ce que vous donnez à mon envie d'être corrigée. Oui, c'est le seul desir de connoître quel est le mortel assez mal appris pour écrire une Lettre si impertinente, qui m'amène ici. (*Elle déchire sa Lettre.*)

HEARTFRÉ.

Etes-vous satisfaite, Madame? cela doit être.

Me. FANCIFUL.

Oui, je la suis. Bon jour, Monsieur.

HEARTFRÉ.

Restez un moment, Madame; si vous avez votre compte je n'ai pas le mien. Avec votre permission, je veux avoir un moment de conversation avec vous; voulez-vous, Madame, devenir la plus aimable femme de Londre ou non? Comment! vous me regardez! Pourquoi vos yeux sont-ils effarés? Est-ce que ma question est si impertinente? Je vois bien que vous croyez l'être déja.

Me. Fanciful.

Je vous prie, Monſieur, qu'il me ſoit permis de vous faire une queſtion à mon tour. De quel droit prétendez-vous me faire ſubir votre examen?

Heartfre'.

Par le droit du plus fort. Je le ſuis ici; car vous ne ſauriez gagner ſi vîte votre caroſſe, que je n'aye le temps de vous dire en chemin, tout ce que je veux vous faire entendre.

Me. Fanciful.

En vérité, Monſieur, vous prenez-là de grandes libertés.

Heartfre'.

J'en tombe d'accord, Madame; mais il n'y a point moyen de vous en défendre. Sachez donc que je veux avoir une intrigue avec vous.

Me. Fanciful.

Avec moi, Monſieur?

Heartfre'.

Oui, Madame, avec vous; & ſi vous voulez devenir un peu plus raiſonnable que vous ne l'avez été par le paſſé, le plaiſir que je m'y promets, n'aboutira qu'à augmenter votre réputation du bon côté.

Me. Fanciful.

Cela va le mieux du monde, Monſieur.

HEARTFRE'.

Jusques ici, Madame, mon indifférence m'a fait regarder toutes les femmes du haut en bas : mon dédain égaloit le vôtre. Présentement, il ne tient qu'à vous de changer mon indifférence en empressement, si vous voulez me faire une composition raisonnable. Votre vanité, Madame, doit vous y engager, & je ne vois point ce qui la pourroit flatter davantage.

Me. FANCIFUL.

Peut-on savoir, Monsieur, à quel prix se mettroit votre indifférence, si par caprice, par mauvais goût, on en avoit envie ?

HEARTFRE'.

Pourquoi non, Madame ? Je vais vous proposer mon marché en Quouacre, & vous dire d'abord le dernier mot (1). Quittez, Madame, vos maniéres affectées, & je renonce pour vous à mon indifférence.

Me. FANCIFUL.

Mes maniéres affectées !

HEARTFRE'.

Oui, Madame, je ne veux vous rien faire quitter dont il ne vous soit avantageux de vous défaire.

(1) Les *Quouacres*, ou comme les Anglois l'écrivent *Quakers*,) ne surfont point, & ils ne rabattent rien de ce qu'ils ont d'abord demandé.

Me. FANCIFUL.

Vous tirez terriblement sur le brutal, Monsieur. Allons, Mademoiselle.

LA FRANÇOISE.

Allons, allons, allons.

HEARTFRE' *les arrêtant.*

Cela ne servira de rien, Madame, je ne vous quitte point que je ne sois au bout.

Me. FANCIFUL.

Mais quel est votre dessein, Monsieur?

HEARTFRE'.

Je veux vous dire que vous êtes la femme la plus ingrate qui soit sous le Ciel.

Me. FANCIFUL.

Et à qui suis-je si ingrate?

HEARTFRE'.

A la nature.

Me. FANCIFUL.

Pourquoi? Qu'est-ce que la nature a fait pour moi?

HEARTFRE'.

Mille belles choses que vous gâtez par votre affectation. Elle vous a faite toute belle; vos traits peuvent passer pour son chef-d'œuvre; votre taille est toute réguliére, & vous auriez de l'esprit si vous aviez assez de jugement pour ne point donner dans une affectation outrée, qui vous rend impertinente. Je ne sai pas qui peut vous avoir gâtée là-dessus; mais vous en êtes venuë au point d'être un

objet de mépris pour les hommes, & de pitié pour les femmes. La nature n'a laissé dans votre visage aucune imperfection, aucun trait irrégulier, pas la moindre tache; & vos grimaces éternelles y mettent trente défauts; vous étes venuë à bout, avec bien de la peine, de paroître laide. Les pieds, les mains, les doigts, rien ne se remue chez vous que par convulsion. Pour votre discours; celui des crieurs de prestiges à une foire, quand ils vantent au peuple leurs raretés & leurs curiosités, n'est guére plus galimatias ni plus guindé.

LA FRANÇOISE.

Est-ce que l'on fait l'amour en Angleterre comme cela?

Me. FANCIFUL *à part.*

J'éclaterois de rage, si je ne craignois de l'en faire rire encore.

HEARTFRE'.

Je ne doute point, Madame, que ma sincérité ne m'ait attiré votre haine, car vous avez trop de vanité pour vous être reconnue dans le portrait véritable que j'ai fait de vous: & si vous vous sentiez aussi extraordinaire que vous étes, vous vous corrigeriez pour l'amour de vous-même. Mais il est aussi difficile de persuader une femme des affectations qui lui messiént, que de faire convenir un Poëte des fautes de sa Piéce.

Me. FANCIFUL.

Je ne m'étonne point que les maniéres du beau monde déplaisent à un homme d'un goût sauvage.

HEARTFRE'.

Mais si je viens à bout de vous convaincre que tout le monde vous désaprouve autant que moi, & que ceux qui vous flattent ne vous applaudissent que pour vous confirmer dans vos maniéres ridicules, & faire durer le plaisir qu'ils ont à se mocquer de vous?

Me. FANCIFUL.

Monsieur, quand tout le monde dont vous parlez me viendroit dire que mes maniéres sont mauvaises, comme tout le monde seroit de votre sentiment, je serois persuadée qu'il n'y entendroit rien, & je m'en tiendrois à mon goût.

(*Madame Fanciful & la Françoise sortent.*)

LA FRANÇOISE.

Le voilà mort.

HEARTFRE' *en les montrant de la main.*

Voilà comment pensent toutes les femmes. Quel sexe! Pour cette fois j'ai voulu blanchir un Négre. Mais dorénavant j'entreprendrois plûtôt d'apprendre à un Courtisan d'être sincére, à un Usurier d'être généreux, à un homme de Robe d'être désintéressé, &

à un Prêtre d'être humble, que de faire reprendre l'air naturel à une femme qui en est une fois sortie, pour se parer de maniéres extravagantes.

SCENE II.

CONSTANT, HEARTFRE.

HEARTFRE.

BOn jour, mon cher ami.

CONSTANT.

Vôtre serviteur, *l'homme sans chagrin*. Que faites-vous ici si matin?

HEARTFRE.

Ce que je suis sûr que vous ne devinerez jamais. Je viens de tâcher à convaincre Madame Fanciful qu'elle étoit la femme de Londre la plus extravagante.

CONSTANT.

Le bel emploi!

HEARTFRE.

Je lui ai raconté en un aussi bon François qu'il m'a été possible, ce que l'on dit d'elle dans le monde, & ce que j'en pense; en un mot, j'ai eu aussi peu de ménagement pour elle, qu'un Roi qui se seroit rendu absolu,

en auroit pour la Chartre qui contient tous les priviléges de la Nation (1).

CONSTANT.

Et comment a-t-elle pris tout cela ?

HEARTFRE'.

Comme les enfans font les pilules ; ils les mordent, & puis ils les crachent.

CONSTANT.

Mais dites-moi, mon cher, *quel Diable vous mit en tête de vous ériger en reformateur du genre humain ?*

HEARTFRE'.

Je ne savois à quoi passer mon temps ce matin ; & d'ailleurs, quelque peu d'attachement que j'aye pour les femmes, je perdois patience d'en voir une que le Ciel a pris tant de soin à former, se donner des peines infinies pour se rendre l'Arlequin de la Création.

CONSTANT.

Je voudrois bien que la cruelle que j'aime fît un aussi mauvais usage de ses charmes, & devint impertinente au point que le dégoût pût me délivrer du Diable qui me possède.

(1) Les Anglois l'appellent *Magna Charta.* Elle contient, suivant les uns, les priviléges accordés à la Nation par Henry premier ; & suivant les autres, les conditions ausquelles seulement, les Anglois ont toujours reconnu leurs Lois, redigées & mises en ordre sous ce Prince.

Le Diable qu'on peint si noir, c'est l'Amour.

HEARTFRE'.

Pourquoi donc vous y laissez-vous gouverner ?

CONSTANT.

C'est, mon cher ami, qu'il entre dans ma composition une plus grande quantité de chair & de sang, que de grace & de libre-arbitre. Ah ! ma maîtresse, ma chére maîtresse, je meurs d'amour pour vous ! Faut-il qu'une femme si aimable soit une Sainte, lorsque la Religion est devenue hors de mode !

HEARTFRE'.

Il ne faut désespérer de rien. Le temps est un grand maître, secondé de la persévérance.

CONSTANT.

Ils ont déja joué leur role sans effet. Il y a deux ans que son brutal de mari m'invita à ses nôces : je vis alors, pour la premiere fois, la femme que j'ai tant aimée depuis. Un Martyr n'aime point davantage son ame, quand il s'expose au suplice pour la sauver. Que cela m'a-t-il servi ? Elle est toujours aussi froide que l'étoile du Nord.

HEARTFRE'.

Toutes les femmes ont froid naturellement, & c'est ce qui leur donne tant d'envie d'être échauffées.

CONSTANT.

Si vous êtes mon ami, vous croirez toutes les femmes, des Anges, pour l'amour de ma maîtresse. Si vous connoissiez sa vertu.......

HEARTFRE'.

La tête d'un amant est une des plus plaisantes choses du monde. Vous êtes amoureux de votre maîtresse pour sa vertu, & vous ne vous plaignez cependant que parce qu'elle ne veut point être vicieuse.

CONSTANT.

La seule consolation que j'attens, c'est de vous voir un jour aussi passionné que moi. Au milieu de mon chagrin ce me sera un sujet de joye.

HEARTFRE'.

Ce jour-là n'arrivera pas encore si-tôt; ce n'est pas que je ne puisse, en galant homme, prendre mes ébats aussi-bien que vous; je puis aussi faire le soupirant auprès d'une femme, lui prodiguer les noms de Nymphe, d'Ange, de Déesse, & lui débiter un fatras de sots complimens, langage ordinaire des Amans. La différence qu'il y a entre vous & moi, c'est que je persuade à une femme qu'elle est un Ange, & elle vous le persuade à vous. Je veux vous confier le reméde qui m'a toujours garanti de devenir amoureux. Ce qui m'a préservé pourra vous guérir.

CONSTANT.

Je veux bien vous entendre, pourvû que vous ne perdiez pas dans vos diſcours le reſpect que l'on doit au ſexe.

HEARTFRE'.

C'eſt ce qui nous gâte que ce reſpect outré. J'en vais parler avec équité, & vous n'aurez pas lieu d'être fâché. Je n'ai jamais regardé les femmes telles qu'elles paroiſſent à nos yeux par le ſecours du Tailleur, du Cordonnier, de la Coëffeuſe & des Filles de Chambre: Je m'en ſuis encore moins rapporté aux portraits que les Poëtes & les Peintres nous en font. Pour rendre juſtice à leur mérite, je les conſidére dépouillée de tous ornemens étrangers, je m'attache à la pure nature, & je les regarde comme j'aurois fait Eve notre premiere mere, ſi je l'avois vûe toute nue dans ſon jardin. Examinez leur cœur, ce n'eſt qu'orgueil, vanité, indiſcrétion, avarice, & pardeſſus tout cela, un fonds inépuiſable de méchanceté: c'eſt d'où elles tirent tant d'intrigues controuvées, dont elles font des confidences malignes aux hommes, afin qu'ils les répandent dans le monde, au préjudice de la réputation de leurs ennemies. Quelles machines ne remuent-elles pas pour engager un pauvre Amant, qu'elles jettent comme le noyau de la ceriſe après l'avoir ſuccé: en un mot vous les voyez toujours dans le travers, &

en guerre ouverte avec la droiture & le bon sens.

CONSTANT.

Fort bien, Monsieur, voilà un portrait peint d'assez belles couleurs.

HEARTFRE'.

Quant au pur extérieur, elles sont revêtues d'une peau assez fine, qui couvre à peu de chose près la même matiere dont vous & moi sommes formés. Pour ce qui est de leur démarche, de leur air, de leur maintien, & de toutes ces autres affectations dont je vous vois si épris; si vous voyiez votre Maîtresse tenir son rang à quelque grande cérémonie, promener d'une démarche plus fiere que celle d'un Paon, la longue queue de sa robe, & après tout parée encore des marques de sa dignité, je conçois bien que cela vous inspireroit des sentimens de respect & de vénération, tels que ceux que l'on doit au Ciel. Je tourne présentement la médaille: si vous la voyiez vêtue d'un méchant cotillon & d'une mauvaise robe de chambre, se donner les mêmes airs, qu'en penseriez-vous? Vous en imposeroit-elle autant alors?

CONSTANT.

Arrêtez, maudite langue, je ne puis plus vous entendre davantage.

HEARTFRE'.

Dites donc ce que vous y trouvez de si aimable.

CONSTANT.

Je les aimerai éternellement.

HEARTFRE'.

Quoi ? ſans eſpérances ?

CONSTANT.

Oui, ſans en avoir aucune.

HEARTFRE'.

La réſolution eſt aſſez modeſte : peut-être aurez-vous trouvé dans quelque Philoſophe moderne, que l'amour ainſi que la vertu étoit ſa propre récompenſe. Ainſi, vous & votre Maîtreſſe avez la même ſatisfaction l'un loin de l'autre, que les Amans vulgaires ne trouvent que lorſqu'ils ſont en préſence.

CONSTANT.

Vous êtes chimérique ; mais, mon cher, ſi elle pouvoit devenir ſenſible. (*Il l'embraſſe.*)

HEARTFRE',

Je vous prie au moins de ne me point prendre pour votre Maîtreſſe. Ce ſont des gens incommodes que les Amans.

CONSTANT.

Qui ſait ce que le temps peut faire.

HEARTFRE'.

Vous diſiez tant tout à l'heure, que le temps ne pouvoit y rien faire.

CONSTANT.

Pas le moindre coup d'œil favorable en

deux ans ! Il faut avouer qu'il y a plus que du malheur ordinaire.

HEARTFRE'.

Il n'y a rien d'étrange à cela : vous ne lui agréez point. Voilà tout le mystere.

CONSTANT.

Je vous prie, ne me faites pas perdre le peu d'esprit qui me reste.

HEARTFRE'.

Oh ! il est sûr, Monsieur, qu'elle en devroit mieux user avec vous, vous êtes un jeune homme bien bâti & fort revenant...... Allons, voulez-vous la venir voir, elle peut avoir changé. Oui, tant qu'elle sera femme, vous devez espérer de.......

CONSTANT.

Je ne gagnerois rien à lui rendre visite. Souvent pour attraper quelque coup d'œil, j'en fais d'intéressées à son cheval de mari ; mais dès que j'entre, elle a toujours un prétexte prêt pour sortir & me laisser avec lui.

HEARTFRE'.

Vous lui avez encore obligation si elle n'a pas fait confidence à son mari de votre passion, c'est encore là un des bons procédés de femmes, & par différentes vûes. Quelquefois c'est pour endormir le mari, afin que se reposant sur leur vertu, il puisse être trompé plus commodément ; souvent aussi c'est pour

l'engager en une querelle, dans l'espérance qu'il y sera tué, quand elles ont intention de devenir veuves. Mais le plus fréquemment, c'est pour faire battre deux rivaux, afin de se mettre en réputation par le bruit que fait la mort d'un homme tué pour l'amour d'elles. Si c'est l'Amant qui succombe, elles s'en croyent quittes pour s'écrier en apprenant la nouvelle : Ah ! que je plains le pauvre malheureux ! ce qui ne les empêche pas de prendre couleur au lansquenet un quart d'heure après.

CONSTANT.

Prenez garde, mon cher ami, après toutes vos invectives, à ne point tomber sous la coupe des femmes. Elles sont vindicatives.

HEARTFRE'.

Elles ne me sauroient faire pis qu'à vous, qui dites tant de bien d'elles. Ah ! voici notre Chevalier qui vient.

SCENE III.

LE CHEVALIER BRUTE, CONSTANT, HEARTFRÉ.

HEARTFRÉ.

VOTRE très-humble serviteur, Monsieur.

LE CH. BRUTE.

Je suis le vôtre de tout mon cœur.

HEARTFRÉ.

Comment se porte-t-on chez vous ?

LE CH. BRUTE.

Que la peste étouffe tous ceux qui y sont.

CONSTANT.

Comment se porte Madame ? Il me semble qu'il y a long-temps qu'on ne l'a vûe ?

LE CH. BRUTE.

Je n'en sais rien, car je n'ai pas couché au logis. Elle ne se portoit que trop bien hier au soir.

CONSTANT.

Vous avez été à la campagne?

LE CH. BRUTE.

A la campagne ? Non. Mais au cabaret.

CONSTANT.

Vous êtes un franc Anglois, mon chér; vous ne connoissez pas votre bonheur. Si j'avois épousé une femme aussi aimable que la vôtre, je ne passerois pas une nuit hors du logis pour tous les vins de la France.

LE CH. BRUTE.

Pas une nuit hors du logis! Ma foi je n'y trouverois pas mon compte.

HEARTFRE'.

Il n'y a pas de division entre vous & Madame?

LE CH. BRUTE.

Non, de par tous les Diables, il y a une conjonction, & la peste soit au Curé qui nous a mariés. Je crois, mes chers amis, que vous devez bien vous moquer de moi. Je m'imagine vous paroître comme un Diable.

HEARTFRE'.

Est cè que vous croyez porter des cornès?

LE CH. BRUTE.

Non, ma femme est trop craignant Dieu pour m'en donner.

HEARTFRE'.

Mais sur quoi comptez-vous, pour lui conserver toujours sa vertu?

LE CH. BRUTE.

Sur la persécution, c'est pourquoi elle ne lui manquera pas. La vertu se corrompt dans l'aise & le repos, & s'épure dans les souffrances.

HEARTFRE'.

Mon cher Chevalier, la vertu des femmes est bien fragile.

LE CH. BRUTE.

Cependant l'on a tant de peine à venir à bout de les réduire.

CONSTANT.

Vous avez la plus aimable femme du monde, & vous vous croyez encore un mari malheureux; fi, fi, cela est honteux.

LE CH. BRUTE.

Ma foi, la meilleure femme est toujours une femme, c'est en dire assez. Si j'étois marié à un tonneau de vin de Champagne, je pense même que je ne le pourrois souffrir.

HEARTFRE'.

Pourquoi vous êtes-vous donc marié? Vous étiez assez vieux pour vous connoître.

LE CH. BRUTE.

Je me suis marié, parce que j'avois envie de coucher avec elle, & qu'elle ne l'a jamais voulu autrement.

HEARTFRE'.

Que ne la forciez-vous?

LE CH. BRUTE.

Oui, cela étoit excellent pour m'attirer sur les bras cent affaires avec tous ses parens, après quoi il eût encore fallu donner de l'argent à quelqu'un pour avoir ma grace. Mais ce qui m'en empêcha encore davantage, c'est que

pour lors je craignois la chaudiere & les crocs comme tous les Diables ; cela vient de la mauvaise compagnie que je hantois alors, je ne voyois que des faquins, des gens peureux de l'autre monde, qui alloient à l'Eglise, disoient graces après le dîner, & n'avoient pas la moindre teinture des manieres des gens de qualité.

HEARTFRE'.

Vous êtes présentement dans une meilleure société.

LE CH. BRUTE.

Mylord Rake & moi, nous nous quittons aussi peu que les doigts font la main. Il pourra bien arriver qu'une de ces nuits nous nous ferons roüer de coups par compagnie. Seriez-vous d'humeur de risquer quelque tapage cette nuit ?

CONSTANT.

Non, je vous jure, mon talent est pour des exercices moins violens.

LE CH. BRUTE.

Je vous entens, vous êtes pour les exercices où l'on ne se blesse point en tombant. Que la peste étouffe toutes les suivantes de Vénus. Voulez-vous boire ensemble cette après-dînée, & y a-t-il moyen ?.....

CONSTANT.

Pour aujourd'hui excusez-moi, ce sera pour une autre fois. Je vous irai moi-même

proposér la partie, & nous passerons une heure ou deux.

LE CH. BRUTE.

Une heure ou deux, c'est bien la peine. Avez-vous renoncé au vin?

CONSTANT.

Il faut que j'aille voir *ma Maîtresse.*

LE CH. BRUTE.

Qui est-elle?

CONSTANT.

Avez-vous coûtume de nommer la vôtre si librement?

LE CH. BRUTE.

Oui vraiment.

CONSTANT.

Je n'ai point coûtume d'en user de même.

LE CH. BRUTE.

Pourquoi?

CONSTANT.

Parce que c'est une chose qui veut être tenue secrete.

LE CH. BRUTE.

Je voudrois que ma femme le sût, il n'y auroit plus de secret long-temps.

CONSTANT.

Pourquoi? La croyez-vous incapable de garder un secret?

LE CH. BRUTE.

Aussi incapable que de faire carême.

HEARTFRE'.

Constant, il faut que vous lui fassiez confidence de vos inclinations pour voir s'il dit vrai.

LE CH. BRUTE.

Non , je vous prie, j'en aurois par trop la tête rompue.

CONSTANT.

Je parie une guipée que vous ne le lui feriez jamais dire.

LE CH. BRUTE.

J'en gage dix que je le saurois incontinent.

CONSTANT.

Comment vous y prendriez-vous pour extorquer ce secret ?

LE CH. BRUTE.

Je ne lui demanderois point de me le dire.

HEARTFRE'.

Si rien en pouvoit venir à bout, ce seroit assûrément ce moyen-là.

CONSTANT.

Mais, croyez-vous, Monsieur ?......

LE CH. BRUTE.

Oh ! Monsieur, je crois qu'une femme & un secret peuvent aussi peu durer ensemble, que la neige & le feu. Je suis las d'entendre parler de toutes ces carognes-là ; laissons & ma femme & votre maîtresse, je les donne au Diable de bon cœur, aussi-bien que tout animal porte-jupe. Je reclame seulement qua-

tre nobles vivantes avec Babet Sands à leur tête. Mylord Rake & moi soupons en leur compagnie dix fois en quinze jours.

(Il sort.)

SCENE IV.

CONSTANT, HEARTFRE'.

CONSTANT.

VOilà un homme dont les principes s'accommodent fort avec les vôtres, mais il a plus que vous, d'être un fieffé poltron. Quand je songe à la maniére dont il en use avec sa femme, je suis prêt de le poignarder.

HEARTFRE'.

Les Amans ont ordinairement la vûe foible, le sens du toucher épuise les quatre autres, on les lui sacrifie. Ne voyez-vous pas que sa brutalité est la seule chose qui puisse vous faire parvenir où vous tendez. Si rien peut faire résoudre Madame Brute à faire une infidélité à son mari, c'est le desir de la vengeance ; les femmes en font davantage pour se venger, qu'elles n'en feroient pour l'E-

vangile. Prenez donc courage, j'ai de grandes espérances pour vous, & puisque je ne vous puis guérir de votre passion, du moins je vous veux rendre heureux, car rien n'est si incommode en société qu'un Amant transi.

CONSTANT.

Ah! mon cher ami, flattez-moi un peu moins; & ne me donnez point de si belles espérances, j'en pourrois bien mourir de joye.

HEARTFRE'.

Il n'en est pas encore temps, attendez que les choses soient un peu plus avancées. Allons-nous en dîner au cabaret, & que l'espérance vous donne de l'appétit.

SCENE V.

Le Théatre représente la Maison de Madame Fanciful.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE, LA SUIVANTE.

MADAME FANCIFUL.

AVez-vous jamais rien vû de si incommode, Mademoiselle ?

LA FRANÇOISE.

Pour vous dire la vérité, Madame, c'est un Monsieur fort mal-élevé.

Me. FANCIFUL.

Mal-élevé, Mademoiselle ? Je le trouve d'une insolence insupportable. Cependant je vous avouërai ma foiblesse, c'est le seul homme sur la terre qui pût m'arracher des faveurs, & je ne sai point ce qui en arriveroit s'il étoit poli. En vérité si les hommes savoient combien les femmes sont sensibles à la politesse, ce seroit la seule science qu'ils étudieroient.

LA SUIVANTE.

Madame, Monsieur Treble est ici, Il a apporté

apporté les vers que vous avez faits, & que vous lui avez donnés pour mettre en musique.

Me. FANCIFUL.

Vîte, faites-le entrer. Que je vais avoir de plaisir, Mademoiselle!

SCENE VI.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE, MONSIEUR TREBLE.

MADAME FANCIFUL.

Monsieur Treble, mon petit Dialogue est-il mis en musique?

TREBLE.

Oui, Madame, & je me flatte que vous en serez contente.

Me. FANCIFUL.

C'est de quoi il ne faut pas douter, car à dire la vérité, vous êtes un homme d'un mérite surprenant pour la composition. Mais sur tout votre musique vaut celle des Anges quand vous travaillez sur mes paroles.

TREBLE.

Ce sont vos paroles qui m'inspirent;

Madame, & qui font tout le mérite de l'air.

Me. FANCIFUL.

Vous me confusez, Monsieur, mais faites-nous au plus vîte entendre votre ouvrage.

TREBLE.

Tout-à-l'heure, Madame.

DIALOGUE.

Entre un Amant & sa Maîtresse.

L'Amant.

Les feux qui sortent de vos yeux
Vont mettre l'Univers en cendres.

La Maîtresse.

Il se trouveroit glorieux.
Quel sort plus beau peut-il attendre?

L'Amant.

S'il n'est plus de Bergers, de chants à votre gloire,
Qui fera retentir les airs?

La Maîtresse.

Les Dieux prendroient le soin de chanter ma victoire,
Eux seuls sont dignes de mes fers.

TREBLE.

Qu'en dites-vous, Madame?

Me. FANCIFUL.

Cela enleve, Monsieur Treble, cela enleve. Quel feu ! quelle science vous avez mise dans votre Chanson ! Je veux vous dire l'occasion qui m'a fait accoucher de ce petit Dialogue ; la Lune est sa mere, pour son pere c'est un songe. Je rêvois une nuit que d'une commune voix j'avois été nommée Reine du pâle monde de la Lune, & que la premiere fois que je parus sur mon Trône, tous mes Sujets devinrent amoureux de moi. En m'éveillant je vis du papier & de l'encre qui ne faisoient rien sur la table ; je jettai ma robe de chambre sur mes épaules & je m'en vins faire cet impromptu sur mon songe.

TREBLE.

Je conjecture, Madame, que la conversation du Dialogue se fait entre votre Majesté & son premier Ministre.

Me. FANCIFUL.

C'est cela même. Ce Ministre vient m'avertir de m'inquiéter un peu plus du bien de mes Sujets ; & moi, comme Reine, je trouve la proposition des plus impertinentes. Mais votre air est si languissant, que je voudrois que vous nous en pûssiez chanter quelqu'autre pour nous réjouir. N'avez vous rien de nouveau ?

TREBLE.

J'en ai un, Madame, qui ne paroît que d'hier. Le voici.

A frais communs faisons l'amour,
Philis, brûlez pour moi d'une flamme fidelle,
Et je vous trouverai plus belle
Que Vénus & toute sa Cour.
Mais si vous faites la cruelle
Vous me paroîtrez sans appas ;
Voici ma devise éternelle :
N'aime point qui ne t'aime pas.

LA FRANÇOISE.

L'on ne peut rien de mieux. Je gagerois que les paroles sont de Heartfré.

TREBLE.

Ne chanterez-vous point ce matin, Madame ?

Me. FANCIFUL.

Ah ! bon Dieu, chanter ! mon pauvre Monsieur Treble, mon rhume est si obstiné qu'il ne m'est pas permis d'y songer.

TREBLE.

J'en suis fâché, Madame, & je crois qu'il n'y a personne qui ne voulût devenir Médecin pour avoir le plaisir de contribuer à votre guérison.

Me. FANCIFUL.

Je dois justice au genre humain là-dessus. Tous ceux qui me connoissent ont eu assez bon goût pour m'offrir tous les remédes qu'ils ont à leur disposition.

TREBLE.

Ils ont raison, Madame ; & tout le monde y perd beaucoup lorsque vous n'êtes pas en état de chanter. Je vous crois la mortelle qui, à cet égard, approche le plus près des Chérubins.

Me. FANCIFUL.

Si j'ai quelque mérite là-dessus, c'est à vous, Monsieur Treble, que j'en ai l'obligation. J'entends tout le monde me dire que j'ai la voix belle, & une méthode qui fait paroître extrêmement toute la musique que je chante. Et franchement je commence d'en croire quelque chose depuis ce qui arriva l'autre nuit ; le croiriez-vous, Monsieur Treble ? Me promenant assez tard dans le Parc, comme c'est ma coûtume, il me prit fantaisie de chanter un Vaudeville, & j'eus le lendemain à mon réveil neuf billets doux sur cet événement, trois en Vers & six en Prose.

TREBLE.

Vous le méritez, Madame, mieux que personne. Avez-vous quelque chose de plus à m'ordonner ?

Me. FANCIFUL.

Rien pour à présent, mais je vous retiens pour venir ici pendant le mois tous les matins, pour me chanter quelque chose de ce qui se fera.... Vous m'entendez. Je reconnoîtrai vos peines.

TREBLE.

Ah! Madame.

Me. FANCIFUL.

Adieu, le charmant Monsieur Treble.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE, UN VALET.

LE VALET.

MAdame veut-elle dîner?

Me. FANCIFUL.

Oui, que l'on serve. Mademoiselle, il faut que Heartfré m'ait ensorcellée. Vous ne sauriez vous imaginer combien de fois je l'ai retrouvé dans mon imagination. En vérité c'est dommage qu'il soit si impoli. Ne dites-vous point la même chose?

LA FRANÇOISE.

Moi, Madame, je trouve que c'est si grand dommage, que si vous m'en vouliez croire, vous le feriez enlever, & vous l'enfermeriez chez vous sous la clef jusques à ce qu'il eût appris toutes les civilités & toutes les courtoisies qu'une belle Dame doit attendre d'un Cavalier de mérite.

Me. FANCIFUL.

Oui-da, je suis sûre que ses airs brusques tomberoient bien-tôt, car il a de grandes dispositions à devenir bien amoureux de moi, malgré son aversion pour tout le sexe : sans cela, auroit-il pris pour moi toute la peine qu'il s'est donnée ? Seigneur, que je connois de femmes à qui une pareille conquête donneroit bien de la vanité ! Mais en vérité, je ne saurois regarder comme une si grande victoire une conquête, qui par tant de raisons m'étoit trop dûe. Mais que faire pour le polir ? Car jusques à ce qu'il le soit devenu je ne le pourrai souffrir.

LA FRANÇOISE.

Il faut, Madame, le plaisanter par tout où vous le trouverez, en jettant un ridicule sur tout ce qu'il viendra à dire ou à faire.

Me. FANCIFUL.

Véritablement la satyre a toujours été d'un usage merveilleux pour corriger le ridicule des gens. Outre cela, c'est mon talent que la

plaisanterie : quand je veux je suis plus piquante que personne. Donnez-moi une plume & de l'encre, je me sens en verve, & je veux lui écrire.

(Elle s'assied, puis se releve.)

Non, je veux lui faire voir que je ne pense point à lui, & le punir de cette maniere-là.

(Elle se rassied.)

Il vaut mieux, pour le punir, lui faire voir que j'y pense, mais en mal.

(Elle se leve.)

Non, c'est le meilleur parti de le laisser-là. Il prendroit pour des faveurs chaque coup de fouet que je lui donnerois.

(Elle s'assied.)

C'est dommage aussi de ne se pas servir d'une satyre aussi fine & aussi ingénieuse que ce que je vais écrire.

(Elle se leve.)

Mais s'il prend cela de travers, j'en deviendrai folle.

(Elle s'assied.)

Après tout je crois que je dois écrire.

(Elle se leve.)

Je ne veux pas témoigner que je pense à lui : cela fera le même effet.

LA FRANÇOISE.

La voilà déterminée.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

La Scéne est chez le Chevalier Brute.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER BRUTE, MADAME BRUTE, BELLINDE.

LE CHEVALIER BRUTE.

(*On dessert.*)

DEbarrassez-nous ici, j'attends compagnie. Apportez-moi toujours ma boëte à tabac, je veux fumer une pipe.

Me. BRUTE.

En vérité, Monsieur, je m'étonne que vous ne quittiez pas cette vilaine habitude.

LE CH. BRUTE.

Je vous prie, ma femme, de ne pas faire ici l'impertinente.

BELLINDE *à Me. Brute.*

Quelle est la compagnie qu'il attend cet après-midi.

Me. Brute.

Je donne à tout le monde à le deviner; ce peut être Constant qui vient ici assez souvent à l'heure qu'il est. S'il vient je suis résolue de rester.

Bellinde.

Voulez-vous envoyer querir notre ouvrage, & travailler ici ?

Me. Brute.

Il va nous empester avec son tabac.

Bellinde.

Rien n'incommode les femmes lorsqu'il s'agit de venir à bout de ce qu'elles veulent faire.

Me. Brute.

Que l'on apporte ici l'ouvrage de ma Niéce & le mien. (*On l'apporte.*)

Le Ch. Brute.

N'y a-t-il que cette sale pour travailler dans tout le logis ?

Me. Brute.

Nous prendrons garde à ne vous point interrompre.

Belline.

Votre tabac vous rendroit trop pensif, mon cher Oncle. Notre babil vous égaïera : rien n'est si bon contre les fumées de rate que la langue des femmes.

Le Ch. Brute.

Je m'y attens bien, Madame l'éveillée.

Dans peu il se fera ici autant de bruit que dans un moulin à papier.

Me. BRUTE *bas à Bellinde.*

Ne prenez pas garde à ce qu'il dit, & laissez-le parler comme il voudra.

LE CH. BRUTE.

Le plaisant reméde pour guérir les maux de rate que la langue d'une femme ? Ne voudroient-elles pas aussi s'en servir pour guérir les maux de tête ?

Me. BRUTE.

En verité, Bellinde, vous avez bien avancé depuis hier.

BELLINDE.

Aussi je me suis tuée de travailler ; que dites-vous de mon ouvrage ?

Me. BRUTE.

Ma Niéce, voilà la plus belle frange du monde, vous avez le meilleur goût que je connoisse. Je veux que vous me donniez un dessein pour rajuster ma jupe cramoisi.

LE CH. BRUTE

Que la peste soit à votre jupe. Il se fait ici un tel bruit par votre babil qu'un homme ne sauroit venir à bout de mettre en ordre ses pensées.

Me. BRUTE.

(*bas.*) (*haut.*)

Ne lui répondons point. Que me conseillez-vous ?

BELLINDE.

Je n'y voudrois rien changer, il me semble assez beau tel qu'il est.

Me. BRUTE.

Cela est vrai : mais l'habit le plus beau ennuye à la longue, si de temps en temps l'on n'y change quelque bagatelle pour lui donner un air de nouveauté.

LE CH. BRUTE.

Je lui ai appris quelque chose approchant de cela.

BELLINE *bas à Madame Brute.*

Nous devrions le piquoter.

Me. BRUTE.

(*bas.*) (*haut.*)

Je ne demande pas mieux. Ma chere, ne vous ennuye-t-il pas un peu de n'être point mariée ?

BELLINDE.

J'entens dire des choses du mariage dont je sens que je m'accomoderois assez.

Me. BRUTE.

Et que craindriez-vous d'y trouver qui vous en fist repentir ?

BELLINDE.

Un mari. Sans cela je me marierois cent fois pour une.

Me. BRUTE.

Oh ! la malicieuse friponne. Ce que vous dites est bien éloigné de ce que vous pensez.

BELLINDE.

Point du tout, mon mari seroit ma bête; sur tout s'il fumoit du tabac.

Me. BRUTE.

Pourquoi? Cela sert souvent à chasser les mauvaises odeurs.

BELLINDE.

Y en a-t-il d'aussi dégoûtante que celle d'un mari qui sent le tabac?

Me. BRUTE.

Il y a des maris qui le font par politique; afin d'empêcher leurs femmes de les joindre de si près: la fumée les écarte.

BELLINDE.

C'est justement dans ces écarts-là que l'on les fait mieux cocus.

Le Chevalier Brute se leve en furie & jette sa pipe.

SCENE II.

LE CHEVALIER BRUTE, MADAME BRUTE, BELLINDE, CONSTANT, HEARTFREE.

LE CH. BRUTE.

OH! je vous ferai gagner bien vîte le haut de l'escalier, garces confederées, ou je vous ferai venir des cornes sur la face à beaux coups de poing.

ME. BRUTE.

Ah Seigneur! il veut nous battre. Mon cher Monsieur Constant, sauvez-nous.

LE CH. BRUTE.

Cocu. C'est moi qui vous la ferai avec la ver.... (*Elles sortent.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER BRUTE CONSTANT, HEARTFRE, UN LAQUAIS.

CONSTANT.

QU'est-ce donc, Monsieur le Chevalier, que tout ceci ?

LE CH. BRUTE.

Je suis assûré que si la femme eût été créée lors du peché du premier Ange ; pour sa punition l'on ne l'auroit pas précipité dans l'enfer, on l'auroit marié.

HEARTFRE'

Quel nouveau chagrin vient de vous arriver ?

LE CH. BRUTE.

Ces honnêtes Dames qui sortent, m'ayant oui dire que j'attendois votre visite cet après midi, ont voulu s'emparer de la chambre pour m'y faire enrager, moi & toute ma compagnie.

CONSTANT.

Est-ce là tout ? Je vous assûre que leur

compagnie nous auroit fait beaucoup de plaisir.

LE CH. BRUTE.

Votre visite, en ce cas-là, m'eût incommodé moi, car elles ne sauroient souffrir l'odeur du tabac, & leur babil fait mal à la tête. J'ai grande envie de dire....... quelque chose.

CONSTANT.

Que ce soit, *sauf l'honneur des Dames*, je vous prie.

LE CH. BRUTE.

Que toutes les femmes crévent par le milieu du corps. Ne voulez-vous pas vous asseoir ? Laquais, qu'on apporte du vin, vous fumerez bien une pipe ?

CONSTANT.

Je vous prie de m'en exempter, & de me permettre même de ne point boire.

LE CH. BRUTE.

Qui vous roule donc dans la tête ? Songez-vous à votre Maîtresse, & vous a-t-elle défendu de boire ? Je suis sûr que c'est quelque précieuse Infante comme ma femme. Depuis un temps elle est devenue si délicate, que c'est pour elle un sujet de querelle qu'une chemise salle. Mais que la peste ronge toutes les femmes, parlons de boire. Prenons chacun notre verre, je veux vous envoyer chercher une boëte de pralines pour vous sécher la bouche.

CONSTANT.

N'en faites rien : je veux bien boire un verre de vin pour vous contenter, mais ne vous mettez point en dépense.

LE CH. BRUTE.

Vous êtes trop honnête. (*parlant à son Valet.*) Allons coquin, verse du vin à Monsieur. A vous, mon brave. Une femme est un Diable; je bois à votre futur mariage, Messieurs.

HEARTFRE'.

Je suis votre très-humble Valet.

LE CH. BRUTE.

Comment trouvez-vous mon vin?

CONSTANT.

Admirable.

HEARTFRE'.

Il est excellent.

LE CH. BRUTE.

Allons un autre verre.

CONTANT.

Non, je vous supplie de nous excuser. Nous reviendrons vous voir une autrefois, & alors nous ne l'épargnerons pas.

LE CH. BRUTE.

Encore un coup, & je ne vous presse plus. Ce sera la santé de votre Maîtresse que nous boirons. Croyez qu'il faut que je sois de vos amis pour cela,

CONSTANT.

C'eſt me faire plaiſir, je vous jure. Allons des verres.

LE CH. BRUTE.

De tout mon cœur. Je conſens que cela lui faſſe du bien.

(Il touſſe dans ſon verre.)

HEARTFRE'.

Et qu'elle devienne complaiſante.

CONSTANT.

Avez-vous avallé de travers ?

LE CH. BRUTE.

Si j'aimois aſſez ma femme pour être jaloux, je prendrois ceci à mauvais augure & je croirois avoir bû ſa ſanté. Je ne l'ai jamais fait ſans avoir eu envie de vomir dans le verre.

CONSTANT.

Elle a trop de vertu pour donner jamais de la jalouſie à un homme raiſonnable.

LE CH. BRUTE.

Peſte ſoit de ſa vertu. Si je l'avois ſurpriſe en galanterie, elle me ruineroit encore en procès.

HEARTFRE'.

Et vous obligeroit de lui donner penſion pour être un cocu diſtingué.

LE LAQUAIS.

Monſieur, Mylord Rake, le Colonel Bully, &c. d'autres Meſſieurs encore ſont aux pilliers bleus à vous attendre.

LE CH. BRUTE.

Tubleu. C'est pour déliberer sur les exploits de cette nuit.

HEARTFRE'.

Nous ne prétendons point vous empêcher de faire vos affaires.

LE CH. BRUTE.

Je ne devrois point vous quitter, mais je vous prie de me pardonner pour cette fois-ci. Notre conference ne durera pas peut-être long-temps, & si vous vouliez m'attendre une demi heure ou une heure, en cas que je ne sois pas revenu . . . . . . Je n'irai pas plûtôt.

HEARTFRE' *à Constant.*

Mon ami, voilà une proposition toute charmante.

CONSTANT.

Acceptons-la. Qui sait ce qui en pourroit arriver ?

HEARTFRE'.

Monsieur, pour vous prouver le cas que nous faisons de vôtre conversation, nous vous attendrons ici tant que vous reveniez.

LE CH. BRUTE.

Je voudrois bien demeurer avec vous ; mais il faut que l'affaire que vous savez se fasse. Ecoutez, je suis avec Mylord en termes de vous faire entrer dans la partie, & il ne tiendra qu'à vous de venir faire le Diable avec nous cette nuit, si le cœur vous en dit.

CONSTANT.

Nous vous en sommes bien obligés ; mais pour moi j'ai partie faite ailleurs.

LE CH. BRUTE.

Avec qui ? avec votre maîtresse, je gage. Je vous prie, laissez la salope de grivoise souper de ses pensées lubriques, & venez passer la nuit en meilleure compagnie. Vous ne pouvez......

CONSTANT.

Vous l'avez dit.

HEARTFRE'.

J'ai la même occupation, & vous savez qu'il faut que les affaires se fassent.

LE CH. BRUTE.

Oui l'affaire des femmes, & quand le monde en devroit périr.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

CONSTANT, HEARTFREE.

CONSTANT.

ADieu ...... le cheval ! ah ! que je souhaiterois, mon ami, que ma chere maîtresse fût de l'humeur de bien des femmes que je connois, qui croiroient manquer de savoir vivre, si dans l'absence du mari elles ne recevoient la visite des amis qui viennent le voir.

HEARTFREE.

Pour l'amour de vous je le lui pardonnerois, quand même elle..... Mais quel expédient trouverons-nous pour la voir ?

CONSTANT.

Ils ne réussiroient pas, & nos souhaits & nos inventions seroient également inutiles.

SCENE V.

MADAME BRUTE, BELLINDE, CONSTANT, HEARTFRE'.

HEARTFRE'.

QU'en pensez-vous donc présentement, mon cher ?

CONSTANT.

Je crois que je vais m'évanouir.

HEARTFRE'.

Je ferai les premiers complimens pour vous donner le loisir de reprendre haleine.

Me. BRUTE.

Messieurs, nous nous croyons obligées de rentrer pour vous remercier de votre courtoisie. Nous vous devons les mêmes complimens que les Infantes faisoient aux temps jadis aux Chevaliers errans qui les avoient délivrées des griffes de quelque monstre, ou des mains d'un brutal de géant. Vous nous avez tirées d'un pareil danger. Mon mari......

BELLINDE.

Comment la fumée qui lui sortoit de la bouche ne vous a-t-elle pas jettés à la renverse ?

HEARTFREE.

Il est vrai Mesdames, nous avions entrepris une rude avanture, mais nous en eussions fait encore davantage, si de plus grands Héros que nous, ne nous l'avoient enlevé.

CONSTANT.

Quoique je sois très-satisfait de vous avoir rendu ce que vous voulez bien appeller un service, je suis fâché cependant que cela n'ait pû arriver qu'en nous rendant témoin d'une chose que vous vouliez peut-être dérober à la connoissance de tout le monde.

Me. BRUTE.

Je crois qu'il n'y a pas grand dommage pour mon mari. Il en fait trop pour vouloir que ses emportemens demeurent cachés. A mon égard, je n'en suis point fâchée; puisque ce secret n'est tombé qu'entre vos mains & celles de Monsieur : j'ai de trop bonnes raisons pour croire que vous en pensiez rien à mon désavantage, ou que vous en fassiez jamais aucun mauvais rapport.

CONSTANT.

Madame, je voudrois bien avoir mérité la bonne opinion que vous avez de moi.

Me. BRUTE.

Je ne fais que vous rendre justice en connoissance de cause, comme je fais à tout le monde.

HEARTFRE'.

Je vous prie, mon ami; enseignez-moi un peu ce que vous faites pour gagner ainsi l'estime des Dames? J'y suis, je vous l'avoue, un grand novice.

BELLIDNE.

Monsieur, voulez-vous bien que je vous catéchise, moi?

HEARTFRE'.

Oui-da, Madame, de toute mon ame.

BELLINDE.

Il faut être toûjours propre, de bonne humeur, point gourmand, ne jamais fumer du tabac, & ne boire que pour sa soif.

HEARTFRE'.

Cela n'est pas aisé.

CONSTANT.

Madame, lui casser son verre c'est lui fendre le cœur.

BELLINDE.

Est-il possible qu'un galant homme puisse tant aimer à boire?

HEARTFRE'.

On prend du vin comme un contrepoison.

BELLINDE.

Contre quoi? je vous prie.

HEARTFRE'.

Contre l'amour.

Me. BRUTE.

Vous appréhendez donc étrangement, Monsieur, de devenir amoureux.

HEARTFRE'.

A en mourir de peur, si le danger m'en paroissoit présent.

Me. BRUTE.

Pourquoi donc tant d'appréhension ?

HEARTFRE'.

Parce que j'ai toujours eu aversion de servir de doguin, & de jouet.

BELLINDE.

Il a raison, bien des femmes n'ont gueres plus de considération pour leurs Amans que pour leurs chiens.

Me. BRUTE.

Mais vous n'avez jamais aimé ?

HEARTFRE'.

Non, Madame, & j'en rens graces au Ciel.

BELLINDE.

Qui vous a donc rendu si savant ?

HEARTFRE'.

Les malheurs d'autrui, Madame.

BELLINDE.

C'est être un écornifleur de devenir sage aux dépens d'autrui : cela est vilain. Si vous aviez acheté votre sagesse aux dépens de votre repos, elle vous seroit beaucoup plus pro-

fitable & vous feroit, fans mentir, plus d'honneur. Perfonne ne vous la plaindroit.

SCENE VI.

MADAME BRUTE, BELLINDE, MADAME FANCIFUL, CONSTANT, HEARTFRE', UN VALET.

LE VALET.

MAdame, Madame Fanciful demande à vous voir.

Me. BRUTE.

Jufte Ciel, aidez-nous! quel déluge d'impertinences nous allons effuyer.

Me. FANCIFUL.

Ma chere Madame Brute, ma chere Bellinde: *(Elle les embraffe.)* il me femble qu'il y a un fiécle que je ne vous ai vûes.

Me. BRUTE.

Il n'y a cependant que trois jours, Madame, que j'ai eu cet honneur. Il faut que vous ayez bien mal paffé le temps; puifqu'il vous a paru fi long.

Me. FANCIFUL.

A ne vous rien celer, je viens d'être si fatiguée des instances d'un pauvre Amant malheureux, que si je ne craignois de donner trop à parler par la nouveauté du fait, j'arracherois de mes propres ongles ces yeux qui font tant de désordre, afin de me mettre en repos & d'y laisser le genre humain. Qu'en pensez-vous, Monsieur Heartfré ? car c'est vous que je prens pour mon conseil.

HEARTFRE'.

Ce que je pense, Madame, c'est que l'on doit favoriser les projets qui sont pour le bien du genre humain.

Me. FANCIFUL.

C'est-à-dire que je puis m'arracher les yeux sans que vous le trouviez mauvais.

HEARTFRE'.

J'ai trop de respect, Madame, pour désapprouver jamais rien de tout ce que vous voudrez faire.

Me. FANCIFUL.

Vous n'étiez pas si complaisant il y a quelques heures. Le croiriez-vous, Mesdames ? Monsieur a eu ce matin la générosité surprenante de m'avertir de soixante impertinences qu'il avoit remarqué dans mes maniéres, en moins de temps qu'il m'eût été possible de tomber dans deux.

CONSTANT.

Madame, c'est le caractére de mon ami d'être libre avec les Dames.

Me. FANCIFUL.

Cela est vrai, Monsieur, mais sa charité va au-delà de l'imagination. Il a eu la bonté de me donner un plan pour me *reformer* jusques au bout des ongles. Je pense, *Monsieur*, que suivant vos regles, voilà comme je devrois tenir mes doigts.

(Elle tient ses doigts ouverts mal-adroitement.)

Mes yeux le choquent, il trouve à redire à ma maniére de regarder.

(Elle le regarde de travers.)

Est-ce celle là qui vous agrée? Je ne me souviens plus bien de ce qu'il trouvoit à dire à mon port, je sais bien qu'il y reprenoit quelque chose. En verité, Mesdames, je pense qu'il me vouloit donner sa démarche. De grace, Monsieur, faites un tour de chambre ou deux, afin que ces Dames, puissent rendre justice à votre bon air. Le petit impoli ne tient compte de ma priere, mais la compagnie n'y perdra rien.

(Elle se proméne d'abord d'une démarche lourde avec un regard fier & le sourcil froncé, & reprend après ses maniéres coquettes & affectées.)

Voilà l'air, la démarche & le port que Monsieur me vouloit faire prendre ; mais par malheur je suis une femme entêtée, sans goût pour les belles choses ; aussi ai-je perdu l'empire d'un cœur comme le sien, lequel m'étoit acquis si j'eusse voulu être un peu plus docile à ses leçons.

HEARTFRE'.

Voilà justement comment en usent les femmes quand elles croyent être aimées, ou lorsqu'elles aiment.

(*Constant tire Madame Brute à quartier.*)

Me. FANCIFUL.

Je pense, Monsieur, qu'il y auroit moins de vanité pour moi à croire le premier, qu'à vous de penser le second.

HEARTFRE'.

Madame, ce que je pense de tout ceci ; c'est que si j'étois amoureux, vous auriez trouvé le moyen de me faire enrager.

Me. FANCIFUL.

Je pense que ce ne seroit point par un redoublement d'amour. Mais laissons cela ; vous vous laissez si fort gouverner à votre bile que vous deviendriez brutal insensiblement.

BELLINDE *à part.*

Je gagerois qu'elle l'aime à la fureur. Donnons-lui de la jalousie pour nous en éclaircir.

(*à Madame Fanciful.*) Je vous avoue, Madame, que je ne demanderois pas mieux, moi, que de trouver un Amant qui eût assez de sincérité pour m'avertir de mes défauts, afin que je pûsse m'en corriger.

Me. FANCIFUL.

Souffrez donc que je vous propose Monsieur. J'ai l'honneur de le connoître assez pour vous être ici caution que pour peu que vous receviez bien sa sincérité, elle ira jusqu'à l'impudence.

HEARTFRE.

Je vous remercie, Madame, de vôtre recommandation. Mais comme je hais l'oisiveté, vous me dispenserez d'entrer au service de Madame. Il n'y auroit rien à faire pour ma critique. Je serois beaucoup mieux auprès de vous, où je ne manquerois jamais d'emploi.

Me. FANCIFUL.

Je vous l'avois bien dit, Madame, qu'il deviendroit brutal.

BELLINDE.

Un peu de brusquerie marque un cœur droit, en faveur de quoi je puis tout pardonner. Ainsi, Monsieur, s'il n'y a que la peur de n'avoir rien à faire qui vous empêche d'entrer à mon service, hazardez-vous de vous y enroller, je vous garantis que vous y trouverez de l'exercice.

HEARTFRÉ.

Je m'engage donc, Madame, à votre service. Mais au moins ceci n'est point du tout raillerie.

(Il veut lui baiser la main)

BELLINDE.

Tout beau, Monsieur, je ne paye point par avance, mais quand je suis bien servie je donne de bons gages, & paye ponctuellement.

(Heartfré & Bellinde continuent à parler seuls)

Me. FANCIFUL *à part.*

Je ne puis plus souffrir cette comédie. Voyez la folle, je pense qu'elle s'imagine qu'il lui parle tout de bon. Mais en vérité, il faut qu'elle soit folle aussi pour croire que l'on me sacrifie à elle.

(Elle regarde Bellinde avec mépris.)

La belle guenon auprès de moi! Si j'étois homme je ne la pourrois point regarder, le vilain nez, le menton pointu, quel coû de grue, pour ses yeux..... Quelles lévres! ce doit être les plus mauvais baisers du monde. Non, il est impossible qu'il l'aime jamais; mais n'importe, je souffre trop de leur tête-à-tête. *(haut.)* Monsieur Heartfré, vous savez bien, je pense, que nous ne devons point nous vouloir

de mal pour ce qui s'est passé ; il faut excuser les femmes sur bien des choses.

HEARTFRE'.

Oui, Madame, jusques à un certain âge.

Me. FANCIFUL.

Je ne pense pas l'avoir encore passé.

HEARTFRE' *à part.*

Je pense même que vous ne le passerez jamais.

Me. FANCIFUL *à Me. Brute.*

Madame, voulez-vous bien être témoin de notre réconciliation ?

Me. BTUTE.

La paix est-elle faite enfin ?

HEARTFRE' *avec un air de mépris.*

Oui, nous recevons ses excuses.

Me. FANCIFUL *à part.*

Qu'il fait, de sang froid, des réponses piquantes !

Me. BRUTE.

Y a-t-il encore quelque cartel qui subsiste entre vous ?

HEARTFRE'.

De mon côté, je réponds que non.

(*Parlant à Constant.*)

Je m'attends bien cependant d'en recevoir de sa part qui ne serviront de rien.

CONSTANT.

J'en suis persuadé. Mais je crois qu'il est à

propos

propos de nous retirer, de crainte de lui donner occasion de médire.

HEARTFRÉ.

Je vous ſui.

CONSTANT.

Meſdames, nous vous ſouhaitons le bon ſoir. Nous voyons bien que Monſieur Brute eſt engagé trop avant dans ſa partie pour revenir ſi-tôt. Allons, Heartfré.

HEARTFRÉ.

Meſdames, je ſuis votre très-humble ſerviteur.

(Parlant à Bellinde.)

J'eſpére, Madame, que vous vous ſouviendrez de notre marché. Je parlerai toujours comme il vous plaira.

BELLINDE.

Je vous donne la même liberté de dire vos ſentimens, que les membres du Parlement doivent avoir.

(Ils ſortent.)

Mo. FANCIFUL *à part.*

Cela eſt bien joli...... Le lourdaut, de quel air il eſt ſorti ſans jetter ſur moi le moindre regard, tandis qu'il la regardoit avec des yeux pleins de tendreſſe...... Les gens d'Egliſe ont beau dire, le temps des miracles n'eſt point fini, il y a quelque choſe de ſurnaturel dans ce qui arrive ici. Un brutal comme l'un, &

une petite souillon comme l'autre, sont venus à bout de me faire perdre l'esprit. Mais je ne la puis souffrir plus long-temps, elle me paroît devenue dix fois plus hideuse que Cornet. Retirons-nous pour songer à la vengeance.

(*A Madame Brute.*)

Je suis votre très-humble servante, *Madame*. Il faut que je prenne congé de vous.

Me. BRUTE.

Quoi! Vous nous quittez déja?

Me. FANCIFUL.

Excusez-moi pour aujourd'hui, Mesdames, j'ai dix-huit visites à rendre cette après-midi, vous voyez que je suis aussi courue des femmes que des hommes.

BELLINDE *à part.*

Autant des uns que des autres.

Me. FANCIFUL.

Assurément vous ne serez point un pas hors de votre chambre.

Me. BRUTE.

En vérité, Madame, je vous reconduirai jusques en bas.

Me. FANCIFUL.

Non, s'il vous plaît, ma belle Dame. Savez-vous que les cérémonies me font évanouir.

Me. BRUTE.

Je vous prie, permettez-moi...

Me. FANCIFUL.

Vous ſavez que c'eſt me déſobliger.

Me. BRUTE.

En vérité il faut que......

Me. FANCIFUL.

En vérité vous n'en ferez rien.

Me. BRUTE.

En vérité je le veux.

Me. FANCIFUL.

En vérité vous n'en ferez rien, vous n'en ferez rien, vous n'en ferez rien.

(*Elle ſort en courant, & on la ſuit.*)

Me. BRUTE.

La ridicule ! Elle m'a miſe de mauvaiſe humeur pour quinze jours. Que ſon impertinente viſite a interrompu une converſation charmante..... Avec quelle rapidité le torrent de l'amour entre dans un cœur quand une fois le deſir s'en eſt emparé & qu'il lui en ouvre l'entrée. Grands Dieux ! qu'il y a de plaiſir à faire ce que vous nous défendez.

SCENE VII.

MADAME BRUTE, CONSTANT *qui rentre*.

MADAME BRUTE.

Vous voilà encore ici?

CONSTANT.

Je sais bien, Madame, qu'il est contre les régles de rentrer si-tôt, & de rendre ses visites si près l'une de l'autre, mais vous me pardonnerez, je croi, quand je vous aurai dit que je suis sorti seulement dans l'appréhension de Madame Fanciful. Si elle a autant de malignité que d'extravagance, elle eût fait de sots commentaires sur la longueur d'une visite, qui lui eût paru durer trop long-temps.

Me. BRUTE.

On ne pourroit pas même, Monsieur, s'empêcher de pardonner des fautes bien plus grandes en faveur de votre bon naturel, qui vous rend si scrupuleux sur ce qui peut nuire à la réputation des Dames.

CONSTANT.

Je dois donc me promettre, Madame,

la grâce d'un autre plus grand crime qui le mérite déja par lui-même, c'est l'amour. Pardonnez-moi, Madame, l'entreprise que j'ai faite de m'ouvrir le chemin de votre cœur. Vous seule en avez jamais sû le mystére.

Me. BRUTE.

Quand de pareils crimes sont commis en secret, ils en sont de moitié moins punissables. Mais, après tout, il n'y a qu'un repentir sincére qui en puisse mériter le pardon.

CONSTANT.

Si la sincérité du repentir consiste dans le chagrin d'avoir offensé, tous les Cloîtres de la Chrétienté ne renferment pas un plus sincére pénitent que moi. Mais je ne saurois croire que l'on me compte pour un crime, d'aimer ce que l'on ne sauroit s'empêcher d'adorer.

Me. BRUTE.

Ne comptez-vous pour rien le dessein formé d'ôter à une femme la seule chose qui la rend digne de respect........... sa vertu?

CONSTANT.

Sa vertu! Ne nous abusons point, Madame, la véritable vertu ressemble aussi peu à ce que l'on appelle ordinairement de ce nom, qu'aux vices même. La vertu consiste dans un cœur droit, incapable de lâcheté,

sincére ; plein de bonté & de compassion ; & non pas dans une chasteté chagrine & scrupuleuse, qui se fasse des fantômes de rien. La véritable vertu, celle qui par elle-même est estimable, & qui ne dépend point du caprice des mortels, *doit être la même en tous temps, en tous lieux, & dans les hommes comme dans les femmes.* Vous voyez *par-là* que ce ne peut pas être ce qu'on appelle continence : ce fantôme d'honneur que les hommes ont méprisé dans tous les siécles, a toujours été abandonné aux femmes que l'on a persuadées de s'en parer aux dépens des plus doux plaisirs.

Me. BRUTE.

Si la chasteté n'est qu'une bagatelle, pourquoi la prêchez-vous avec tant de soin à vos filles & à vos femmes ?

CONSTANT.

C'est que nous les voulons garder pour nous seuls, & nos *filles* pour les maris que nous tâchons de leur trouver.

Me. BRUTE.

Cependant elle doit être de conséquence ; puisque sans elle vous ne pouvez être content du sexe.

CONSTANT.

Ce qui fait l'importance de cet honneur chimérique, ce sont les imaginations & les chiméres que certains peuples se sont mises

en tête là-dessus. La nature ne nous a point appris toutes ces délicatesses.

Me. BRUTE.

Comment prouveriez-vous, Monsieur, tout ce que vous avancez ?

CONTANT.

Par l'usage d'une Nation voisine de la nôtre (1), & dont l'on a toujours vanté la prudence. C'est dans les Républiques, Madame, qu'il faut chercher la raison. On y examine toutes choses aux lumiéres du bon sens. Dans les Monarchies, c'est le caprice qui décide.

Me. BRUTE.

Je ne pense point cependant que vous accusiez les Anglois d'être assez légers pour établir leurs coûtumes au hazard.

CONSTANT.

Que dites-vous, Madame, d'un habit noir rendu blanc à force de poudre, pour le grand deuil ?

Me. BRUTE.

Vous devez être content de vos sophismes, Monsieur, ils ont eu tout l'effet que vous en devez attendre : l'on est ébloui de leur bril-

(1) *Il semble que l'Auteur veuille parler de la Hollande. Véritablement les filles y sont beaucoup moins réservées que dans les autres Pays, & on leur pardonne bien plus aisément les foiblesses où elles peuvent tomber.*

ſant, mais ils ne ſauroient éclairer juſques à la conviction.

CONSTANT.

J'en ſuis au déſeſpoir, Madame.

Me. BRUTE.

Et je ſuis fâchée moi, de vous entendre tenir ces diſcours.

CONSTANT.

Apprenez-moi pourquoi ?

Me. BRUTE.

C'eſt que ſi vous avez prétendu me perſuader par vos raiſonnemens, il faut que vous me croyiez l'entendement bien faux. Et je ſerois fort aiſe d'être mieux dans votre eſtime.

CONSTANT *à part.*

Je la vois venir, elle ne fait un ſi grand cas de ſon honneur, & ne me veut tant perſuader de ſon prix, que pour m'obliger à plus de reconnoiſſance quand elle me le ſacrifiera. (*haut.*) Je vous prie, Madame, de croire que je n'ai parlé qu'en raillant ; vous connoiſſez trop le bien & le mal pour eſpérer ſérieuſement de vous en impoſer par des raiſonnemens comme les miens. Mais, Madame, croyez à votre tour, que je ſais aſſez le prix des choſes, pour eſtimer infiniment votre vertu, & pour en avoir une reconnoiſſance éternelle, ſi jamais vous la ſacrifiez à mon amour.

Me. Brute.

Je pense véritablement que l'obligation seroit si grande, que rien ne la pourroit acquitter.

Constant.

Oui, Madame, aimassiez-vous un Roi, il vous en devra toujours plus qu'il n'en pourra payer.

Me. Brute.

Quand une fois nous avons lâché à nos débiteurs tout ce qu'ils souhaitent d'emprunter, la compagnie de leurs Créanciers leur devient à charge.

Constant.

Oui, Madame, quand ils empruntent de gens qui tirent de gros intérêts, mais non pas lorsque l'on le leur prête généreusement. Qu'on nous laisse choisir nos Créanciers, & rarement se trouvera-t-il parmi nous un ingrat.

Me. Brute

Que dites-vous de mon mari? Il m'a épousée par inclination.

Constant.

Je dis, Madame, que vous êtes sa femme.

Me. Brute.

Le mariage donne-t-il dispense aux Amans qui s'épousent, de la fidélité qu'ils se sont jurée?

CONSTANT.

Ils la prennent toujours. La constance est un brave, qui aime la liberté & qui ne veut agir que de son propre mouvement. Il ne sauroit souffrir que l'on le veuille attacher avec les chaînes du mariage. C'est un vil esclavage, où *nous nous plongeons* dans la crasse & dans l'ordure. C'est une *mauvaise* terre où il ne croît que de mauvais sentimens, de l'avarice, de la paresse, de la lâcheté & de la vilainie.

Me. BRUTE.

Ceci est-il aussi sans exception ?

CONSTANT.

Je *le pense. Si vous pouviez m'épouser* & que vous le voulussiez faire, je me ferois fort cependant que notre mariage seroit une exception à ce que je viens de dire.

Me. BRUTE.

C'est être sage que de faire des complimens qui ne peuvent engager à rien.

CONSTANT.

Ah! Madame, que je souhaiterois l'occasion de vous persuader de la sincérité de mes sentimens. Mais condamnée sans espoir d'aucune redemption d'être la compagne d'un mari qui ne connoît pas son bonheur, j'espére que vous voudrez bien souffrir qu'un homme pénétré d'estime pour votre mérite, & qui rend justice à vos charmes aux dépens du

repos de son cœur, ose jetter sur vous ses regards.

Me. BRUTE.

Tandis que vous vous en tiendrez à des regards, le mal ne sera pas si grand que l'on ne souffre volontiers que vous vous contentiez.

CONSTANT.

Est-ce qu'il n'est pas permis d'emprunter, en donnant de bonnes suretés, que l'on rendra le soir ce qui aura été confié à midi.

Me. BRUTE.

Quelles suretés suffisantes peut-on donner que l'on tiendra sa parole ?

CONSTANT.

Mais ce doute est injurieux à celui qui veut emprunter.

Me. BRUTE.

Il est injurieux seulement s'il le croit tel. Puisque le bonheur n'est que dans l'imagination, il faut que le malheur ne soit aussi qu'une fantaisie.

CONSTANT.

Je vous y prens, Madame, & en conclus que, puisque l'offense ne consiste que dans l'imagination de l'offensé, il n'y a qu'à lui cacher la chose pour ne point faire de mal.

Me. BRUTE *s'en allant.*

Un moyen encore plus sûr c'est de ne point prêter l'oreille à vos raisonnemens.

CONSTANT *la suivant.*

Mais, Madame!

Me. BRUTE.

Mais, Monsieur! c'est à mon tour présentement de montrer de la discrétion. Elle ne me permet pas de souffrir une plus longue visite.

CONSTANT *l'arrêtant.*

Non, Madame, je ne vous quitte pas que vous ne me flattiez de l'espoir de vous revoir dans un lieu & dans un temps plus commode.

Me. BRUTE *sortant.*

Je ne vous en donne peut-être que trop pour avoir mon congé. Vous devez être content de ce que j'ai pû faire pour vous.

CONSTAT *quand elle sort.*

Oui, voilà la plus aimable femme qui soit au monde! Dans quels transports de joye elle me laisse! Elle veut que j'espére..... Oui; elle veut que j'espére...... Oui, elle vient de me le dire en propres termes. Mais devois-je m'en contenter.....? Oui, ma foi, je dois être content de cette entrevûe. Il m'est permis d'avoir présentement de l'espoir, j'en ai entendu le mot, il sortoit de sa bouche, & il s'adressoit à moi.

SCENE VIII.

CONSTANT, HEARTFRE'.

CONSTANT.

VOus venez de me rendre le plus grand ſervice du monde en entretenant hors d'ici l'aimable Bellinde. Embraſſez-moi, honorable Mercure, & laiſſez-moi vous ſerrer autant que le fait le corps de jupe neuf que l'on met à une épaiſſe Provinciale qui veut paroître de belle taille en arrivant à la Cour.

HEARTFRE'.

Quel Diable vous cauſe de ſi grands tranſports ?

CONSTANT.

Ne les blâmez point. Ils ſont trop bien fondés. On me donne de l'eſpoir, mon ami.

HEARTFRE'.

De l'eſpoir. Eh! de quoi ?

CONSTANT.

De quoi ? De ce que ma maîtreſſe & moi, car il faut être deux pour cela, ferons inceſſamment cocu Monſieur Brute.

HEARTFRE'.

En quels termes t'a-t-elle dit.....

CONSTANT.

Elle m'a dit que........ que sais-je, il ne m'en souvient plus d'un mot. Mais ses yeux pleins de feu & de tendresse m'ont dit au-delà de ce que je pouvois attendre. Venez au cabaret, je vous promets de vous y régaler de tout ce qui s'y trouvera d'exquis. Je veux donner tout mon argent aux garçons, faire faire un feu de joye devant la porte, publier que les Plenipotentiaires ont signé la paix, & que les Commissaires de la Banque d'Angleterre deviennent honnêtes-gens.

SCENE IX.

La Scéne représente une Chambre de Cabaret,

MYLORD RAKE, LE CHEVALIER BRUTE, LE COLONEL BULLY, UN PAGE.

Tous ensemble.

HUzza (1).

MYL. RAKE.

Allons, Garçon, verse.... Confusion & point d'ordre. Il y a ici liberté de conscience,

TOUS *ensemble.*

Huzza.

MYL. RAKE.

Je veux vous chanter une chanson que j'ai faite ce matin sur ce sujet.

LE CH. BRUTE.

Elle est mauvaise, je parie.

(1) C'est le cri de joie des Anglois, qui prononcent *Houzai.*

LE COL. BULLY.

Mylord ne veut-il pas nous dire qui l'a faite ?

LE CH. BRUTE.

Ecoutes d'abord.

MYL. RAKE.

Que sert-il, Parlement, d'allonger vos séances ?
Si c'est pour établir seulement parmi nous
La liberté des consciences :
Le vin le fera mieux que vous.
Lorsque j'ai mis pinte sur pinte,
Je bois, je fais l'amour au gré de mes desirs:
Jupiter ni Pluton, les remords ni la crainte,
N'osent chicaner mes plaisirs.

Qu'en dites-vous, Messieurs ?

Tous ensemble.

Admirable.

LE CH. BRUTE.

Je ne donnerois pas une épingle d'une chanson qui n'est pas remplie d'impudence & d'infamie.

MYL. RAKE.

Je suis bien aise que ma muse soit de votre goût. Allons, bûvons. La nuit se passe, & nous manquerons de temps pour faire le tapage. Page, sors pour aller à la découverte, & viens nous rapporter ce qui se passe dans le

le camp dont nous devons insulter un quartier.

LE PAGE.

J'en rendrai un compte exact à votre Grandeur.

MYL. RAKE.

Alors, que le vin nous donne du courage, prenons de la bravoure en bûvant. Courage, braves Chevaliers, la victoire nous attend.

LE CH. BRUTE.

Et l'on me couronnera de lauriers. Je veux boire des mieux, que le Diable m'emporte.

MYL. RAKE.

Allons, garçons, versez de nouveau. Au Diable les gens de bien.

LE CH. BRUTE *yvre.*

Au Diable les gens de bien...... Que le Guet les suive, & que l'Exempt soit marié.

Tous ensemble.

Huzza.

MYLORD RAKE.

Que fait-on présentement dans les rues; maraut? de qui sont-elles peuplées?

LE PAGE *rentrant.*

Mylord, il est Dimanche au soir, elles sont pleines de Bourgeois yvres.

MYL RAKE.

Courage, mes enfans, nous allons voir beau jeu.

LE COL. BULLY.

Allons, généreux Chevalier.

LE CH. BRUTE.

Allons Colonel. *Celui qui dira que le Chevalier* Brute *n'est pas aussi fou & aussi dévot* que le plus yvre Bourgeois .... il en a menti, & c'est un fils de putain.

LE COL. BULLY.

Voilà parler bravement & comme un véritable Anglois; comme un homme né libre.

LE CH. BRUTE.

Que cela vous fait-il, mon ami, que je sois Anglois ou François?

LE COL. BULLY.

Morbleu, Monsieur, ne vous fâchez pas.

LE CH. BRUTE.

Morbleu, je veux me fâcher, moi. .. Si je suis né libre & Anglois, qu'avez-vous à faire de discourir de mes priviléges?

MYL. RAKE.

Chevalier, ne querellons pas ici, je vous prie. Attendez le jour pour éclaircir vos différends particuliers, & employons la nuit contre les ennemis communs.

LE CH. BRUTE.

Mylord, je vous respecte, vous êtes un homme de qualité, mais je ferai connoître à

ce compagnon-là, que depuis que le poil me croît, j'ai été élevé aussi en possession de mes priviléges que le Roi de France l'est de ses prérogatives. En vertu de ses prérogatives il prend de l'argent où il ne lui en est pas dû; & moi, suivant mon privilége, je refuse de payer où j'en dois. Liberté, proprieté & le bon vieux temps.

TOUS *ensemble.*

Huzza.

Le Chevalier Brute sort en trébuchant; & les autres le suivent.

SCÉNE X.

Le Théatre représente une Chambre à coucher.

MADAME BRUTE; BELLINDE.

MADAME BRUTE.

IL commence à se faire tard, Bellinde, & je me sens à moitié endormie.

BELLINDE.

Il eſt près de minuit. Ne voulez-vous pas vous coucher ?

Me. BRUTE.

Me coucher, mon enfant, afin de donner le plaiſir à mon mari lorſqu'il reviendra mort-yvre de m'éveiller dans mon premier ſomme, ou peut-être au milieu de quelque ſonge agréable, qui deviendroit plus délicieux en avançant.

BELLINDE.

Vous ne devez pas appréhender ſon retour de toute la nuit. Le laquais dit qu'il eſt allé faire la débauche avec Mylord Rake.

Me. BRUTE.

Il n'y a point véritablement d'apparence qu'il quitte ſi-tôt une ſi bonne compagnie. Que les hommes deviennent porcs, ma chere, quand ils ſe dégoûtent des femmes !

BELLINDE.

Et qu'ils ſont chats-huants quand ils en ſont amoureux !

Me. BRUTE.

Mais alors nous ſommes obligées de pardonner une foibleſſe dont nous ſommes la cauſe.

BELLINDE.

Cela devroit être ainſi, mais cependant il eſt mal-aiſé de le faire ; car quand un homme devient amant, il devient en même temps

si saturne, qu'une femme qui auroit aimé sa compagnie auparavant, a de la peine à le souffrir. Je pense que voilà pourquoi le monde est rempli d'amans maltraités.

Me. BRUTE.

Et moi, je t'avoue que je ne serois pas fâchée de voir un homme en l'état d'un âne, pour l'amour de moi.

BELLINDE.

J'en serois aussi ravie moi, mais ce seroit seulement pour me savoir bon gré d'avoir été assez charmante pour le mettre en cette posture. Véritablement je lui conseillerois de choisir une épreuve moins périlleuse pour persuader de sa passion.

Me. BRUTE.

Il pourroit se présenter dans un état plus décent & plus agréable. Après tout, ma chere, la vie des femmes seroit bien triste, s'il n'y avoit point d'hommes que nous eussions envie de mettre en l'état des ânes. Nous serions embarassées de nos jours & ne nous plaindrions plus du destin pour en avoir si fort borné la durée.

BELLINDE.

Il en faut tomber d'accord. C'est aux hommes que nous sommes redevables des plus doux agrémens que nous trouvons dans la vie. Pour vous parler du fond du cœur, s'il n'y avoit pas d'homme au monde, je sens bien

que je ne ferois pas plus long-temps à ma toilette qu'à dire mes prieres. Je crois même que je ne m'habillerois pas pour aller le Dimanche à l'Eglise quand je croirois n'y être vûe que des Anges.

Me. BRUTE.

Mais ne crois-tu pas que *l'émulation*, qui est entre les femmes *à qui sera la mieux mise*, tiendroit la place de l'envie de plaire aux hommes ?

BELLINDE.

Non, car on ne se veut parer mieux qu'une autre, que pour donner plus qu'elle dans la vûe des hommes. S'il n'y en avoit plus, adieu habits d'or & d'argent, nous vous trouverions trop pesans.

Me. BRUTE.

Adieu la comédie. Les plus belles piéces nous sembleroient ennuyeuses.

BELLINDE.

Adieu Hidepark (1), la poussiére nous y trousseroit.

Me. BRUTE.

Adieu le park S. James. La promenade nous rendroit lasses à mourir.

BELLINDE.

Adieu notre bonne Ville de Londre, votre fumée de charbon de terre nous deviendroit insupportable.

(1) Lieu près de Londre, où se fait le Cours.

Me. BRUTE.

Adieu l'Eglise, je doute que la dévotion eût le crédit de nous y mener.

BELLINDE.

Notre confession est trop sincere pour ne point mériter l'absolution.

Me. BRUTE.

Point, cela ne sert de rien si elle n'est entiére. Pour le repos de notre conscience il faut tout dire.

BELLINDE.

Ainsi soit-il.

Me. BRUTE.

Je m'accuse donc d'aimer d'être sur le premier banc de la loge aux spectacles, car si l'on est sur le second, deux actes se passent souvent avant que personne se soit avisé que vous êtes-là: quand je suis établie en mon poste, dès que j'apperçois deux hommes qui se parlent à l'oreille après m'avoir regardée, je ne doute jamais que ce ne soit pour dire du bien de moi, ce qui me donne cent pensées de vanité ausquelles je m'abandonne avec plaisir.

BELLINDE.

Vous faites ma confession en disant la vôtre. Après.

Me. BRUTE.

J'attend avec impatience le premier bon mot, afin d'avoir occasion de rire pour mon-

trer mes belles dents. Si, comme cela arrive souvent, il eſt trop long-temps à venir, je parle à l'oreille à une amie pour avoir ſujet de faire un moment de converſation dans laquelle je change dix fois d'air de viſage, vive, ſérieuſe enjouée, mélancolique, languiſſante..... non pas *que ce que nous diſons* demande tout cela. Mais.....

BELLINDE.

J'entens tout à demi mot; & il me ſouvient d'avoir été bien des fois dans de pareilles converſations.

Me. BRUTE.

Il faut l'avouer, ma chere, il y a des femmes qui ſont de grandes maîtreſſes là-deſſus; & qui ſavent, en vous parlant, vous enchanter avec leurs minauderies. Oh ça, avoue, n'as-tu jamais étudié dans ton miroir?

BELLINDE.

Oh! vous le faites, vous qui me le demandez.

Me. BRUTE.

Je te l'avoue, & fort ſouvent.

BELLINDE.

Et moi je l'avoue auſſi. Je ſais à merveille prendre une contenance convenable quand je parle ou quand j'écoute, ſuivant les gens qui ſont de la converſation, mais je n'ai pas encore pû trouver un air de viſage qui ſoit bon pour les équivoques de la Comédie. Vous ſavez

ſavez que le Parterre & le Théatre jettent les yeux ſur les femmes dès que l'on en dit, pour étudier leur maintien. Oh ! rien n'eſt ſi contraignant. En dût-on crever, il faut s'empêcher de rire ; ce ſeroit avouer que l'on entend le bon ſens de l'équivoque, & que l'on eſt ſavante dans les myſteres. Cependant il eſt dur d'être obligée de garder le ſérieux pour lors.

Me. BRUTE.

Je trouve moi que ce ſérieux affecté nous fait encore paroître plus ſavantes, que ne feroit de rire avec les autres. Si nous n'y entendions point fineſſe, nous ferions naturellement comme le monde.

BELLINDE.

Pour moi je prens toujours ce temps-là pour me moucher.

Me. BRUTE.

Il y a des Piéces où tu dois avoir le mouchoir à la main la moitié du temps.

BELLINDE.

A quoi ſervent auſſi tant de prêcheurs de réforme ? Que quelqu'un des plus zélés n'entreprend-il de bâtonner les Poëtes qui oſent nous faire rougir ?

Me. BRUTE.

C'eſt qu'il appréhendroit que nous ne lui en vouluſſions bien du mal, dans le temps que nous lui en ferions de grands remercimens.

Il n'y a rien au monde de si extravagant que la modestie à laquelle l'on veut assujettir les femmes.

BELLINDE.

Oui, c'est le caprice des hommes de nous assujettir à leurs imaginations. Si nous prenons des airs un peu *libres*, *ils trouvent que nous perdons nos agrémens*: *ils savent bien* cependant que notre modestie n'est que *pure* grimace; c'est de-quoi ils nous raillent tous les jours. Ils nous appellent effrontées si nous sommes naturelles, & hypocrites si nous sommes composées.

Me. BRUTE.

Après tout cela, qui ne croiroit impossible à une femme de se faire servir par un homme? Cependant la nature favorable à notre sexe, nous a donné d'un autre côté de quoi les faire courir après nous. Ils ont beau nous reprocher nos foibles, ils sont encore plus foibles que nous. Tant que le vaisseau du monde voguera, ce seront toujours les femmes qui en tiendront le timon. Mais ne dirons-nous pas un mot de ce pauvre Constant, avant de nous coucher, quand ce ne seroit que pour donner occasion à un songe agréable? Je suis sûre qu'il parle de moi, ou qu'il y pense du moins, soit-il au milieu de ses prieres.

BELLINDE.

Il le doit faire toujours. Vous en avez fait assez pour lui aujourd'hui.

Me. BRUTE.

Je l'ai assez maltraité, mon honneur n'a rien à me reprocher. Il y a deux ans qu'il m'assiége inutilement.

BELLINDE.

Je ne le plaindrois pas, si au bout d'un siége de quatre...... il pouvoit gagner le pillage de la Ville.

Me. BRUTE.

Cela peut être; mais je crains bien qu'elle ne puisse pas tenir si long-temps. Pour t'avouer la vérité, la garnison commence à se lasser, elle se révolte & demande à capituler.

BELLINDE.

Pour avoir une bonne composition, il ne faut point attendre à l'extrémité.

Me. BRUTE.

Je souhaiterois seulement pouvoir tenir encore assez long-temps pour te voir prendre un engagement. Je voudrois que nous entrassions en même temps dans la carriére, afin de savoir qui seroit la plus constante? Que ferois-tu si Heartfré devenoit bien amoureux de toi?

BELLINDE.

Je l'aimerois, pour faire dépit à la folle Madame Fanciful. Mais je suis rebutée, quand

je le vois si froid, & je desespére de venir jamais à bout de l'échauffer.

Me. BRUTE *la baisant*.

Il faudroit pour cela qu'il fût froid à ne pouvoir pas vivre. Ma chere petite friponne, je voudrois être homme pour l'amour de toi.

BELLINDE.

Et vous souhaiteriez bientôt de redevenir femme pour l'amour de vous, où les hommes sont bien trompés dans ce qu'ils pensent des deux sexes; mais quand je pourrois faire la conquête de cet enfant de Bacchus, & devevenir la rivale de sa bouteille, que ferois-je de lui? il n'a pas assez de bien pour que je l'épouse, & je suis sûre que vous ne voudriez point, ma chere Tante, que votre Niéce commît fornication.

Me. BRUTE.

Pourquoi non? Je prendrois cela, comme une marque de ton affection pour moi. Cela me rassûreroit tandis que je commettrois autre chose.

BELLINDE.

Si je ne puis me résoudre à vous servir de cette maniere, ce sera de quelqu'autre qui ne vous fera pas moins de plaisir. Mais comment ferons-nous pour avoir au plus vîte une autre conversation avec nos éveillés?

Me. BRUTE.

Il nous faut avoir recours à la ruse que nous

ont montrée nos meres qui l'avoient apprise de nos grand-meres. Ecrivons-leur un billet entre le sérieux & le plaisant, & qui en cas de besoin, puisse passer pour un tour de gens qui veulent rire. L'invention est merveilleuse pour sauver l'honneur des femmes....

BELLINDE.

Vos intentions sont les meilleures du monde. Mais où sera le rendez-vous?

Me. BRUTE.

Au Jardin du Printemps. (1) Je veux que nous y allions masquées, afin de les surprendre. Ce sera le plus divertissant de la fête. Je ne me suis jamais sentie en si bonne humeur de faire des fredaines.

BELLINDE.

Ecrivez donc, je vous prie, incessamment le billet qu'il leur faut envoyer.

Me BRUTE.

Allons dans la chambre pour cet effet, mon enfant, & je l'écrirai tandis que tu seras à dire tes prieres.

Fin du troisiéme Acte.

(1) Jardin de l'autre côté de la Tamise. C'est un rendez-vous de galanterie aussi fréquenté & fameux dans son espéce, que le derriere des Chartreux l'étoit jadis à Paris pour les duels.

ACTE IV.

Le Théatre représente le commun Jardin. (1)

SCENE PREMIERE.

MYLORD RAKE, LE CHEVALIER BRUTE, LE COLONEL BULLY *l'épée à la main*, UN TAILLEUR.

MYLORD RAKE *entrant sur la Scène.*

LE chien est-il mort ?

LE COL. BULLY.

Non. Le Diable l'emporte, je l'ai entendu faire des lamentations.

(1) C'est un Place de Londre appellée en Anglois, *Convent Garden* ou le *Jardin du Couvent*, parce qu'elle l'étoit autrefois. Il a plû aux François qui la voyent servir de marché, où l'on vend toute sorte d'herbages & de fruits, de traduire *Convent Garden* par *Commun Jardin*.

MYL. RAKE.

Comme sa choüette de femme hurle.

LE COL. BULLY.

Elle va donner l'allarme au Guet.

MYL. RAKE.

Allons, Chevalier, montrez-vous digne de l'être, nous avons une cause d'importance à défendre. Il y a un homme de tué.

LE CH. BRUTE.

Son ombre sera bientôt contente. Je lui veux sacrifier un Connétable (1) tout-à-l'heure, & brûler son corps sur sa chaise de bois.

(*Ils apperçoivent un Tailleur qui parte un paquet.*)

Qui va là? Un voleur, je gage.

LE TAILLEUR.

Vous me pardonnerez, Messieurs, je suis honnête-homme.

MYL. RAKE.

Nous l'allons voir présentement. Que le Général l'examine.

(1) Le *Connétable* est une espèce de Magistrat, qu'on élit tous les ans dans chaque Paroisse, parmi les Artisans, & qui a le pouvoir de prendre au corps les perturbateurs du repos public, & de les mener devant un Juge de Paix ou Commissaire, qui les examine & les envoye en prison. Les Connétables accompagnent souvent le Guet.

LE CH. BRUTE.

Oui, oui, laissez-le moi examiner. C'est lui ou moi qui ont fait le coup. Il a la mine d'un coquin de fripon. Viença, maraut: sans équivoque & sans réservation mentale, dis-moi ta Religion & ta *vacation*, je verrai bien par-là *de quoi tu es capable*.

LE TAILLEUR.

Avec votre permission, je suis un pauvre Tailleur Non-Conformiste.

LE CH. BRUTE.

Vous êtes d'une Religion où l'on aime à mentir, & d'un métier où l'on vole encore plus volontiers (1). Ainsi, Coquin, vous allez être puni comme vous le méritez. Qu'on lui mette un baillon & qu'on me le pende.

LE TAILLEUR.

Je vous prie, mes bons Messieurs, ne me faites point de mal. Vous m'obligez de vous dire pour ma défense, qu'en vérité je suis un honnête-homme & un loyal ouvrier.

(1) Les Non-Conformistes passent ordinairement en Angleterre pour de fort honnêtes-gens; mais ils ne sont pas aimés de ceux de la Religion Anglicane qui est la dominante. Pour les Tailleurs, ils y sont en même estime qu'en France, mais on peut dire qu'ils sont tenus encore pour honnêtes-gens en ces quartiers-là, en comparaison de la réputation qu'ils ont en Allemagne.

LE CH. BRUTE.

Tu as beau jaser, tu seras pendu par ton cou.

MYL. RAKE.

Faisons inventaire de ce qui est dans son paquet.

LE TAILLEUR.

Hélas! Messieurs, c'est la robe du Curé de la Paroisse.

MYL. RAKE.

La robe d'un Prêtre : Chevalier, seriez-vous homme à ne point faire scrupule de vilipender un peu le Clergé ? Craignez-vous d'abuser....

LE CH. BRUTE.

Moi, je suis fou, & je ne crains point d'abuser de rien, si ce n'est de ma femme. Je la nomme..... avec respect.

MYL. RAKE.

Allons, endossez ce harnois pour charger le Guet, & mettons le Clergé de moitié. Les coups tomberont sur vous, mais le scandale tombera sur lui.

LE CH. BRUTE *mettant la robe.*

De par tous les Diables, voilà ce qui s'appelle un beau dessein. Donnez.

LE TAILLEUR.

Hélas! mes bons Messieurs, je suis ruiné si vous me prenez ma robe.

LE CH. BRUTE.

Allons, maraut, décampe au plus vîte. Remercie-nous de ce que tu sors d'ici sans contusions.

LE TAILLEUR *à part en sortant.*

Je pense que je ferai bien de suivre son avis. *Si je disputois plus long-temps,* la dispute pourroit bien aboutir à me faire *frotter.* Il y a plus de folie dans la tête de ces jeunes gens de qualité, que d'argent dans leurs bourses, & ils auront plûtôt coupé la gorge à un homme que payé une dette.

LE CH. BRUTE.

Comment me trouvez-vous la mine présentement?

MYL. RAKE.

Fort haute. Il ressemble à un Evêque allant aux guerres saintes: Mais...... aux armes, voici les ennemis.

SCENE II.

LE CONNE'TABLE, LE GUET, *& les Acteurs de la Scène précèdente.*

LE GUET.

Qui va là ? Arrêtez. Venez parler au Connétable.

LE CH. BRUTE.

Le Connêtable est un coquin, & toi tu es un..., fils de putain.

LE GUET.

La belle réponse pour un Curé !

LE CONNETABLE.

Il me semble, Monsieur, qu'un homme qui porte votre habit devroit donner un meilleur exemple.

LE CH. BRUTE.

Canaille, je vous ferai voir qu'il y a des gens de ma condition qui savent donner aussi méchant exemple que vous le pourriez faire, chiens.

(Il vient pour battre le Connêtable, le Guet le saisit, & ses Camarades fuyent.)

LE CONNETABLE.

Nous voilà sûrs du Curé, quoi qu'il en soit.

LE CH. BRUTE.

Tue, tue, ... & tue, tue.

LE GUET.

Quel pitié! *de la maniére dont il est animé, je gage qu'il a tué quelqu'un cette nuit.*

LE CH. BRUTE.

La récompense du meurtre est la corde; ainsi je ne fais point métier de tuer personne. Ma vacation est de boire & de trafiquer de bénéfices.

LE GUET.

Il parle présentement comme un homme d'esprit. C'est une pitié, Voisins, qu'il soit en un état à se faire méconnoître.

LE CH. BRUTE.

Vous en avez menti, l'on ne me méconnoît point, je suis aussi yvre que je le parois.

LE GUET.

Regardez-le un peu, Monsieur le Connétable, c'est quelque pauvre Prêtre qui a perdu l'esprit. Je gage trente sols qu'il fait des merveilles en chaire.

LE CONNETABLE.

Allons, Monsieur, en considération de votre état, je ne vous enfermerai pas avec la canaille, mais je ne saurois m'empêcher de

vous placer en lieu où je puisse répondre de vous jusques à demain matin.

LE CH. BRUTE.

Vous pouvez me mettre où vous voulez, vous êtes les plus forts, mais si je puis faire du mal, je ne vous épargnerai pas, chiens.

SCENE III.

Le Théatre représente une Chambre à coucher.

HEARTFRE' *seul.*

Qui me rend inquiet..... l'amour...? Non je suis son serviteur. Mon cœur n'est pas fait pour lui.... Cependant quand je rêve, c'est à Bellinde.... Est-ce que cela signifie que je l'aime ? Sur ce pied-là j'aimerois toutes les femmes que je rencontre. Mais ne me trompai-je point ? Je ne l'aime pas parce que je songe à elle, mais je songe à elle parce que je l'aime. Cela peut fort bien être. Pourquoi aurois-je rêvé d'elle cette nuit ? N'ai-je point rêvé cent fois de même de ma mere ? Mais Bellinde me revient sans

cesse dans l'esprit, quoi que je sois bien éveillé. Ainsi font souvent cent autres femmes pour lesquelles je ne voudrois pas donner trente sols. Il me semble après cela que j'ai toute l'envie possible de lui parler sans avoir rien à lui dire. Suis-je le premier qui ait eu envie de faire une impertinence ?

SCENE IV.

CONSTANT, HEARTFRE.

CONSTANT.

COmment vous va ? Quoi ! déja habillé ? Je croyois qu'il n'y eût que les Amans qui fussent brouillés avec le chevet, & je comptois de vous trouver ronflant des mieux. C'étoit autrefois ma coûtume quand je n'avois rien dans le cœur.

HEARTFRE.

Mon cher ami, c'est parce que je prens vos affaires extrêmement à cœur. J'ai rêvé toute la nuit comment m'y prendre pour vous servir près de Bellinde ?

CONSTANT.

Près de Bellinde ?

HEARTFRE'.

C'eſt près de Madame Brute que j'ai voulu dire, & j'ai de bonnes eſpérances d'en venir à bout. Vous devez être très-ſatisfait de la maniére dont elle en uſa hier avec vous.

CONSTANT.

Si ſatisfait qu'il n'y a que les terreurs paniques des Amans qui me faſſent douter du ſuccès de mes vœux. Mais qui peut avoir cauſé un ſi grand changement en elle ?

HEARTFRE'.

Ma foi, je penſe que vous en avez obligation à la brutalité du mari. Par ce que nous vîmes hier, il faut qu'il la batte.

CONSTANT.

Je le penſe. Le meilleur moyen qu'ait un mari de conſerver ſes droits, n'eſt pas de ſe battre pour cela avec ſa femme. Elle le devoit faire hier cocu ſur la place, pour montrer qu'après le combat elle étoit reſtée maîtreſſe du champ de bataille.

HEARTFRE'.

Un Conſeil de guerre de femme tenu alors, le lui eût fait faire. Une auſſi aimable femme que Bellinde doit véritablement être traitée d'une maniére un peu plus honnête.

CONSTANT.

Encore Bellinde !

HEARTFRÉ.

Madame Brute, voulois-je dire. Qui diable me fait faire deux fois la même bévûe ? (*à part*) Maudite langue, tu me trahis.

CONSTANT.

Heartfré, regardez-moi entre *deux yeux* & répondez-moi comme il faut. Est-ce *Bellinde* ou Madame Brute qui vous rend si distrait ?

HEARTFRÉ.

Madame Brute ou Bellinde ?

CONSTANT.

Va, tu es amoureux. Je n'en veux point savoir davantage.

HEARTFRÉ.

Moi, amoureux !

CONSTANT.

Croi-moi, ne le nie point. Tu le fais d'un si mauvais air que cela ne serviroit qu'à te faire plaisanter davantage. Au reste, mon cher ami, je t'en félicite.

HEARTFRÉ.

Apparemment, vous avez entrepris de me le persuader, & vous voulez....

CONSTANT.

Elle régne déja dans votre bouche, & vous êtes trop galant homme pour que la bouche

bouche & le cœur ne ſoient pas toujours d'accord. Mais dis-moi comment, ... comment le Diable, a fait pour..... ho ho.... ?

HEARTFRE'.

Je ſuis perſuadé que vous plaiſantez toujours. Vous n'en croyez rien ?

CONSTANT.

Je le croyois ſeulement à voir la maniére dont vous vous défendez.

HEARTFRE'.

Vous m'impatientez. Je nie le fait tout de bon... Faut-il me donner au Diable ?...... C'eſt du bon ton que je vous aſſûre qu'il n'en eſt rien.

CONSTANT.

Ha, ha, ha, ha!

HEARTFRE'.

Eſt-ce qu'il eſt ſi extraordinaire qu'un homme prenne un mot pour l'autre. Cela ne vous eſt-il jamais arrivé ?

CONSTANT.

Cent fois, mais c'eſt que j'étois amoureux.

HEARTFRE'.

Je vous avoue la vérité. Vous pouvez en rire, mon cher ami, juſques à rendre l'ame, mais du moins n'en faites rire perſonne, & ne le dites point aux gens.

(*Il l'embraſſe.*)

CONSTANT.

Présentement que vous m'avez avoué la chose, ce seroit une cruauté que me moquer de vous. Mais dites-moi au moins quelles nouvelles armes l'amour a trouvé pour vous blesser.

HEARTFRE'.

Hélas, mon ami! J'ai été frappé par *ce je ne sai quoi*, dont personne ne peut rendre compte. Car jusques-ici j'avois vû de plus beaux objets sans en être émû.

CONSTANT.

Mais que sont devenus tous ces excellens remédes que vous prépariez contre l'amour? Leur efficace s'est-elle toute perdue en un jour?

HEARTFRE'.

Je croirois faire un crime de penser à m'en servir.

CONSTANT.

Les deux années de chagrin que vous m'avez vu essuyer, ne vous découragent-elles point d'entrer dans la carriére?

HEARTFRE'.

Ce que je prévois me fait trembler, mais il ne sauroit me faire reculer; semblable à ces braves qui font par point d'honneur ce que le courage fait faire aux autres. Ils tremblent à la vûe du péril, mais ils ne laissent pas d'avancer.

CONSTANT.

Si votre maîtresse vous traite comme le méritent les impiétés que vous avez commises contre le sexe, votre crainte se trouvera bien fondée. Mais voyons, par où prétendez-vous en venir à bout ?

HEARTFRE'.

Vous savez que je suis bien novice dans l'art de gagner une maîtresse, & je suis résolu d'agir par le conseil d'un ami.

CONSTANT.

Il faut écrire des billets doux, donner des sérénades, se trouver aux Eglises, contrefaire l'homme que sa passion rend insensé, faire faire de petits airs, être empressé à rendre de petits offices, faire les doux yeux en toutes rencontres. Vous n'avez que faire de me regarder; car avec tous ces soins l'on court souvent risque, au bout d'un an ou deux, d'être traité d'incommode marmot, & mis hors de toute espérance.

HEARTFRE'.

Cela est dur.

CONSTANT.

Cependant c'est là souvent notre sort, nous autres pauvres Amans.

HEARTFRE'.

Je mérite bien la peste, pour m'être laissé enjoller parmi des gens si fort à plaindre.

CONSTANT.

Prenez garde sur tout, en vous plaignant, de ne rien dire de trop libre. Cela ne feroit qu'irriter votre maîtresse & croître votre peine.

HEARTFRE'.

Que ne me consolez-vous plûtôt ? Vous savez que dans vos chagrins je vous ai toujours encouragé de mon mieux.

CONSTANT.

Je le veux bien, & pour vous donner de la constance dans les maux que vous souffrirez, en punition de vos impiétés envers le sexe, je veux bien vous représenter que les femmes sont de chair comme nous, & sujettes par-là aux mêmes foiblesses ; elles ont beau tenir bon pendant un temps, il faut à la fin qu'elles capitulent. La nature, cet excellent ingénieur, fait un si grand feu dans la place qu'il faut qu'elle se rende, ou qu'elle soit brûlée toute vive.

LE LAQUAIS.

Monsieur, un homme qui a une lettre à vous rendre demande à vous parler.

CONSTANT.

Faites-le entrer.

LE PORTEUR.

Monsieur, deux Dames des mieux faites m'ont donné une lettre à la Bourse, avec ordre de ne la remettre qu'entre vos mains,

J'ai été chez vous où l'on m'a dit que vous étiez ici.

CONSTANT.

Voulez-vous attendre la réponse ?

LE PORTEUR.

Non, Monsieur, dès qu'elles m'ont eu parlé, elles ont disparu aussi vîte que fait le pucelage d'une fille qui a attrapé quinze ans.

CONSTANT.

Cela est bien. Voyons ce dont il s'agit, & qui a employé cet honnête Mercure. (*Il lit.*)

Si vous & votre réjouissant camarade pouvez prendre deux heures de temps sur vos affaires & sur vos devotions, trouvez-vous à huit heures du soir au Jardin du printems. Ne songez point à vous charger d'armes, celles que vous portez ordinairement vous suffiront. Vous n'y aurez à faire qu'à des femmes.

Ainsi, mon cher, voilà de quoi amuser votre appétit jusques à ce que le plat de votre maîtresse soit prêt pour vous.

HEARTFRE'.

C'est de la part de quelqu'une de nos vieilles connoissances que vient ce message d'honneur. Je n'irai point, cela est inutile.

CONSTANT.

Oh, mon cher ami, vous serez de la par-

ne. J'ai reçû un cartel, c'est une affaire d'honneur où j'ai besoin d'un second.

HEARTFRE.

Je vous avertis que j'en serai un fort mauvais. Je suis hors de combat de la blessure que m'ont faite les yeux de Bellinde. Je n'aurai pas *la* force de tirer l'épée.

CONSTANT.

Marchons si ce n'est que celà. Votre *épée* sera toujours assez bonne pour les ennemis avec qui nous avons affaire.

SCENE V.

Le Théatre représente le commun Jardin.

LE CHEVALIER BRUTE, LE CONNETABLE, LE GUET, LE JUGE DE PAIX, UN VALET.

LE CONNETABLE.

ALlons, Monsieur, je voulois en considération de votre profession vous laisser cuver votre vin, mais vous m'avez mis

hors de patience. Nous allons voir ce que le Juge de paix fera de vous.

LE CH. BRUTE.

Et toi, coquin, tu vas voir ce que je dirai au Juge de paix.

LE CONNETABLE *frape à la porte du Juge de paix. Il vient un Valet à qui il parle.*

Je vous prie, mon ami, de dire à votre maître que nous avons arrêté un libertin de Prêtre. Nous serions au desespoir de le scandaliser, mais il est si brutal que nous ne savons qu'en faire.

LE VALET.

Je vais avertir Monsieur.

LE CH. BRUTE.

Quel plaisant Juge de paix! Voilà, Monsieur le Connétable.

LE CONNETABLE.

Il prendra le soin de vous, je vous en assure.

LE JUGE DE PAIX.

Voilà bien du bruit, Monsieur le Connétable! Qu'y a-t-il ici?

LE CONNETABLE.

Je vais vous dire, Monsieur ...

LE CH. BRUTE.

Laisse-moi parler, ou que le Diable t'emporte. Je suis Prêtre une fois, & dois savoir mieux expliquer les mystéres que toi.

LE JUGE DE PAIX.

Quelle pitié de voir un Ecclésiastique en cet état! Je vous prie, Monsieur, de laisser parler le Connétable, & je vous assure que je vous écouterai après aussi long-temps que vous le voudrez.

LE CH. BRUTE.

Oh! l'honnête *Magistrat!* Je suis, *Monsieur*, votre très-humble serviteur.

LE CONNETABLE.

Monsieur, il a voulu insulter le Guet toute la nuit, & juré....

LE CH. BRUTE.

Vous en avez menti.

LE JUGE DE PAIX.

Je vous prie, *Monsieur*, *donnez-nous* un moment de *patience.*

LE CH. BRUTE.

Monsieur, je suis votre très-humble serviteur.

LE CONNETABLE.

En verité, Monsieur, il est venu nous attaquer sans que nous lui ayons rien dit, nous appellant coquins & fils de putain, & nous voulant charger avec un bâton à deux bouts. Il étoit en compagnie de Mylord Rake, & ils ont fait le Diable toute la nuit.

LE JUGE DE PAIX.

Ah, ah! Dites-moi, Monsieur, s'il vous plaît, êtes vous le Chapelain de Mylord?

LE

LE CH. BRUTE.

Monsieur, je présume .... Je puis si je veux ....

LE JUGE DE PAIX.

Ma question, Monsieur, est si vous l'êtes.

LE CH. BRUTE.

Monsieur, vous faites des questions à merveille.

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur, Monsieur, je vous prie, de me répondre pertinemment.

LE CH. BRUTE.

Monsieur, Monsieur, je vous prie, avez-vous coûtume de répondre pertinemment quand vous avez bû ?

LE JUGE DE PAIX.

Il est bien besoin de cela. (*à part.*) Je ne puis rien tirer de lui. (*haut.*) Je vous prie au moins, Monsieur, de me dire votre nom?

LE CH. BRUTE.

Mon nom c'est..... attendez, c'est.... Hiccops.

(*Il a le Hoquet.* (1)

LE JUGE DE PAIX.

Hiccops, le Docteur Hiccops. Je connois bien des Curés de Campagne, sur tout près

(1) Il y a dans l'Anglois, *he hiccops*, c'est-à-dire, *il a le hoquet:* ce qui lui donne occasion de l'appeller *Monsieur Hiccops* ou *Hoquet*.

de Londre qui portent ce mot-là pour nom.
Où logez-vous, Monsieur ?

LE CH. BRUTE.

Ici & là.

(à part.)

Voilà un homme bien curieux.

LE JUGE DE PAIX *à part.*

Voilà un étrange homme. *(haut.)* Où prêchez-vous, Monsieur ? Avez-vous quelque Cure ?

LE CH. BRUTE.

Oui, Monsieur, j'en ai une excellente .... la meilleure Cure du monde pour la chaud. . . . à votre service, Monsieur.

LE JUGE DE PAIX.

Seigneur, ayez pitié de nous.

LE CH. BRUTE *à part.*

Ce Maraut-là est si babillard, & fait un si grand nombre de questions impertinentes, qu'il faut que ce soit la femme du Juge de paix qui ait pris ses habits.

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur le Connétable, je vous proteste que je ne sais qu'en faire.

LE CONNETABLE.

En verité, Monsieur, je n'ai jamais vû de si fâcheux hôte que lui.

LE JUGE DE PAIX.

Je crois que le meilleur est de le lâcher. Je ne crois pas à propos de le scandaliser pour ce qu'il a fait.

LE CONNETABLE.

Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.

LE CH. BRUTE.

Monsieur le Juge de paix, sans interrompre Monsieur le Connétable, j'ai une petite faveur à vous demander.

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur, je vous écoute de toutes mes oreilles.

LE CH. BRUTE.

Monsieur, je suis votre très-humble serviteur; j'ai certain petit besoin qui m'appelle là-bas, je vous prie de finir au plûtôt.

LE JUGE DE PAIX.

Si j'étois sûr que ce ne fût point pour faire du désordre de nouveau, je vous ferois relâcher.

LE CH. BRUTE.

Non, Monsieur, j'en jure par.... ma Prêtrise.

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur le Connétable, laissez-le aller.

LE CH. BRUTE.

Monsieur, je suis votre très-humble serviteur. Si vous voulez boire une bouteille...

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur, je ne bois jamais le matin. Bon jour, Monsieur, bon jour. (*Il sort.*)

LE CH. BRUTE.

Bon jour, Monsieur, bon jour. Oh ça;

Monsieur le Connétable, nous voilà maintenant en liberté d'aller vous & moi relancer une garce.

LE CONNETABLE.

Non, Monsieur, je vous remercie, j'ai une femme assez belle, & tout homme raisonnable s'en contenteroit.

LE CH. BRUTE.

Hé, hé, hé ce fou est marié.... vous ne voulez donc pas venir?

LE CONNETABLE.

Non, Monsieur, en verité.

LE CH. BRUTE.

J'y veux aller moi, & que le Diable t'emporte toi & ta femme.

LE CONNETABLE.

Le bon Curé que voilà!

SCENE VI.

Le Théatre représente le Jardin du Printemps.

CONSTANT, & HEARTFRÉ', *traversant le Théatre.*

MADAME FANCIFUL, ET LA FRANÇOISE *qui les épient, entrent quand ils sont sortis.*

CONSTANT.

NOus voici à l'heure du rendez-vous. Promenons-nous de ce côté.

Me. FANCIFUL.

Cela va le mieux du monde jusques-là ; nous les avons suivis sans être découvertes. C'est assûrément un rendez-vous qui les améne ici. Que mon cœur est agité par la jalousie & la crainte ! Mais ce qui me sembleroit encore plus fâcheux, seroit d'avoir pour rivale cette carogne de Bellinde. Si je m'en apperçois, tout ce qui est de femme en moi sera mis en œuvre pour lui faire perdre contenance.

CONSTANT *rentrant.*

Je n'ai pas encore vû une femme qui ait fait mine de nous en vouloir. J'apprêhende bien que l'on ne nous ait donné une baye.

HEARTFRE'.

Je ne *serois* point fâché que cela fût, car je ne suis point en *humeur de prendre* du plaisir, ni d'en donner à personne.

CONSTANT.

Vous leur en ferez toujours assez quand ils vous verront si chagrin, & que je leur en aurai appris le sujet. Mais pourquoi être si triste & si abattu avant d'avoir essuyé aucunes rigueurs?

HEARTFRE'.

Par la même raison qui vous rend si joyeux sans que vous ayez encore reçû aucunes faveurs. Les plaisirs & les peines font plus d'impression lorsque l'imagination nous les représente, que quand les choses arrivent en effet.

SCENE VII.

MADAME BRUTE, BELLINDE *masquées & en grisettes*, MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE, CONSTANT, HEARTFRE'.

CONSTANT.

QUi sont ces Dames-là ? Je pense que ce n'est point notre gibier.

HEARTFRE'.

Si ce sont elles, nous sommes assez punis d'avoir negligé la meilleure proye qui soit au monde, pour venir ici faire les avanturiers.

Me. FANCIEUL *à la Françoise.*

Je suis sûre que voilà leurs maîtresses. Mais cependant je ne reconnois pas leurs robes de chambre qu'elles devroient porter. C'est la taille & le port de Bellinde & de sa tante.

LA FRANÇOISE.

Oui, Madame, ce sont elles assûrément.

Me. Fanciful.

Coulons nous derriére la palissade pour entendre ce qui se dira.

Me. Brute *masquée à Constant.*

Avez-vous peur de nous, Messieurs ?

Heartfre'.

Pourquoi non ? *Si les apparences ne sont point trompeuses*, nous pourrions courir quelque risque avec vous, Mesdames.

Bellinde *masquée.*

Sur le chapitre des femmes il n'en faut pas croire toujours les apparences.

Heartfre'.

C'est parler juste. On s'y tromperoit trop souvent ; mais rarement parce qu'elles se trouveroient mieux valoir, que les apparences ne promettroient.

Bellinde.

Vous croyez donc toujours, Monsieur, que l'extérieur est ce qu'il y a de meilleur en nous ?

Heartfre'.

C'est toujours ce qu'il y a de plus ....

Constant.

Mon ami, prenez garde à vos rechutes.

Me. Brute.

Est-ce que Monsieur a coûtume de dire des sottises aux Dames ?

Constant.

Oui, c'étoit assez sa maniére ci-devant.

BELLINDE.

Apparemment qu'il en avoit de bonnes raisons. Elles vous ont peut-être mal recompensé de vos services.

Me. BRUTE.

Y en a-t-il quelqu'une qui se soit jouée de vous, Monsieur ?

BELLINDE.

A-t-elle ri quand vous pleuriez ?

Me. BRUTE.

Avez-vous trouvé qu'elle dormoit trop tranquillement, tandis qu'elle vous faisoit veiller ?

BELLINDE.

Celui qui portoit vos billets doux a-t-il été battu ?

Me. BRUTE.

Et vos missives jettées au feu ?

HEARTFRE'.

J'ai bien envie moi de faire autre chose que plaisanter.

BELLINDE.

Quoi donc ? nous voudriez-vous battre ?

HEARTFRE'.

Je ne sais, mais je pourrois bien...

SCÈNE VIII.

LE CHAVALIER BRUTE, *toujours en Curé, & les Acteurs de la Scène précédente.*

CONSTANT.

QUel Diable apperçois-je là ! Le Chevalier Brute vêtu en Prêtre. Il est mort yvre !

LE CH. BRUTE.

Ah ! ah ! Constant & Heartfré avec deux Garces, je gage. Parbleu, Messieurs, je vous trouve d'une grande épargne de n'avoir pas une pauvre.... de réserve pour un survenant.

(Il prend sa femme & Bellinde par dessous les bras.)

Mais j'aurai ma part de ce que vous avez.

HEARTFRÉ.

En quelle rencontre vous êtes-vous trouvé, Chevalier ?

LE CH. BRUTE.

Je viens de faire les plus beaux exploits du monde. J'ai battu le Guet, & honi le Clergé.

HEARTFRE'.

L'expédition est des plus glorieuses.

LE CH. BRUTE.

Et que pensez-vous que je veuille faire à l'heure qu'il est ?

CONSTANT.

Qui pourroit le deviner ?

LE CH. BRUTE.

Mettez-moi de votre partie & je vous donne à souper, à vous & à vos Garces.

Me. BRUTE *à part.*

Ah ! bon Dieu ! nous sommes perdues.

HEARTFRE'.

Nous ne saurions souper ensemble, parce que nous avons quelque autre chose à faire, Constant & moi ; mais si la compagnie de ces Dames vous fait plaisir, nous vous cederons avec joie les prétentions que nous pourrions avoir sur elles.

(*à part.*)

Quel embarras ! Comment en sortir ?

LE CH. BRUTE.

Attendez que je voye leurs habits.... Non, ils ne pourroient pas payer l'écot. Il n'y a pas de Cabaretiere qui donnât à souper là-dessus.

HEARTFRE'.

Monsieur le Chevalier, nous vous laissons en bonne fortune.

CONSTANT.

Adieu, mes Reines, mettez ce jeune Gentilhomme à bien.

Me. BRUTE.

Ah Messieurs ! vous êtes trop honnêtes gens pour nous laisser entre les mains d'un yvrogne qui nous brutaliseroit.

LE CH. BRUTE.

Yvrogne .... je vous apprendrai, souillons, que je suis *homme de qualité*, le *Roi* m'a fait Chevalier (1).

HEARTFRE'.

Vous êtes en bonnes mains, mes Princesses. Adieu, adieu.

Me. BRUTE.

J'aimerois autant être entre les mains du Diable. Laissez-moi aller où ...... Bon Dieu, aidez-moi.

(*Elle se sauve & se démasque un moment à Constant.*)

LE CH. BRUTE.

Oui, oui, je vous mettrai le Diable au corps. Allons, *haridelles*, ou *j'ôterai* tout le crêpi de votre face.

CONSTANT.

Tout beau, tout beau, Monsieur le Chevalier. Elle s'évanouit.

LE CH. BRUTE.

Je la ferai tomber en pamoison, moi.

(1) C'est à peu près comme s'il disoit, je me suis fait Secretaire du Roi.

CONSTANT.

Venez ici Heartfré.

(*Bellinde se démasque à Heartfré & se remasque.*)

HEARTFRE'.

O Ciel ! c'est vous, ma chere Dame. Cela va finir dans un moment.

CONSTANT.

Terminons vîte cette Scéne ci.

HEARTFRE'.

En voilà assez, mon galant. Tout cela n'étoit que plaisanteries. Ce sont des Dames de notre connoissance à qui nous n'avons pas été fâché de faire un peu de peur. Que la raillerie finisse, & laissez-nous en repos.

LE CH. BRUTE.

Je ne veux point vous y laisser moi, je ne vous quitte pas.

HEARTFRE'.

Faites-le, si vous voulez m'obliger, & ne repliquez pas davantage.

LE CH. BRUTE.

Vous êtes tous deux des grivois fort mal appris & peu civils. J'espére que vos Garces m'en vengeront & qu'elles..... vous donneront la sauce comme vous la méritez.

Me. BRUTE.

Je n'en reviendrai jamais, tant j'ai été épouvantée.

SCENE IX.

MADAME FANCIFUL, ET LA FRANÇOISE *cachées*, MADAME BRUTE, BELLINDE, CONSTANT, HEARTFRE'.

CONSTANT.

VOus avez été bien près du précipice; Mesdames.

BELLINDE.

Il faut que les femmes passent leurs fantaisies, comme vous voyez, nonobstant les accidens ausquels elles s'exposent.

HEARTFRE'.

Ils ont pû avoir des suites encore plus fâcheuses.

Me. BRUTE.

Plus il y a eu de danger dans ce que nous avons fait pour vous, plus vous nous avez d'obligation.

CONSTANT.

J'espére aussi, Madame, que vous nous regarderez comme des Chevaliers errans, heureux à redresser les torts que l'on veut vous

faire, Voilà la ſeconde fois que nous vous tiron des mains des enchanteurs.

Me. BRUTE.

Nous en aurons plus d'inclinations à nous confier à votre courtoiſie & diſcrétion, & nous croirons ſuivre en cela notre deſtinée qui ſemble vous avoir fait nos gardiens. Mais j'appréhende bien que notre fredaine ne nous faſſe tort dans votre eſprit.

HEARTFRE'.

Meſdames, vous êtes les maîtreſſes de notre eſprit. Ordonnez-nous de penſer ce qu'il vous plaira, nous obéirons.

BELLINDE.

Je vous ordonne donc, Monſieur, de croire dorénavant que les femmes valent quelquefois mieux qu'elles ne paroiſſent valoir.

(*Madame Brute & Conſtant s'entretiennent à part*)

HEARTFRE'.

Madame, vous m'avez converti d'un bout à l'autre; & pour faire ma nouvelle profeſſion de foi entre vos mains, je me ſens toutes les diſpoſitions du monde à devenir bien amoureux.

BELLINDE.

Je vous en fais, Monſieur, les complimens de tout le ſexe.

HEARTFRE'.

Ce n'est qu'à vous, Madame, qu'ils sont dûs. Toutes les autres ensemble n'eussent jamais rien gagné sur moi.

BELLINDE.

Je vous avouerai, Monsieur, qu'une semblable confession de foi me rend assez vaine. Mais je voudrois savoir en quoi mon mérite consiste, & ce qui m'a rendue seule capable de vous convertir ?

HEARTFRE'.

Dans votre modestie, qui vous a caché si long-temps ce que vous valez.

BELLINDE.

Un autre pareil compliment avec votre sang-froid, & je vous hais à jamais.

HEARTFRE'.

Il y a des femmes qui veulent que l'on les trompe toujours. Si vous êtes de cette humeur.....

BELLINDE.

Non, Monsieur, je veux toujours que l'on soit sincére, & que les hommes ne disent jamais de douceur qui oblige de rougir, ou du moins d'en faire le semblant.

HEARTFRE'.

Puisque vous aimez que l'on s'exprime naïvement, je vous dirai donc, Madame, le plus naturellement qu'il me sera possible, que l'on ne peut vous aimer plus que je fais, que mon

amour

amour durera toujours quand vous ſeriez ma femme. C'eſt le plus grand bien où j'aſpire.

BELLINDE.

Comme le Chevalier Brute a fait la Dame qui eſt ici. Malgré toutes vos réſolutions de ne point changer de maniéres, un mois de mariage vous donneroit autant d'indifférence qu'il en a ; ſeulement vous ſeriez moins brutal. Vous autres hommes êtes d'étranges gens, vous perdez l'eſprit pour venir à bout de vos Maîtreſſes, rien n'égale l'impatience où vous êtes, que celle qui vous vient dès que vous avez obtenu ce que vous demandiez, pour en être défaits. Dites la vérité. Bien des amours qui avoient tenu bon contre les cruautés des Maîtreſſes, ne ſauroient ſoutenir leurs faveurs ſans s'éteindre.

HEARTFRE'.

Je dois avouer, Madame, qu'à la honte de notre ſexe, les choſes ſont à peu près comme vous le dites...... mais mettez-moi à l'épreuve, ma chere Dame, &c......

BELLINDE.

C'eſt aſſûrément le meilleur moyen de vous bien connoître ; mais je le trouve auſſi bien dangereux pour moi.

(*à Madame Brute.*)

Madame, ne voulez-vous pas faire un tour dans la grande allée ? Il y fait ſi noir

que nous ne courons aucun risque d'être reconnues.

Me. BRUTE.

Je me trouve un peu fatiguée, ma bonne ; & je voudrois bien encore me reposer un peu en rêvant. Que ma paresse & ma fantaisie ne t'empêchent pas de te promener.

CONSTANT *à part.*

Elle a envie que l'on la laisse seule avec moi. Mes affaires sont en bonne posture.

BELLINDE.

Nous allons faire un tour & nous vous viendrons rejoindre.

(*à Heartfré.*)

Allons, Monsieur, furetons le Jardin, nous ferons peut-être quelque belle découverte.

HEARTFRE'.

Madame, je ferai tout ce qui vous fera plaisir.

CONSTANT *à Heartfré.*

Je vous prie, faites votre promenade un peu longue, je pourrai bien faire quelque chose où il seroit fâcheux que vous me vinssiez interrompre.

HEARTFRE'.

Je vous entens, c'est assez.

(*Bellinde & Heartfré s'écartent.*)

Me. BRUTE.

Je suis sûre, Monsieur, que je vous parois bien libre. Je tremble que vous n'en soyez scandalisé, & que vous n'en perdiez la bonne estime que vous pouviez avoir de moi.

CONSTANT.

L'estime que j'ai pour vous, Madame, est aussi obstinée que votre cruauté; rien ne sauroit l'entamer.

Me. BRUTE.

Donc si je cessois d'être cruelle vous perdriez aussi-tôt toute votre estime.

CONSTANT.

Madame, la conséquence n'est pas juste. Je sens bien qu'alors je vous aimerois encore, s'il est possible, plus que je ne fais, & j'estime toujours infiniment les personnes que j'aime.

Me. BTUTE.

Vous me permettriez d'en douter si vous aviez une femme, & qu'elle eût un favori.

CONSTANT.

Si je lui en avois donné un juste sujet, je n'aurois pas le front de l'en blâmer.

Me. BRUTE.

La question c'est de savoir ce qui peut s'appeller un juste sujet.

CONSTANT.

Des coups donnés par un mari le seront toujours devant tout le monde.

Me. BRUTE.

Les mauvaises maniéres sont bien aussi insupportables.

CONSTANT.

Jamais femme, *Madame*, eût-elle autant de raison que vous de se venger *de son* mari ?

Me. BRUTE.

Mais le caractére de femme sage à toutes épreuves, est si beau.

CONSTANT.

Il rend ridicule quand un mari est un indigne.

Me. BRUTE.

Est-ce que les fautes d'un mari autorisent une femme à en commettre ?

CONSTANT.

Oui, Madame, suivant toutes les régles de l'équité. Ce *sont ces loix qui* sont les plus inviolables de toutes. Le caprice n'y a point de part.

Me. BRUTE.

Finissons, je vous prie, notre raisonnement, Monsieur. Les yeux d'une belle femme ne sont pas plus séduisans que les raisons d'un Amant.

CONSTANT.

Tandis que vous vous servez de vos avantages contre moi pour me faire souffrir, me doit-il être défendu de me servir de ceux que j'ai sur vous pour me soulager?

Me. BRUTE.

Il y a cette différence, que nous ne saurions nous empêcher de faire le mal que nous faisons, & on nous le doit pardonner par cet endroit.

CONSTANT.

Il est vrai qu'il faut pardonner aux femmes les playes qu'elles font, lorsqu'elles veulent bien y appliquer un peu de baume de compassion; mais un visage charmant & un cœur dur sont aussi dangereux à la Société, qu'un cœur susceptible de passion avec un vilain visage, est le fléau des hommes.

Me. BRUTE.

Et celui des femmes aussi. Mais lequel des deux vous semble le plus insupportable, & qui vous a fait le plus de peine?

CONSTANT.

Pourquoi me le demander, Madame? Si vous l'ignorez, consultez votre miroir. (*Il lui prend la main.*) Mais pour vous parler du fond du cœur, si la pitié, si la reconnoissance peuvent quelque chose sur vous, si la constance & la fidélité savent vous donner du goût pour un homme, si la plus violente passion

qui fût jamais peut vous toucher, donnez-moi du moins de l'espoir, & que je puisse me flatter de vous voir un jour m'aimer, ce que vous avez peut-être envie de ne faire jamais. J'en souffrirai moins, mais je ne vous aimerai pas moins.

Me. BRUTE.

Votre amour *plus content s'affoibliroit peut-être*, & je vous avouerai qu'il me fait *trop de* plaisir pour vouloir prêter les mains à le diminuer.

CONSTANT.

Ah Madame! Les faveurs que vous pourriez m'accorder ne serviroient qu'à le faire croître. Il n'est pas de meilleur aliment pour une passion aussi constante & aussi sincére que la mienne.

Me. BRUTE.

Que je vous en accorderois avec plaisir, si je ne craignois qu'elles l'étoufassent plûtôt!

CONSTANT.

En lui *refusant tout cependant*, vous la faites mourir de faim. Pardonnez-moi donc, si dans la rage où se trouve cette *passion*, que la faim de vos faveurs rend féroce, elle m'emporte jusques à vous arracher une partie de ce que vous refusez de m'accorder. (*Il lui baise la main.*) Mais si vous voulez que mon amour s'augmente jusques à m'en voir mourir à vos pieds; (*il lui baise encore*

la main.) Permettez que..... souffrez que.....
(*il lui baise la gorge.*)

(*à part.*)

L'heure du Berger sonne, elle est attendrie.

Me. BRUTE *à part.*

Ô ma vertu! En quelle occasion lâche m'abandonnes-tu? Ciel! fais que je m'en sauve.

CONSTANT.

L'occasion, le lieu, tout nous est favorable. Où irons-nous .... sous ce berceau où personne ne peut nous voir.... Ne perdons point de momens, ils sont trop précieux.

Me. BRUTE.

Et les Amans trop entreprenans. Ne faisons rien, je vous prie, du moins pour cette fois.

CONSTANT.

Cela ne se peut accorder. Celui que l'amour rend ici votre maître, ne l'est plus de lui-même.

Me. BRUTE.

C'en est donc fait & je suis .... perdue.

(*Comme il l'entraîne sous le berceau, Madame Fanciful & la Françoise sortent de derriére les palissades en criant, fi, fi, fi, fi.*

CONSTANT.

Qui sont ces Démons-là ?

Me. BRUTE.

Juste Ciel ! j'en perds l'esprit, elles m'ont peut-être reconnue & je suis perdue.

CONSTANT.

Rien ne doit vous effrayer, Madame, entre dix *mille personnes il n'y en auroit pas une qui* vous connût.

Me. BRUTE.

Il n'importe, qui que ce soit, je ne reste plus ici un moment.

CONSTANT.

Où voulez-vous aller donc ?

Me. BRUTE.

Au logis. *Ah*, *je suis comme possédée* ! Où est Bellinde présentement ? La voici bien à propos. Allons-nous-en au plus vîte. Je suis si épouvantée que les cheveux me dressent à la tête.

BELLINDE.

Juste Ciel ! Qui fait cela donc ?

Me. BRUTE.

Le Diable est ici, & nous sommes *découvertes*. Deux femmes cachées derriére la palissade en sont sorties. Ah ! aussi mal-à-propos .... allons, allons, allons, allons.

(*Elle sort.*)

SCENE

SCENE X.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE.

MADAME FANCIFUL.

CEla va le mieux du monde. En vérité, Mademoiselle, c'est une chose prodigieuse, que les libertés que les femmes laissent prendre avec elles à de petits compagnons si dés-honnêtes.

LA FRANÇOISE.

Ah! Madame, il n'y a rien de si naturel.

Me. FANCIFUL.

Fi, fi, fi. Mais je créve de jalousie, & je souffre comme si j'étois à la gêne. Que devenir! Mon Amant est perdu pour moi. Jamais Heartfré ne peut être à Madame Fanciful.

(rêvant.)

Mais je m'en vengerai, & le plaisir de la vengeance vaut bien celui de l'amour. L'invention est heureuse, & me guérit déja la moitié de mon chagrin. Vengeance, seconde mon

dépit en cette occasion, ce n'est plus que toi que j'implore dorénavant! C'est une des plus grandes obligations que notre Sexe ait à la nature, de lui avoir formé le cœur de maniére, qu'il *puisse* être heureux au milieu des traverses, en lui donnant autant de sensibilité aux douceurs de *la* vengeance *qu'à* la satisfaction de voir réussir ses desirs.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

Le Théatre représente la Maison de Madame Fanciful.

SCENE PREMIERE.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE.

MADAME FANCIFUL.

HE' bien, Mademoiselle, avez-vous suivi nos abandonnées, & leurs galans?

LA FRANÇOISE.

Oh qu'oui, Madame.

Me. FANCIFUL.

Où sont-ils allés?

LA FRANÇOISE.

Au logis.

Me. FANCIFUL.

Les galans y sont-ils aussi descendus?

LA FRANÇOISE.

Tous ensemble.

Me. Fanciful.

Quelle effronterie ! Mener ses galans chez soi.

La Françoise.

C'est que le mari n'y est pas.

Me. Fanciful.

Je le crois bien en vérité : mais il y sera bien-tôt si on le peut trouver. C'est une chose étrange comment la fréquentation des *hom*mes avec les femmes, rend ceux-là entreprenans, & celles-ci effrontées. Ils s'enhardissent les uns les autres à tout oser & à tout souffrir. Si par bonheur on peut découvrir la taverne où git son yvrogne de mari, il ira bien-tôt *troubler la fête.*

La Françoise.

En vérité, Madame, ce seroit dommage.

Me. Fanciful.

Non, Mademoiselle, point de grace, vous la demandez en vain ; quand j'ai une fois mis dans cette tête-là le dessein de faire piéce à quelqu'un, rien ne peut l'empêcher. Allons, Mademoiselle, allons.

SCENE II.

Le Théatre représente la Maison du Chevalier Brute.

MADAME BRUTE, BELLINDE CONSTANT, HEARTFRE', UN DOMESTIQUE.

MADAME BRUTE.

ETes-vous bien assûré de ne vous être point trompé?

LE DOMESTIQUE.

Non, Madame, je les ai laissés tous ensemble atablés au cabaret, & mon maître si sou qu'il ne se pouvoit soûtenir.

(Il va à la porte.)

Me. BRUTE.

Cela étant, Messieurs, je crois que nous pouvons risquer de vous garder ici une heure ou deux pour faire une reprise d'ombre. Mon mari aime trop la compagnie où il se trouve, pour revenir au logis avant demain matin.

BELLINDE.

Il faut différer le plus qu'il sera possible le chagrin de se quitter.

CONSTANT.

Madame, la compagnie qui est ici.....

Me. BRUTE.

Il faudra bien, *Monsieur, qu'elle se sépare une fois.*

CONSTANT.

Madame, je ne veux point perdre les faveurs que j'espére, en faisant un usage indiscrêt de celles que vous m'accordez. Je battrai la retraite dès que vous m'en donnerez le signal.

Me. BRUTE.

A ces conditi*ons-là*, que *l'on nous* apporte des cartes.

LE DOMESTIQUE.

Madame, tout est perdu. Voilà mon maître qui arrive tout chancelant. Apparemment qu'il aura fait du bruit, & que ses Camarades l'auront *mis dehors par les* épaules.

Me. BRUTE.

Ah! Seigneur, aidez-moi. Messieurs, entrez dans ce cabinet jusques à ce que je sois venue à bout de le charier à son lit.

SCENE III.

LE CHEVALIER BRUTE, MADAME BRUTE, BELLINDE, LE DOMESTIQUE, CONSTANT, HEARTFRE' *dans le Cabinet.*

MADAME BRUTE.

AH...... ah bon Dieu ! Il est plein de sang.

LE CH. BRUTE *yvre, & plein de boue & de sang.*

Voyez un peu le bruit que font les femmes pour...... rien. Pourquoi se tant lamenter ? N'avez-vous jamais vû un homme en désordre.

Me. BRUTE.

Où avez vous donc été ?

LE CH. BRUTE.

J'ai été aux.... croquignoles, & aux coups de poings.

Me. BRUTE.

Mais vous n'êtes pas blessé toujours ?

LE CH. BRUTE.

Non plus que si j'avois été de pierre, ma
mme.

Me. BRUTE.

Que vous me faites plaisir de me rassûrer
me disant cela.

LE CH. BRUTE.

Je vois bien..... oui, je connois *bien que*
us mentez.

Me. BRUTE.

Vous me faites une grande injustice, mon
fant, & le Ciel m'est témoin que j'aime-
s mieux voir couler mon propre sang que
vôtre.

LE CH. BRUTE.

i j'étois crucifié.

Me. BRUTE.

'est une chose épouvantable, que je ne
se vous persuader que je suis sincére.

LE CH. BRUTE.

a *femme*, nous vivons en un temps où
écroyans sont à la *mode*.

Me. BRUTE.

suis sûre de vous avoir donné *mille*
es pleines de tendresses de l'attache-
que j'ai pour vous, & malgré l'injus-
ue vous me faites, je veux toujours
uer mes soins & mon affection pour
Mon petit mari, si vous vouliez venir
oucher, & prendre un peu de repos.

LE CH. BRUTE.

Est-çe que vous croyez que je suis yvre?.. vous êtes, vous.... une salope.

Me. BRUTE.

Le Ciel me préserve de croire cela de vous, mais j'appréhende que vous n'ayez la fiévre. Laissez-moi, mon ami, tâter votre pous.

LE CH. BRUTE.

Arrêtez, ou que le Diable vous emporte.

Me. BRUTE.

Bon Dieu ! Vos yeux sont tout en feu. Vous brûlez. Allons coucher, mon cher; souffrez que mes priéres obtiennent cela de vous.

LE CH. BRUTE.

Venez donc me baiser.

Me. BRUTE *le baise.*

Voilà qui est fait. Allons donc.

(*à part.*)

Il put comme un retrait.

LE CH. BRUTE.

Cela vous fait mal au cœur, j'en suis bien aise: çà qu'on vienne me baiser encore une fois.

Me. BRUTE.

Vous voulez rire.

LE CH. BRUTE.

Point de raillerie, qu'on se mette à son devoir.

Me. BRUTE *le baise encore*

Etes-vous content. Venez-donc à présent. (*à part.*) Ciel ! aidez-moi.

LE CH. BRUTE.

Oh ça, ma femme, je veux vous faire connoître que je ne suis pas un ingrat, allons deux baisers, & vous en aurez deux cens de moi.

(*Il la chifone après l'avoir baisé.*)

Me. BRUTE.

Ah, Seigneur ! Monsieur, tenez-vous en repos. En quel état il m'a mise !

BELLINDE *à part.*

Si j'étois à sa place je ferois sortir mon galant du cabinet, qui le bâtonneroit d'importance.

LE CH. BRUTE.

Présentement que vous êtes aussi salope & aussi malade que moi, nous pouvons aller travailler ensemble à faire de petits cochons. (*Il va au Cabinet.*) Il faut auparavant que je boive un verre de votre Thé froid (1).

Me. BRUTE *à part.*

Ciel ! je suis perdue.... (*haut.*) Je vous assure, mon cher, qu'il n'y en a point.

LE CH. BRUTE.

Et moi je suis sûr, ma chere, que j'y en trouverai.

(1) De l'Eau-de-Vie, que les Dames appellent du *Thé froid*.

Me. BRUTE.

La serrure est embrouillée, vous ne pourrez jamais ouvrir la porte. Je viens d'être une demi-heure à tourner la clef sans en pouvoir venir à bout. Demain matin je ne manquerai pas d'envoyer chercher le Serrurier.

LE CH. BRUTE.

Il n'y en a point en Europe qui sache ouvrir une porte aussi vîte que moi. (*Il jette la porte dedans.*) Par exemple.... quel Diable.... qui s'est venu là fourrer ? Constant..... Heartfré... il y a aussi ici deux putains, je pense. Je n'ai jamais trouvé de si mauvais Thé froid en ma vie.

Me. BRUTE.

Bon Dieu! que deviendrons-nous!

(*Constant & Heartfré sortent du Cabinet.*)

LE CH. BRUTE.

Messieurs, je suis votre très-humble Serviteur. Je vous dois de grands complimens.... je vois que vous prenez soin de ma famille... & je ferai tout ce que je pourrai pour vous en témoigner ma reconnoissance.

CONSTANT.

Monsieur, quelque fâcheuse que cette affaire vous paroisse d'abord, il n'y a rien dans le fonds qui doive vous faire mal à la tête. Madame est une des plus vertueuses femmes du monde, & il ne s'est passé que des folies innocentes, & rien autre chose.

HEARTFRÉ.

Non, Monsieur, je vous le jure sur mon honneur.

LE CH. BRUTE.

Vous êtes deux Gentilshommes très-courtois, & ma femme est une Dame très-courtoise aussi; *je suis donc bien persuadé qu'il ne s'est rien passé* que de très-courtois entre vous. Je suis votre très-humble valet.

ME. BRUTE *à Constant.*

Sortez, je vous prie, il est si yvre ce soir que nous n'en avons rien à craindre. Demain matin vous aurez de nos nouvelles.

CONSTANT.

J'obéis, Madame.

(*au Chevalier Brute.*)

Monsieur, quand vous serez de sang froid & en état d'entendre raison, je prendrai la peine de m'en expliquer avec vous: en tout cas, je porte une épée. Je suis votre valet, Monsieur. *Allons, Heartfré.*

SCENE IV.

LE CHEVALIER BRUTE, MADAME BRUTE, BELLINDE.

LE CHEVALIER BRUTE.

JE porte une épée, Monsieur.... Qu'est-ce que cela veut dire ? Il entre chez moi, mange mon bien, couche avec ma femme, deshonore ma famille, y met un bâtard qui aura un jour mes biens ; & quand civilement je lui demande compte de tout cela..... Je porte une épée, Monsieur, je porte une épée. Cela est bon à dire à un homme qui nous chante pouille ; mais la réponse est ici des plus impertinentes. Il porte une épée.

(A Madame Brute en lui montrant les cornes.)

Et que portai-je moi, Madame, présentement ?

(Il s'assied dans un fauteuil.)

Voyez un peu sa modestie, elle n'ose répondre, des cornes. Et moi, je vous dirai que

vous êtes une...... vilaine..... vous portez un front sans honneur, & un..... visage sans modestie..... un cœur qui vous damnera à tous les Diables....., & un derriére.... un derriére trop..... trop.....

(Il s'endort & ronfle.)

Me. BRUTE.

Le Ciel soit loué, nous voilà en repos pour quelque temps.

BELLINDE.

Cela vient fort à propos pour avoir le temps de composer une histoire. Il faut mentir comme tous les Diables pour nous disculper ici.

Me. BRUTE.

Hé bien! Que dirons-nous ici, ma chere?

BELLINDE *fronçant le sourcil.*

Attendez, il faut mettre tout sur mon compte & celui de Heartfré. Nous dirons qu'il m'en conte depuis long-temps, mais que pour bonnes raisons, il a toujours voulu que votre *mari n'en sut rien.* Que pour cet effet, l'ayant *entendu sur l'escalier, il s'est* sauvé dans le cabinet; & que Constant l'a suivi crainte de donner des soupçons si on le trouvoit seul avec nous. Pour achever de donner une bonne couleur à notre histoire, nous ajoûterons que je suis d'accord d'épouser Heartfré, s'il le veut bien, & vous voilà rendue blanche comme neige.

Me. BRUTE.

Je vous suis obligée tout ce que l'on peut être, ma Niéce, mais c'est trop me vouloir sacrifier vos intérêts. Heartfré est un cadet qui n'a que la cape & l'épée.

BELLINDE.

N'importe, il me revient & j'ai assez de bien pour en subsister l'un & l'autre. Je ne sais qu'en dire, mais il me semble que je vivrois contente avec lui dans un grenier avec un peu de pain & de beurre & beaucoup d'amour. J'aimerois mieux toujours avoir un mari que j'aimasse, & manquer de quoi satisfaire à la moitié des besoins de la vie, qu'un époux pareil à celui qui ronfle dans ce fauteuil avec deux fois autant de bien & de splendeur que vous en avez.

Me. BRUTE.

Je crois que vous avez raison; tout mon bien ne m'empêche pas d'être malheureuse. Mais quand j'aurois choisi un mari dans les principes où vous êtes, je n'aurois pas peut-être été plus heureuse dans la suite?

BELLINDE.

On risque toujours en se mariant, cela est vrai; mais il est bien difficile qu'un homme, lequel a la moindre étincelle d'honneur & de bon naturel, puisse en mal user avec une femme qui l'aime & qui a fait sa fortune. Cependant il faut que je vous avoue que je

ne suis pas encore bien maîtresse de faire taire mon ambition, qui se révolte contre mon amour. La vanité, vous le savez, est aussi-bien l'apanage des femmes que des dévots. Je suis folle de mon cadet, mais je ne saurois penser sans frémir, qu'il me faut renoncer à *briller au cours dans un magnifique équipage traîné par six chevaux; trop heureuse* d'y prendre l'air dans un carosse *bourgeois* attellé de deux. Je n'aurai ni page pour me porter la queüe, ni couverture de velours sur mon carosse. Ce qui est de pis encore, point de rang nulle part.... La belle chose de pouvoir prendre place au-dessus des autres!

Me. BRUTE.

Sur tout quand on vous la dispute.

BELLINDE.

Ne m'en parlez pas davantage, crainte que je n'en change ma résolution. Sans la nécessité de vous justifier, je pourrois bien prendre *pour mari quelque sot de qualité*, & le pauvre Heartfré pour galant.

Me. BRUTE.

Vous le voulez à votre service, n'importe en quelle qualité.

BELLINDE.

Oui.

Me. BRUTE.

Mais les choses n'arrivent pas toujours à souhait;

souhait ; & il eſt bien dur de vivre éloigné de ce que l'on aime.

BELLINDE.

Sur tout lorſqu'on vit avec un mari que l'on hait. Mais dites-moi, je vous prie, comment les hommes du monde peuvent-ils croire, eux qui nous pratiquent, qu'il y ait des femmes vraiment vertueuſes ?

Me. BRUTE.

Auſſi ne le croyent-ils pas ; l'eſpérance de gagner leur eſtime par cet endroit-là eſt des plus vaines, & ne nous doit empêcher de rien. La plûpart croyent que ce qu'on appelle vertu n'eſt qu'une véritable chimére ; une vraye pierre philoſophale. Quand on dit par tout que Madame une telle eſt ſage, ils croyent que c'eſt une femme aviſée & aſſez adroite pour cacher ſes plaiſirs à tout le monde. Ils ſont réfléxion que la nature n'a point donné plus de vertu à notre ſexe qu'au leur, & jugent qu'étant tous pouſſés aux plaiſirs par la même pente, nous ſommes auſſi peu capables qu'ils ſe le ſentent, de réſiſter au poids qui nous y entraîne. Et entre nous, ma chére, ſi quelques femmes reſtent ſages, il eſt bien croyable que c'eſt manque d'avoir été ſollicitées.

BELLINDE.

Comptez-vous pour rien la crainte d'être décelée, & la peur du qu'en dira-t-on ?

Me. BRUTE.

Nous ne sommes pas si timides, Bellinde, & un peu de passion fait bien-tôt nous affranchir de toutes ces terreurs. Dès quinze ans nous *nous* croyons trop habiles pour n'espérer pas de dérober à tous les yeux les mystéres *que nous voudrons cacher. A* dire vrai, *le jugement* que les hommes *portent* des femmes n'est pas si téméraire.

BELLINDE.

Vous ne me nierez pas au moins, que leur malice ne soit infiniment plus grande que la nôtre.

Me. BRUTE.

Nous sommes aussi mauvaises qu'eux, mais nos méchancetés *sont seulement d'un autre* genre. Comme *les* hommes ont plus de courage que nous, ils se portent plus aux vices d'éclat, ils se querellent, se battent, jurent, boivent, font des imprécations. Les femmes, *moins hardies*, n'en sont pas plus vertueuses, *elles s'adonnent seulement* à des vices *qui* sont de leur portée. Elles médisent sans cesse, mentent presque toujours, ne sauroient souffrir la réputation les unes des autres, s'entredéchirent éternellement; & si elles ne s'appellent point comme les hommes pour s'égorger, c'est qu'elles n'ont pas le courage de manier une épée; elles se haïssent avec plus de fureur qu'ils ne le

ſont. Fauſſes dans toutes leurs démarches, diſſimulées dans tous leurs diſcours, infidéles dans toutes leurs actions, elles ne ſauroient joüer ſans tricher. Remettons le reſte à une autrefois, & par un excès de charité, prenons un peu ſoin de ce cochon-là. Regardez-le un peu, ma Niéce.

BELLINDE.

L'excellent ragoût que voilà!

Me. BRUTE.

Quelque dégoûtant qu'il ſoit, c'eſt mon mets néceſſaire. Je l'ai épouſé. Je vous prie, appellez un peu le Sommeillei pour venir ôter tout......

BELLINDE.

Le Sommellier...... ce ſeroit bien plûtôt le Gadoüard de la Ville qu'il faudroit faire venir. Y a-t-il là quelqu'un? Faites venir Raſor, qu'il vienne prendre ſon maître, & l'écurer avec un peu de ſable avant de le porter coucher.

Me. BRUTE.

Allons, Bellinde, je veux coucher avec toi, & nous aviſerons à ce que nous aurons demain à écrire à nos galans pour le bien de nos affaires.

BELLINDE.

De tout mon cœur.

Me. BRUTE.

Bon ſoir, ma chére, (*faiſant une profonde révérence.*)

TOUTES DEUX.

Ha, ha, ha, ha, ha! (*Elles sortent.*)

SCENE V.

LE CHEVALIER BRUTE *endormi*, RASOR.

RASOR.

MA maîtresse est une libertine; mon maître est un cocu. Le mariage est un pas bien glissant.....Les femmes sont sujettes à d'étranges convoitises. *Ma maîtresse* est une effrontée. J'ai tout entendu de mes deux oreilles, j'ai tout vû de mes deux yeux, & je veux tout dire aussi. Si rien peut gagner le cœur de mon aimable Françoise, ce sera le récit de mon histoire. C'est la femme la plus curieuse qui soit au monde, c'est en dire assez. Mon maître, votre tête est trop pleine de fumée pour que la jalousie y trouve place; ainsi je ne veux point vous éveiller par mon récit, je vous le garde pour demain, que votre cerveau sera dégagé. Allons au chenil, sot de cocu, & sou d'yvrogne.

(*Il tire le fauteuil dans lequel son maître est endormi, en criant*, la rareté, la curiosité.)

SCENE VI.

La Scéne est chez Madame Fanciful.

MADAME FANCIFUL,
LA FRANÇOISE.

MADAME FANCIFUL.

NE m'avez-vous point dit autrefois, Mademoiselle, que Rasor & vous aviez une intrigue ensemble ?

LA FRANÇOISE.

Madame, la modestie m'empêche de dire ; oui.

Me. FANCIFUL.

Il est bien vrai que c'est un terrible frain à nos volontés. Mais Rasor vous aime-t-il assez pour ne vous rien refuser ? Seroit-il homme à faire de mauvais rapports pour l'amour de vous ?

LA FRANÇOISE.

Ah, Madame ! pour vous servir, il parleroit mal du Ciel.

Me. FANCIFUL.

Il faut donc l'engager à faire à son maître

le récit le plus empoisonné qu'il se pourra de ce qui s'est passé au Jardin du printemps, il est bon qu'il sache de quoi sa femme & sa niéce sont capables.

LA FRANÇOISE.

Il le fera, Madame.

(Un Valet vient dire à l'oreille de la Françoise.)

Mademoiselle, Monsieur Rasor est *ici*, qui souhaite de vous parler.

LA FRANÇOISE.

Dis-lui qu'il monte tout à l'heure. Rasor est ici, Madame.

Me. FANCIFUL.

Cela est heureux, je vais vous laisser tête à tête, & s'il fait le revêche, pour l'amour de moi, tâchez de le gagner par de petites faveurs. Les petites libertés que vous lui laisserez prendre le mettront en humeur de tout faire. *(Elle sort.)*

LA FRANÇOISE.

Laissez-moi agir.

SCENE VII.

LA FRANÇOISE, RASOR;

Il regarde si Madame Fanciful y est encore ; & la voyant sortie, il vient embrasser en grande hâte la Françoise, & lui baise la gorge.

LA FRANÇOISE.

D'Où vient tant de hardiesse ?

RASOR.

D'où vient tant de modestie ?

LA FRANÇOISE.

Qui vous rend si libre, Monsieur le coquin ?

RASOR.

Mon effronterie. *Vivat.*

LA FRANÇOISE.

Qu'on s'arrête, impudent.

RASOR.

Ah ! Mademoiselle, il y a de grandes nouvelles au logis.

LA FRANÇOISE.

En quoi consistent-elles ?

RASOR.

Ce sont des choses au-dessus de toutes les choses du monde.

LA FRANÇOISE.

Tu te mocques de moi.

RASOR.

Oui, je vais t'en *dire toutes les particularités, le temps, le lieu, la maniére dont tout s'est passé*. Mais non, tu n'en sauras pas un mot.

LA FRANÇOISE.

Ah! tu me fais mourir.

RASOR.

Si tu veux savoir quelque chose, vient me baiser.

(Il se met les mains derriére le dos.)

LA FRANÇOISE.

Mon cher Rasor, dis-le moi.

RASOR.

Je suis ton valet.

(Il fait semblant de sortir.)

LA FRANÇOISE.

Arrête. Tien, j'aime mieux te baiser.

(Elle le baise.)

RASOR.

Oh, voilà qui est honnête. Présentement, ma petite folichone, mon petit chardoneret, mon petit lochecul, tu sauras. Mais non, il faut que tu me baises encore une fois.

LA

LA FRANÇOISE.

Je ne te baiserai pas davantage.

RASOR.

Je suis ton serviteur.

(Il fait semblant de sortir.)

LA FRANÇOISE.

Doucement, doucement. Es-tu content?

(Elle le baise.)

RASOR.

Tu vas tout savoir. On débite depuis peu le cocuage in folio; & le mariage in quarto sera en vente au premier jour. As-tu envie d'acheter des livres, ma chére?

LA FRANÇOISE.

Tu parles comme un Libraire, le Diable ne t'entendroit point.

RASOR.

Hé bien, je vais parler en Valet de chambre, pour me faire entendre d'une Demoiselle suivante.

LA FRANÇOISE.

Bon.

RASOR.

Tout ce que je vais te dire ne sont que des soupçons; je n'ai rien vû de positif.

LA FRANÇOISE.

N'importe.

RASOR.

Mais nos soupçons sont bien fondés, & signifient quelque chose de positif.

LA FRANÇOISE.

Oui-da?

RASOR.

Ils sont accompagnés de si cruelles circonstances....

LA FRANÇOISE.

Sans doute.

RASOR.

Qu'un homme d'esprit en conclut *aisément*...... des conclusions chatouilleuses.

LA FRANÇOISE.

Fort bien.

RASOR.

Nous avons trouvé deux jeunes Gentilshommes des *mieux bâtis* enfermés dans le cabinet de Madame.

LA FRANÇOISE.

Le Diable!

RASOR.

Et en mon particulier, j'ai entendu un complot qui se fait pour venir à bout de faire accroire à mon maître que *tout ce manége* n'aboutit qu'à un mariage en face d'Eglise pour la charmante Bellinde.

LA FRANÇOISE.

Un mariage! Ah, les drolesses!

RASOR.

Tu m'interromps mal-à-propos. Cela est résolu entr'elles, comme je t'ai dit. Ainsi ma prudente maîtresse pour tirer son épingle du

jeu, devient l'intriguante de sa niéce, & livre sans scrupule son corps charmant pour être labouré & arrosé par ce succulent distillateur d'eaux précieuses Heartfré. Es-tu satisfaite?

LA FRANÇOISE.

Non.

RASOR.

Tu es bien femme. Voilà leur devise......

LA FRANÇOISE.

Est-ce là tout ce que tu sais?

RASOR.

C'est bien assez, je pense. Ce ne sont point là des bagatelles.

LA FRANÇOISE.

Tu es un pauvre fou qui ne sais rien. Ecoute, mon pauvre Rasor. Tien, regarde mes yeux, ils ont vû le Diable aujourd'hui.

RASOR.

Voilà une fille qui devient folle.

LA FRANÇOISE.

Ç'a été au Jardin du Printemps. Constant y avoit un rendez-vous avec ta maîtresse. Oui, avec Madame Brute.

RASOR.

Bon.

LA FRANÇOISE.

Je ne veux point t'en dire davantage.

RASOR.

Je te prie, ma blanche tourterelle.

LA FRANÇOISE.

Viens donc me baiser,

(Elle met ses mains derrière le dos comme l'autre a fait.)

RASOR.

Moi, je ne te veux point baiser, il n'en sera rien.

LA FRANÇOISE.

Adieu.

RASOR.

Arrête. Parle donc à présent.

(Il lui donne un baiser.)

LA FRANÇOISE.

O ça, je me cache dans un coin, d'où je pouvois tout voir & tout entendre : d'abord arrive ton yvrogne de maître, qui ne reconnoît pas la chére compagne de sa couche, & qui se retire honnêtement pour ne point troubler ses plaisirs.

(Pendant ce récit la Françoise fait les postures de la femme, & Rasor celles du galant.)

Le jeu commence, dès qu'il est parti ; l'Amant dit les choses du monde les plus tendres. Ta maîtresse n'ose lever les yeux. Il la prend par la main. Elle détourne la tête d'un côté. Il la serre avec transport, elle le repousse avec nonchalance, il l'embrasse avec

vivacité, elle s'en défend avec respect, il lui baise la gorge, elle lui dit, fi, arrêtez. Il se tremousse, elle soupire, il la détourne dans un berceau, elle lui donne de petits coups.

RASOR.

Oh, Madame la Vivandiere, ne frappez point si fort, vous n'êtes pas en droit de cela vous. La premiere fois que.....

LA FRANÇOISE.

Il en devint plus hardi, l'autre plus foible, il la fait tomber à la renverse.

(*Rasor figurant l'Amant, la veut renverser.*

Il tombe dessus, le Diable joue son jeu, & acheve le reste. Attens, attens, maraut, as tu envie de te contenir ?

RASOR.

Ton récit m'a tout enflammé, coquine.

LA FRANÇOISE.

Va te rafraîchir à la riviére.

RASOR.

Voilà une Princesse de bien mauvais naturel.

LA FRANÇOISE.

Rasor! (*Elle le regarde d'un air languissant.*)

RASOR.

Mademoiselle !

LA FRANÇOISE.

Est-il bien vrai que tu m'aimes ?

RASOR.

Je t'adore. Jamais François n'aima la soupe avec plus d'attachement.

LA FRANÇOISE.

Tu ne me refuseras *rien de ce que je te demanderai* ?

RASOR.

Non, ou que le Diable m'emporte.

LA FRANÇOISE.

Redis seulement à ton maître tout ce que je viens de te dire de sa femme.

RASOR.

Trouveriez-vous *bon*, *la petite mignonne*, que l'on vous servît *d'un pareil* rapport ?

LA FRANÇOISE.

Ah ! tu disputes, tu veux tirer au bâton avec moi. Déloge.

RASOR.

Mais encore un coup, *pourquoi* veux-tu me faire faire une pareille lâcheté ?

LA FRANÇOISE.

Voilà un véritable Anglois, il est amoureux & veut raisonner. Va-t'en au Diable.

RASOR.

Ecoute encore un mot. Dispose de mon ame comme tu le trouveras bon, à condi-

tion que je disposerai de même de ton corps.

LA FRANÇOISE.

Bon! Mais écoute, si tu me manques de parole, je ne te vois plus davantage. Si tu m'obéis, . . . je m'abandonne à toi.

(Elle l'embrasse.)

RASOR, *léchant ses lévres.*

Il ne faut pas être coquin, l'amour vient à bout de tout; *Amor vincit omnia.*

(Il sort.)

SCENE VIII.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE.

MADAME FANCIFUL.

ON les va marier, dites-vous ? Bellinde & Heartfré vont être mariés ?

LA FRANÇOISE.

On va le faire.

Me. FANCIFUL.

Mademoiselle, en un mot, je ne le sau-

rois souffrir. Non, je ne saurois m'y résoudre. Si je les vois une fois mari & femme, la jalousie me montera à la tête jusqu'à m'en faire perdre l'esprit. Je vous prie donc d'aller chercher Rasor tout-à-l'heure, il faut absolument que je mette obstacle à cet impertinent mariage. *Si je puis seulement le retarder de vingt quatre heures*, je *remplirai* la *Ville* de bruits si désavantageux à la réputation de Bellinde, que Heartfré choisira plûtôt d'épouser une sorciére que cette créature.

LA FRANÇOISE *à part.*

La voilà bien intentionnée.

SCENE IX.

Le Théatre représente l'Appartement de Constant.

CONSTANT, HEARTFRE, UN LAQUAIS.

CONSTANT.

QUe pensez-vous qu'il arrive de tout ceci?

HEARTFRE.

Il est plus aisé de prévoir ce qui n'en arrivera pas.

CONSTANT.

Quoi?

HEARTFRE.

Un cartel de la part du Chevalier Brute. Vous connoissez trop bien le Héros pour vous y attendre. Les réfléxions sur le désastre qui pourroit en arriver à son corps, n'auront point de peine à calmer les émotions de son courage.

CONSTANT.

Mais son chagrin n'osant tomber sur moi,

ira peut-être tomber ſur ſa femme.

HEARTFREE.

Il ne l'oſera ſi vous lui ſerrez le bouton; & ſi vous lui dites du bon ton de n'en rien faire. C'eſt le ſeul moyen de l'en empêcher. Quelque yvre qu'il fût hier au ſoir, il ſe ſouviendra bien de nous avoir *trouvé où nous n'avions que faire*, & apparemment *il n'eſt* pas aſſez bête pour eſpérer de lui faire accroire que nous étions entrés dans le cabinet de ſa femme, ſeulement pour dire nos prieres dans ſes heures.

LE LAQUAIS.

Monſieur, un homme vient d'apporter cette lettre.

CONSTANT.

Voici notre inſtruction que l'on nous envoye.

(Il lit.)

L'accident qui nous arriva hier a eu beau nous aiguiſer l'imagination, nous ne ſaurions ſortir d'affaire ſans vous mettre en jeu. Nous rejettons toutes deux l'avanture ſur une négociation de mariage entre votre ami & mon ami. S'il n'eſt pas au gré des parties, il ſuffit qu'elles en avouënt le deſſein, & l'on trouvera bien, dans la ſuite, des moyens pour rompre tout ſans qu'on ſe méfie de rien. Adieu.

Vivent les femmes pour trouver des expédiens..... J'aurois été dix ans à imaginer un pareil tour..... Heartfré, à quoi Diable rêvez-vous ? Soyez un peu moins mélancolique...... Que dites-vous donc, mon ami, du mariage que l'on propose comme un remede à rajuster toutes choses ?

HEARTFRE'.

Je dis que le remede est pire que le mal.

CONSTANT.

Bellinde est riche & belle, elle vous aime, vous l'aimez ; & vous balancez encore ?

HEARTFRE'.

Encore ! ma foi, le pas est assez glissant pour songer deux fois à le risquer. Epouser la Niéce lorsque vous étes après pour coucher avec la tante.

CONSTANT.

Il est vrai, il y a quelque chose à dire à cela. Mais n'avez-vous pas assez bonne opinion de vous-même pour croire pouvoir garder une femme pour vous seul ?

HEARTFRE'.

Ce n'est pas de moi, mais des femmes ; que j'ai trop mauvaise opinion pour me flatter d'en venir à bout. Mais après tout, il faut rendre cette justice aux femmes, rarement font-elles des écarts, si les maris ne leur en ont montré l'exemple.

CONSTANT.

Il eſt conſtant que rarement un homme qui vaut quelque choſe eſt cocu, ſi ce n'eſt par ſa faute. Les femmes ne ſont pas débauchées naturellement, il faut que quelque choſe les faſſe devenir telles. Elles feront cocu un brutal *pour ſe venger de ſes bruſqueries*, un *ſot par mépris*, *une bête par dégoût*, mais elles ſont rarement infidelles à un homme digne d'être eſtimé, ſi le premier il ne les néglige & ne les pique contre lui.

HEARTFRE'.

Je croirois bien que ne jouant jamais le rolle du Chevalier Brute, Bellinde ne jouera point celui que fait ſa femme. Les infidélités dont ſe plaignent les hommes, ne viennent que de leur inclination au changement dont ils oſent accuſer l'autre Sexe, plus conſtant & plus ferme dans ſes amitiés que le leur.

CONSTANT.

Il eſt vrai que nous ſommes bien effrontés *quand nous reprochons aux femmes* leur inconſtance. Mais ce qui eſt digne d'admiration, c'eſt de vous voir vous échauffer ſi fort à prendre leur parti, vous qui hier diſiez la rage contre elles.

HEARTFRE'.

Les hommes quand ils changent vont toujours à l'extrémité. Le bigot devient un Athée déterminé, & la plus ſcrupuleuſe, ordi-

nairement la plus grande garce. Mais conseillez-moi, je vous prie, sur l'état où je suis, au milieu du bien & du mal, entre la vie & la mort, la bénédiction & la malédiction; me marierai-je.... mourrai-je garçon?

CONSTANT.

Mon cher Heartfré, le mariage ressemble assez à une armée qui marche à une action. L'Amour, ce sont les enfans perdus de l'armée, ils sont tués dès le premier choc. Le Sacrement, est le corps de bataille qui tient bon plus long-temps, & le Repentir en est l'arriére-garde qui fait ferme presque toujours tant que le corps de bataille subsiste.

HEARTFRE'.

Ainsi, votre avis, c'est que je vive sur le commun, comme vous le pratiquez.

CONSTANT.

Je ne conclus pas cela. Le mariage est une lotterie où il y a bien des billets blancs, & presque point de noirs; mais ces derniers sont précieux, & qui peut en avoir vit le plus heureux du monde. Si votre destinée vous en donne un, croyez qu'au milieu de tous les plaisirs du libertinage, j'envierai votre sort.

HEARTFRE'.

Vous aurez raison, on est plus heureux quand on est d'humeur à s'en tenir à une

ſeule femme, que lorſque par inquiétude on change tous les jours de maîtreſſe ; mais je ne me ſens guére de diſpoſition à tant de conſtance.

CONSTANT.

Ne voudriez-vous point l'avoir ?

HEARTFRÉ.

J'en ſerois *charmé*.

CONSTANT.

Le mariage & un peu de réſolution vous en feront venir à bout. Je vous ſuis garant qu'après deux mois de ménage vous connoîtrez mieux de quoi votre corps & votre eſprit ſont capables.

SCENE X.

Le Théatre représente le Logis du Chevalier Brute.

MADAME BRUTE, BELLINDE.

BELLINDE.

HE' bien, Madame, quelle réponse avons-nous reçue ?

Me. BRUTE.

Nos galans seront ici dans un moment, & je me trompe bien si la comédie ne finit par un mariage. Il faut que Heartfré soit un grand fou s'il refuse le parti ; cinquante mille écus & une fillette de votre air, sont un bon parti pour un cadet. Vous devez être un peu en agitation, ma chére, & je pense que le pous vous bat comme il faut.

BELLINDE.

Haut & bas. J'ai beaucoup de peine à être brave, & je trouve que c'est une terrible action d'aller coucher dans le même lit avec un jeune homme.

Me. BRUTE.

Cela vous paroîtra un peu dur d'abord; mais vous ne vous en plaindrez plus dans la suite.

SCENE XI.

MADAME BRUTE, BELLINDE; CONSTANT, HEARTFRE'.

MADAME BRUTE.

BOn jour, Messieurs, comment avez-vous passé la nuit après l'aventure d'hier?

HEARTFRE'.

Vous nous avez empêché de dormir, Mesdames.

BELLINDE.

Vous ne vous serez pas tenus éveillés seulement pour l'amour de nous. *Hé bien*, que dites-vous de notre projet de mariage?

HEARTFRE'.

Ce que disent les Soldats d'une Ville riche & qui promet un grand butin, quand il s'agit de l'en porter d'assaut. La soif du pillage les empêche de songer au danger d'être rencontrés par une bale.

BELLINDE.

BELLINDE.

Est-il bien possible après tout, que vous osiez vous résoudre à un vrai mariage?

HEARTFRE'.

Madame, vous m'avez rendu si étourdi, que je suis capable de tout hazarder.

BELLINDE.

Cela étant je vous donne rendez-vous sur le pré d'hymen. Je vous y ferai face.

HEARTFRE'.

Je m'y trouverai.

Me. BRUTE.

Hé bien, est-on d'accord de ses faits, & a-t-on répété ce que l'on doit dire à mon mari? Il est devenu d'une incrédulité surprenante, & à moins de toucher la chose au doigt il ne croira point.

CONSTANT.

Nous viendrons à bout de le convertir, & de le rendre plus facile à croire. Mais je vous prie, Madame, comment l'avez-vous trouvé ce matin?

Me. BRUTE.

Très-chagrin & ruminant sur l'affaire d'hier au soir, dont il n'avoit que des notions très-confuses. Mais ce qui m'a désolée, c'est que son fripon de valet de chambre est venu lui dire tout ce qui s'est passé & tout ce qui se passe: ce qui a fait que quand je l'ai entretenu sur le mariage de Bellinde, il m'a répon-

du d'un ton de porc. C'eſt tout ce que j'en ai pû tirer ; vous voyez bien par là de quoi il s'agit. Mais le voici, à vos rolles tout le monde, à vos rolles.

SCENE XII.

MADAME BRUTE, BELLINDE, CONSTANT, HEARTFRE', LE CHEVALIER BRUTE, RASOR.

CONSTANT.

MOnſieur, je vous ſouhaite le bon-jour.

HEARTFRE'.

Monſieur le Chevalier, je ſuis votre ſerviteur. Je ſuis au déſeſpoir du trouble que mon indiſcrétion a mis dans votre domeſtique.

CONSTANT.

C'eſt une choſe ordinaire. La plûpart des troubles des familles ne viennent que par des indiſcrétions.

Me. BRUTE.

J'eſpére, mon cher, que vous êtes content,

vous devez bien être persuadé que rien ne rouloit ici sur votre compte.

LE CH. BRUTE.

Oui, oui, ma colombe.

BELLINDE.

En tout cas, vos soupçons ne sauroient tenir contre mon mariage avec Heartfré. Je suis peu savante dans les affaires amoureuse, mais il me semble qu'une seule intrigue peut fort bien assembler quatre personnes sans aucun autre mystére.

LE CH. BRUTE.

Les intrigues tendent toujours à la multiplication de leur espéce, & une intrigue en engendre aussi naturellement une autre, qu'elle fait un enfant.

CONSTANT.

Je suis au désespoir, Monsieur, que rien ne puisse vous rassûrer sur la conduite de Madame votre épouse, femme d'une vertu distinguée. Je croirois commettre un crime d'avoir d'elle des sentimens pareils aux vôtres, si elle étoit ma femme.

LE CH. BRUTE.

Monsieur, si je pense qu'avec toute sa vertu elle s'est comportée un peu mal, tant pis pour moi. Ce qui s'ôte à l'honneur des femmes, c'est toujours le mari qui le perd.

CONSTANT.

Vous devez être content, Monsieur, de

ce que vous avez entendu pour sa justification. Je vous prie, au reste de me pardonner si j'entre si avant dans les affaires de votre domestique, mais je me crois obligé de le faire dès que je vois bien que je suis l'homme dont vous êtes jaloux. Cela me regarde de trop près pour n'en rien dire.

LE CH. BRUTE.

Je souhaiterois seulement que cela ne me regardât point moi, & je ne me mettrois guére en peine du reste.

CONSTANT.

Enfin, Monsieur, si la raison & la vérité ne vous sauroient contenter, je ne sais plus qu'un moyen de vous satisfaire. Vous n'avez qu'à parler.

LE CH. BRUTE.

Vous étes bien prompt, Monsieur. Si j'avois été trouvé dans le cabinet de votre femme à dire mes priéres, je vous eusse donné quatre fois plus de temps pour prendre votre parti.

CONSTANT.

S'il ne vous faut que du temps pour revenir, Monsieur, nous n'aurons point de querelle.

HEARTFRE' *à Constant.*

Je vous avois bien dit qu'il n'en vouloit point tâter. C'est le meilleur moyen de le mettre à la raison.

CONSTANT.

Laissons-le rêver. Je suis sûr que pour l'amour de lui il me déclarera innocent.

LE CH. BRUTE *à part, & d'un air rêveur.*

Cela est bien.... Cela va le mieux du monde. Malgré toute l'intrigue du mariage de cette jeune haridelle je vois bien que je suis cocu..... Il y a sur ma tête .....

(Il se fait des cornes.)

un beau panache. Voilà pourquoi je l'ai épousée..... je voyois bien aussi qu'elle ne m'aimoit pas quand je lui faisois l'amour. N'eût-elle pas voulu alors coucher avec moi ? Moi qui l'aimois, je voulois coucher avec elle. Mais cela est passé, & c'est ma bête. Le Diable c'est comment en user avec elle à l'heure qu'il est. Si je mets mes cornes dans ma poche elle en deviendra insolente. Si je fais du bruit, voilà son étalon qui me coupera la gorge. La question est maintenant de savoir si je vivrai en coquin, ou si je mourrai en Héros. Ma foi, les plus habiles gens ont toujours conclu sur ce sujet, qu'un chien en vie valoit mieux qu'un lion mort.

(A Constant & à Heartfré.)

Messieurs, ma passion & mon vin sont devenus traitables. Il est vrai que je n'ai jamais

rien remarqué dans la conduite de ma femme qui ait dû me donner aucun soupçon contre elle; : mais après tout, la jalousie est une marque d'amour, & Madame ne s'en doit pas tant scandaliser. Je pense que cela doit vous suffire.

SCENE XIII.

Les mêmes Acteurs de la Scéne précédente; MADAME FANCIFUL *déguisée; qui vient tirer Bellinde à part; peu après un Laquais vient apporter une Lettre à Heartfré,* RASOR.

CONSTANT.

JE suis ravi de vous voir rendre à la raison.

(Il lui donne la main.)

Je vous prie de fraper là dedans. J'espére que vous me regarderez toujours ainsi que vous faisiez ci devant, comme un de vos meilleurs amis.

LE CH. BRUTE.

Je suis votre serviteur,

(*à part.*)

Le rusé fils de putain.

HEARTFRÉ.

Je vous prie pour me persuader que nous sommes toujours amis, de me donner votre consentement pour épouser votre niéce.

LE CH. BRUTE.

Le Diable m'emporte si je veux vous le refuser.

(*à part.*)

Il est temps de se défaire d'elle. Voilà une intriguante bien éveillée. Que cela promet d'être bien-tot la plus entendue maquerelle de la ville!

BELLINDE *à Me. Fanciful.*

Heartfré votre mari, dites-vous? Cela est impossible.

Me. FANCIFUL.

(*Elles sont toutes les deux en un coin du théâtre.*)

Plût au ciel, Madame, que cela ne fût pas! mais rien n'est si véritable, & dans tout le monde il n'y a point une personne si misérable. Je suis jeune, & si mes amis & mon miroir ne me flattent point, la nature m'a assez bien partagée. La fortune ne m'avoit point non plus été cruelle, & j'avois plus de bien

qu'il ne devoit espérer d'en rencontrer. Mais en s'emparant de mon cœur il s'est aussi rendu maître de tout le reste, & il m'a deshonorée & réduite à la mendicité en même-temps. A peine, Madame, ce vilain me donne-t-il de quoi me nourrir, sans que j'ose encore m'en plaindre à personne ; car il a juré qu'il me tueroit si *jamais l'on venoit à savoir que je* fusse sa femme.

(Elle pleure)

BELLINDE.

Le traître !

Me. FANCIFUL.

J'ai oüi dire par hazard qu'il vous faisoit l'amour, & je suis accourue pour vous donner un avis qui vous fit éviter votre malheur. Vous voyez, Madame, que je sers encore l'infame malgré son ingratitude. Je n'avois qu'à le laisser prendre une seconde femme pour avoir le plaisir de le voir pendre.

(Elle pleure.)

BELLINDE.

La pauvre femme ! qu'elle me fait de compassion !

(Elles continuent de parler ensemble.)

HEARTFREE.

HEARTFRE' *à part.*

Quel Diable eſt-ce là ? Ai-je bien lû ? il faut relire.

(*Il lit.*)

Quoi que j'aie des raiſons pour vous cacher mon nom juſques à ce que je vous voye, vous connoîtrez cependant par la nature de l'avis, qu'il ne peut venir que d'un bon ami : J'ai couché avec Bellinde.

Bon.

J'ai un enfant d'elle ;

Cela va encore mieux.

Lequel eſt préſentement en nourrice.

Le Ciel ſoit loué.

Je penſe qu'un ſecond eſt ſur le métier.

Cela n'a pas commencé d'aujourd'hui.

J'euſſe nié toute cette intrigue à la queſtion ; mais l'amitié m'oblige de vous le déclarer ; j'ai ſû que vous l'alliez épouſer, & je n'ai pas voulu vous laiſſer faire une ſi méchante affaire. Profitez de mon avis, & gardez-moi toujours le ſecret ; je vous en prierai de bouche dans peu. Adieu.

(*Madame Fanciful ſe retire à l'écart.*)

CONSTANT *à Bellinde.*

Venez, Madame; envoyerons nous chercher le Curé ? car je crois qu'il n'y a pas ici grande besogne pour le Notaire. Les cadets n'ont rien à apporter en mariage que leurs cœurs, & je crois que mon ami est tout disposé à vous *donner le sien sans clauses.*

BELLINDE *d'un air railleur.*

Etes-vous bien assuré, Monsieur, qu'il n'y ait point dessus quelque vieille hypothéque,

HEARTFRE' *d'un air froid.*

Si vous l'appréhendez, Madame, il n'y a qu'à *différer le mariage jusques* à ce que vous soyez bien sûre que je les *aye purgées.*

BELLINDE *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire ? Les battus payeront l'amende.

(*à Héartfré.*)

Nous le differerons, Monsieur, tant que vous le jugerez à propos.

HEARTFRE'.

Oui, Madame, & plus nous le differerons, moins nous courrons risque de nous tromper. Je crois, pour bonnes raisons, que nous ne devons point prendre un terme plus court que neuf mois.

BELLINDE.

Je ne m'étonne point qu'il faille tant de temps pour vous résoudre. On n'est guére hardi quand la conscience nous reproche certaines choses.

HEARTFRE'.

Je m'étonne aussi peu, que vous vous soyez déterminée si vîte. Une femme a bien-tôt pris son parti quand la conscience lui reproche certaines choses.

BELLINDE.

Que veut dire cet honnête Monsieur-là ?

HEARTFRE'.

Qu'entend Madame ?

LE CH. BRUTE.

Que Diable veulent-ils dire tous deux ?

(*Bellinde & Heartfré font quelque tour en colere.*)

RASOR.

En verité, je suis prêt de pleurer moi-même, quand je vois une si belle fête prête d'être troublée. La peste à Madame Fanciful, à toutes ses intrigues & à sa Françoise. C'est une folle, une malfaisante, une chienne, & quand je me serois fait casser les os pour l'amour d'elle, ma récompense sera le gros lot. Elles ne sont point sorties, je veux les aller prendre par les oreilles, les tirer jusques ici, &.

découvrir la conjuration pour obtenir mon pardon.

(*Il va chercher Madame Fanciful.*)

CONSTANT.

Heartfré, je vous prie, de vous expliquer.

HEARTFRE'.

Je la viens d'échaper belle, grace à mon étoile & à mon ami.

BELLINDE.

Je suis heureuse que les choses n'ayent pas été plus avancées. L'indigne homme!

Me. BRUTE

Qui peut donner sujet à ceci, & qu'en penser?

BELLINDE.

Je ne sais pas ce qu'il veut dire. Ce que j'ai à vous dire moi, c'est que si je l'eusse épousé..... Je n'aurois pas eu de mari.

HEARTFRE'.

Je ne la comprens point, *mais je* sais bien que si je l'eusse épousée, j'eusse eu une femme moi, & toute faite encore.

LE CH. BRUTE.

Vos gens d'esprit affectent des expressions si extraordinaires que l'on n'y comprend rien. Que la peste vous saisisse tous deux! Avez-vous envie de parler de maniére que les hommes vous puissent entendre?

Rasor entre en habit de penitent, & il traîne avec lui Madame Fanciful & la Françoise.

RASOR.

Si elles ne veulent point parler, je servirai bien d'interprete, moi.

Me. BRUTE.

Ciel! Qu'est-ce que ceci?

RASOR.

Un pecheur, mais repentant. C'est le bois dont on a toujours fait les Saints.

Me. BRUTE.

Que veut dire cette soudaine métamorphose? A quel dessein?....

RASOR.

Pour obtenir mon pardon.

Me. BRUTE.

De quoi? A qui voulez-vous demander grace?

RASOR.

A vous, Madame, la premiére, pour une menterie diabolique contre votre honneur que j'ai accusé d'avoir fait naufrage au Jardin du Printemps: à mon Maître ensuite, pour lui avoir mis martel en tête.

(à Constant.)

En troisiéme lieu, à cet honnête homme, pour l'avoir fait le Héros de mon Raman.

(*à Heartfré.*)

A vous, Monsieur, ensuite, pour vous avoir marié clandestinement, sans publication de bans, dispense de l'Evêque, consentement de parens, & même sans que vous en sussiez rien.

(*à Bellinde.*)

Et à vous enfin, ma belle Dame, pour avoir dit que la terre étoit déja ensémencée, quand il étoit vrai que la charue n'y avoit pas encore passé.

LE CH. BRUTE *à part.*

Après tout, c'est encore un point à débattre, si je suis cocu ou non.

BELLINDE *à Rasor.*

Si vous voulez confesser les choses, & dire qui vous avoit poussé à ces médisances, je vous pardonne, moi qui suis la plus offensée, & je me fais fort d'obtenir une pareille grace de tout le monde.

RASOR.

Le Diable & toute sa sequelle. Une femme m'a tenté, la convoitise m'a affoibli...... & le serpent est devenu le plus fort. L'histoire de la chûte du premier homme est le récit de la mienne.

BELLINDE.

Dites-nous donc, Monsieur Adam, qui a été votre Eve ?

RASOR *à la Françoise.*

Démasquez-vous pour l'honneur de la France.

TOUS *ensemble.*

La Françoise !

LA FRANÇOISE.

Je demande mille pardons à l'honorable compagnie.

LE CH. BRUTE *à Rasor.*

Loin d'éclaircir le mystére, tout ceci ne sert qu'à l'obscurcir. Allons, fils de putain, qu'on débrouille au plûtôt ce que cela veut dire.

RASOR.

Un instant va tout éclaircir. Il est vrai que c'est Mademoiselle qui m'a tenté.

(*Il montre la Françoise.*)

Voilà la femme qui m'a séduite.

(*Montrant Madame Fanciful.*)

Mais voici le serpent qui l'a tentée d'abord; & si mes prieres pouvoient être éxaucées, son châtiment ne seroit pas moindre que celui du serpent d'autrefois, pour avoir imité sa malice.

(*Il lui ôte son masque,*)

Que ceci puisse-t-il lui rester collé sur la peau tous les jours de sa vie.

(*Tous ensemble.*)

Madame Fanciful !

BELLINDE.

L'impertinente !

Me. BRUTE.

La *ridicule* !

(*Tous ensemble.*)

Ha, ha, ha, ha.

BELLINDE *à Madame Fanciful.*

Vous me permettrez, Madame, de vous faire des complimens de conjouissance sur votre *mariage*, *puisque vous me l'avez appris* vous-même. Monsieur Heartfré, je suis terriblement en colere contre vous. Quoi! Songer à prendre une autre femme dans le temps que vous en avez une aussi aimable que Madame.

(*Tous ensemble.*)

Ha, ha, ha, ha, ha.

Me. FANCIFUL.

Je leur souhaite de sentir un jour autant de confusion que j'en ai.

LA FRANÇOISE

Que le Diable étouffe ce maraut de Rasor.

BELLINDE *à Madame Fanciful.*

Madame, vous paroissez toute déconcer-

tée ; seroit - ce quelque mal de cœur de grossesse ? Allons vîte, Monsieur Heartfré, donnez à Madame votre flacon d'Eau de la Reine d'Hongrie. Cela est étrange, il en est aussi peu ému, & paroît aussi indifférent, que s'il étoit véritablement votre mari.

Me. FANCIFUL.

Vos plaisanteries ne valent guéres mieux que vous, Bellinde. Vous croyez triompher d'une rivale à l'heure qu'il est. Hélas! ma pauvre fille, c'est par d'autre motifs que ceux que vous vous imaginez que j'ai agi. Voyant combien vous seriez mauvaise femme, & lui méchant mari, je voulois prévenir un si mauvais ménage, crainte que l'esprit ne tournât à tous deux. Hé, hé, hé.

(*Elle sort en riant, & la Françoise la suit.*)

LA FRANÇOISE.

Fi, fi, fi, fi

(*Tous ensemble.*)

Ha, ha, ha, ha, ha.

LE CH. BRUTE.

Je souhaite à celui qui me veut mal, d'épouser cette femme-là.

SCENE DERNIERE.

MADAME BRUTE, BELLINDE, *LE CHEVALIER BRUTE*, CONSTANT, HEARTFRE', RASOR.

BELLINDE.

La pauvre créature ! qu'elle est folle ! Je lui pardonne de bon cœur.

HEARTFRE'.

Puisque vous avez tant de bonté pour elle, je me flatte, Madame, d'obtenir aussi mon pardon.

BELLINDE.

J'aurois *mauvaise grace de vous faire* languir après, quand je suis coupable de la même faute.

HEARTFRE'.

Puis donc que les graces sont signées des deux côtés, vous voulez bien venir à l'Eglise pour terminer ce grand ouvrage.

CONSTANT.

Avant que vous sortiez, souffrez que je

vous régale d'une chanson (1) qu'une jeune mariée a faite depuis quatre jours. Faites-en votre profit tous deux.

(1) *Il y a dans l'Anglois une Chanson sur une premiere nuit de nôces, trop licencieuse pour être tournée en François.*

Fin du cinquième & dernier Acte.

TABLE

DES MATIERES PRINCIPALES

Contenues dans le premier Tome de ce MÉLANGE.

On a mis une n. pour marquer que le chiffre suivant se rapporte aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.

A.

ACadémie des Médailles, son établissement. 189, 190. Membres de cette Académie. 191, 192.

Admirateurs, la plûpart sont de sottes gens. 153

Amant, vive peinture de deux parfaits Amans. 136, 137. Caractére d'un Amant passionné & respectueux. 188. & *suiv.*

Ami, on est heureux de rencontrer un ami fidéle, éclairé, discret. 149. Il y a des amis impérieux. 150. Il y en a d'impolis, 151. de brusques & fâcheux. 153. L'usage qu'on doit faire de leur commerce. *ibid.*

Amitié, se forme premierement dans le sein des familles. 154, 155. Comment elle se répand ensuite. 155, 156. Ce que c'est que l'amitié entre un mari & sa femme. 156, 157. Comment elle vient à s'altérer. 157, 158. Idée chiméri-

que qu'on se fait de l'amitié. 158, 159. Les commerces ordinaires de la vie ne méritent pas le nom d'amitié. 159. Mais ils ne laissent pas d'être utiles. 160

Apologie ironique de M. le Duc de Beaufort. 1. *& suiv.*

Ausone, censuré. 128, 129

Auteurs, trop entêtés de leurs productions. 113

B.

B*Eaufort* (le Duc de) sa conduite envers la Cour tournée en ridicule. 2. *& suiv.* Sa justification ironique auprès de la Noblesse. 5. *& suiv.* Desordre qu'il fait au Jardin de Renard. *n.* 6. Pourquoi il ne veut pas se battre contre quelques Seigneurs de la Cour. 7. *& suiv.* Son langage grossier 11. D'où cela venoit. *n.* 12. On se moque de sa conduite envers le peuple, & à l'égard du Cardinal. 15. *& suiv.* Caractére de sa bravoure. 29

Berenger, défend Montagne contre M. Nicole. *n.* 141

Bignon (l'Abbé) son éloge. 191. A l'inspection générale de l'Histoire de Louis XIV. par Médailles. *ibid.*

Bonne-chere, souverain remède pour dissiper une espéce de chagrin très-incommode. 55

Bouhours, caractére de ses Ouvrages. *n.* 109, 110

Brocher Bayard, expression ordinaire du Duc de Beaufort. Ce qu'il entendoit par-là. 5. *n. ibid.*

Brutus (Marcus Junius) son éloge. 46

Bruyère (la) son éloge. 116. Son jugement sur ce que le Pere Malebranche & M. Nicole ont dit au sujet de Montagne. *n.* 135, 136

Buchanan, critiqué. 123
Buckingham (Jean Sheffield Duc de) son caractére de Charles II. Roi d'Angleterre. 173. *& suiv.* Sa mort, *n. ibid.* Ses Ouvrages posthumes n'ont pas répondu à l'attente du public. *ibid.*
Bussy Rabutin (le Comte de) la cause de son exil, 183. Il soutient mal cette disgrace. 184. Son caractére. 184, 185. N'étoit pas propre à écrire l'Histoire de Louis XIV. 185. *& suiv.*

C.

Calamités publiques, combien elles touchent un honnête-homme. 53
Candale (le Duc de) n'étoit point avide des acclamations publiques. 42
Cassius (Caius) sa fermeté. 46
Caton, s'entretenoit quelquefois avec ses enfans, & pourquoi 58
Catulle, critiqué, 123
Chagrin, espéce de chagrin très-incommode, & dont on ne sauroit bien découvrir la cause. 54 Il n'y a qu'un seul moyen de s'en délivrer. 55
Charles II. Roi d'Angleterre. Son caractére. 173. *& suiv.* Il étoit Déiste. 174. A quoi on doit imputer le penchant qu'il avoit pour la Religion Romaine. 174, 175. Il aimoit l'aise & le repos. *ibid.* L'Architecture navale étoit le seul plaisir de l'esprit auquel il fût sensible. *ibid.* Pourquoi il ne commandoit pas lui-même sa flotte. 176. Son plus grand plaisir consistoit à ne rien faire, & à converser librement & sans contrainte. 177. Il aimoit la justice. *ibid.* Il avoit une merveilleuse facilité à comprendre les petites choses, & auroit pénétré assez avant dans les grandes, s'il

eût été capable d'une longue application. 178. Il avoit des qualités bizarrement assorties. *ibid.* Il étoit doux & accommodant dans les bagatelles, mais sévére & inflexible dans les affaires importantes. 179. Il étoit libéral jusqu'à la profusion. *ibid.* Si ennemi de toutes sortes de formalités, qu'il ne pouvoit pas faire un seul moment le personnage de Roi, quoiqu'il s'y fût préparé. 180. Sa phisionomie trompoit agréablement; car quoiqu'il eût un air triste & rebarbatif, il étoit d'un naturel gai & benin. 181. On a crû qu'il avoit été empoisonné. *ibid.*

Ciceron, critiqué. 121. *& suiv.*

Colbert, forme l'Académie des Médailles. 189, 190

Commun Jardin, Place de Londre, pourquoi ainsi appellée. n. 326

Connétable, espéce de Magistrat en Angleterre: *n.* 327

Conseil, qualités qu'il faut avoir pour donner de bons conseils, & pour les bien recevoir. *n.* 150 *& suiv.*

Conversation, ses charmes. 145. *& suiv.* L'usage qu'il en faut faire. 148. *& suiv.*

Cour, il ne faut pas condamner les magnificences de la Cour. 59

Corneille (Pierre) son éloge. 111. Comparé avec Racine. 112

D.

D*Acier*, admirateur peu judicieux d'Horace. 110, 111. Ne devoit pas se mêler de faire entrer l'Ecriture Sainte dans ses Commentaires sur ce Poëte. 144

Déplaisirs; voyez *Ennuis*.

Desirs, leur violence. 36, 37. Comment on peut la modérer, 38, 39.

Desportes, critiqué. 128
Despreaux, sa critique du stile de Balzac & de Voiture 109. Sa Muse est toujours chaste. 126
Dieu, preuves de son existence. 28. *& suiv.* Sa créance est le fondement de tous nos plaisirs. 34
Disgraces, comment on peut les rendre supportables. 44. *& suiv.* Ce qui nous touche le plus dans nos disgraces. 51

E.

ECrire, Régles pour bien écrire. 114. *& suiv.*
Eloquence, caractére de la fausse éloquence. 67. *& suiv.* mauvais goût qu'on a eu en France à ce sujet. 87. Idée de la véritable Eloquence. 82, 83. Comment on peut l'acquérir. 88. *& suiv.*
Ennuis, moyen de les adoucir. 44. *& suiv.* espéce d'ennui qui nous saisit au *milieu des voluptés*, comment on peut le dissiper. 54, 55
Entétement, combien contraire à la raison. 131
Envie, l'envie est capable d'empoisonner tous les plaisirs. 53, 54
Estime générale, tous les hommes en sont avides. 39, 40. *S'ils peuvent véritablement l'acquérir*, 41, 42. *Il nous doit suffire d'avoir l'estime des* personnes sages, quoiqu'il ne faille pas négliger celle du peuple. 43
Evremond (Saint-) a eu part à l'*Apologie* ironique du Duc de Beaufort. n. 1.
Expressions, elles doivent être honnêtes 120. pourquoi celles qui sont trop libres déplaisent dans un certain âge. *ibid* honnêteté des expressions louée dans Despréaux. 126. dans Virgile *ibid*, dans Homere, *ibid*.

F.

FEmmes, leur portrait. 383. & suiv. caractére d'une femme poussée à bout par les brutalités de son mari. 215. & suiv. d'une femme capricieuse & extravagante. 228. & suiv.
Filles, on pardonne leurs foiblesses en Hollande plus aisément que dans les autres pays n. 303.

G.

GRrammairiens, peu capables de raisonner juste. 144, 145. à quoi ils devroient se borner. ibid.
Gustave Adolphe, faisoit peu de cas des acclamations du peuple, & des panégyriques des Orateurs. 42

H.

HIstoire métallique de Louis le Grand, commencement & progrès de cette ouvrage. 189 & suiv. plan de cette histoire. 190, 191. liste des personnes qui ont travaillé au dessein, à la gravûre ou à la l'impression desMédailles qu'elle contient. 207, 208
Homere, honnêteté de ses expressions. 126
Horace, jugement sur ses Odes. 110, 111
Houzai, cri de joie des Anglois. n. 311

I.

JAnsénistes, si leur maniére de parler par On, est une marque d'humilité & de modestie. 133, 134
Jacques II. frere de Charles II. Roi d'Angleterre,

& son Successeur, n'a jamais été soupçonné d'avoir fait empoisonner ce Prince. 181, 182.
Jardin du Printems, près de Londre, rendez-vous de Galanterie. 325.
Incrédules, diverses espéces d'Incrédules. 31. *& suiv.* sont ceux qui méritent d'être plaints. 32 *& suiv.*
Juvenal, blâmé d'avoir représenté les dereglemens des Romains avec trop de liberté. 125. Justifié contre cette censure. *n. ibid.*

L.

LIonne (le Marquis de) Abregé de sa vie. 162 *& suiv.*
Louvois, favorise l'Académie des Médailles. 190, 191
Lucréce (le Poëte) a mis trop d'obscenités à la fin de son quatriéme Livre. 127. On lui attribue un Vers de Stace. *ibid.*

M.

MAgna Charta, ce que c'est. *n.* 248
Malebranche (le Pere) décrie Montagne, & pourquoi. *n.* 135, 136
Mari; caractére d'un mari brutal. 211. *& suiv.*
Martial, n'a pas assez ménagé l'honnêteté des expressions. p. 33 124.
Médailles, nous n'avons point d'ancien Auteur qui ait traité des Médailles 186. *& suiv.* S'il y a de la différence entre les Monnoyes & les Médailles. 187. *& suiv.* défauts des histoires métalliques modernes. 189. Ce que c'est qu'une Médaille. *ibid.* méthode qu'on a suivie dans l'histoire Métallique de Louis XIV. 192, 193. si on a eu raison de fraper des Médailles sur des

Provinces & sur des Villes prises par ce Prince, & ensuite reprises par les ennemis. 193. si elles auroient dû être faites par les Villes conquises, ou par les Villes du Royaume. 193. & suiv. l'Art de faire des Médailles. 196. Médailles simples. ibid. & suiv. Médailles métaphoriques 198. & suiv. difference du goût des Modernes au goût des Anciens 199. Médailles mixtes. 201. & suiv. Instruction pour ceux qui voudront composer des Médailles. 205. & suiv. Liste des personnes qui ont travaillé aux Médallles de Louis XIV. 207. 208

Menestrier (le Pere) son histoire Metallique. 191

Metaphores, l'usage qu'on en doit faire. 115. & suiv.

Modèlles en matiére d'ouvrages d'esprit, sont en petit nombre. 109

Monde, la perfection du monde est une preuve de l'éxistence de Dieu. 28 & suiv.

Monmouth (le Duc de) étoit fort aimé de Charles II. son Pere. 177

Montagne, défendu contre ses Censeurs. 135. n. 135, 136

Mort, moyens de se bien préparer à la mort. 46. 47. comment on envisage celle de ses amis & de ses parens. 47. & suiv. Toutes les créatures y sont sujettes à leur maniére. 51, 52. D'où vient l'incertitude de notre condition après la mort. 27, 28. moyen de sortir de ce doute. 28. & suiv.

N.

NIcole, prend à tâche de décrier Montagne n. 135, 136. On lui répond. ibid. censuré. 141
Nodot, a défendu Pétrone contre ses Censeurs. n. 120
Non-conformistes en Angleterre, leur caractére. 328

O.

ON, maniére de parler par On, combien ridicule. 133. & suiv. qui sont ceux qui l'ont introduite n. 133, 134
Ouvrages d'esprit, leur vraye & leur fausse beauté. 106. & suiv. source des faux jugemens qu'on fait là-dessus. 107. moyens de les éviter. 108

P.

PAscal (Blaise) son humilité. n. 134
Persuasion, en quoi consiste le secret de la persion. 140. & suiv.
Petit maître, caractére d'un petit maître Anglois. 311. & suiv.
Pétrone, son invective contre la fausse éloquence de son temps. 68. & suiv. son éloge. 67, 68. 85, 92, 93. Sa Matrone d'Ephese. 95. & suiv. si on a raison de regretter ce qui s'est perdu de sa Satyre. 119, 120. censuré. 121, 124. défendu. n. 125
Plaisirs, défauts des plaisirs du monde. 21. & suiv. Comment on peut les rendre plus solides. 25, 26
Pontchartrain, Chancelier de France, son éloge.

190, 191. fait revoir les Médailles du Roi. *ibid.*
Pontchartrain : Secretaire d'Etat, seconde les intentions de son pere au sujet des Médailles du Roi. 190, 191
Predicateurs, ne font pas une peinture assez affreuse du vice. 124, 125. S'attachent plus à faire l'Apologie du plan du Sermon, qu'à bien traiter leur matiére 143
Prévoyance, son utilité. 44. *& suiv.* Le vulgaire ne s'en accommode pas. 46

Q.

QUouacres, les Quouacres ne surfont point. *n.* 243

R.

RAcine, son éloge. 111. comparé avec Corneille. 112
Raisonnement, comment la justesse en raisonnement se peut acquérir. 132, 136. *& suiv.*
Renard, Valet de chambre du Commandeur de Souvré, son Jardin auprès des Thuilleries *n.* 5, 6 désordre qu'y fit le Duc de Beaufort. 6
Réputation, avec combien de soin les hommes travaillent à se donner de la réputation. 39. Ceux qui sont avides de réputation ne la conservent pas long-temps, & pourquoi 41, 42
Retraite, si elle convient à l'homme. 146, 147
Roissi, débauche de Roissi. 14

S.

SAge, quelle est la véritable occupation du Sage. 21, 22. Il trouve sa tranquillité par tout 61
Saint Amant, critiqué. 123
Scotus (Duns) sa subtilité outrée. 138
Séneque, défauts de son stile. 110, 111
Short, Medecin de Charles II. jugeoit que ce Prince avoit été empoisonné, & crut l'avoir été lui-même peu de temps après, pour s'être déclaré là-dessus avec trop de hardiesse. 181
Simplicité dans les ouvrages, admirable. 114 & 115
Souverain-bien, si on peut le trouver dans ce monde. 21 *& suiv.*
Suivante, caractére d'une *Suivante* adroite & flateuse. 228. *& suiv.*

T.

TAilleurs, idée qu'on en a, sur tout en Allemagne. n. 363
Tarteron (le Pere) éloge de sa traduction de Juvenal. 125. Caractére de cette traduction n. *ibid.*
Thomas d'Aquin, paroissoit stupide dans les premiéres années de ses études. 137

V.

VAlterie (de la) sa traduction de Juvenal n. 125. a défendu ce Poëte contre quelques critiques. *ibid.* S'il est l'Auteur d'une des Piéces de ce *Mélange*. *ibid.*

Vespasien, s'ennuyoit des honneurs qu'on lui rendoit. 42

Vie, moyen de faire un bon usage de la vie. 56. *& suiv.* Comment on peut se rendre la vie heureuse. 62. *& suiv.*

Voiture, s'il peut servir de modéle. 109. Son éloge. 122.

Fin de la Table des Matieres du Tome premier de ce MÉLANGE.